
3 1761 05736479 6





François Pétrarque



PORTRAIT DE PÉTRARQUE SUR SES VIEUX JOURS

(*Bibliothèque nationale*, fonds latin 6069)

:NT CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

François Pétrarque

[Rime]

PRÉFACE ET TRADUCTION

PAR

HENRY COCHIN



169590.
2.3.2

PARIS
LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, Boulevard Saint-Michel, 78



FRANÇOIS PÉTRARQUE

(1304-1374)

I

Le lundi 20 juillet 1304, à l'aurore, un enfant naissait, dans une petite rue écartée de la vieille ville étrusque d'Arezzo. Naissance douloureuse! La vie de la mère et celle du nouveau-né furent un moment en danger. Le père était à la guerre.

Exilé depuis deux ans de Florence sa patrie, le notaire Ser Petracco s'apprêtait à cette heure-là, avec tous les bons citoyens de son parti, à tenter la fortune des armes, pour forcer l'entrée de la grande ville dont le parti adverse les avait chassés. Et, peu de jours plus tard, après une attaque hardie, et une défaite, hélas, définitive, épuisé, découragé, il venait rejoindre, à Arezzo, Eletta Canigiani son épouse, et le pauvre petit enfant, né en de mauvais jours.

Ce petit enfant devait porter le nom de François Pétrarque, et devait, vers le milieu du siècle, posséder, dans le monde civilisé, une des plus hautes renommées qu'un poète ou qu'un philosophe ait jamais possédées.

« J'ai été conçu et je suis né dans l'exil », dira-t-il de lui-même. Il resta un exilé.

Ses parents demeurent à Arezzo les premiers mois de sa vie. Puis ils s'en vont plus loin au bourg de l'Incisa, ensuite à Pise, selon les occasions qui se présentaient de trouver à vivre; car on était pauvre. Enfin, le notaire se laissa attirer, comme tant d'autres Italiens, dans le Comtat Venaissin, où la Papauté s'était récemment établie pour longtemps. La famille des exilés gagna Avignon, et puis Carpentras.

L'exil est définitif; il est organisé.

Ce caractère — l'exil — est essentiel dans l'histoire de bien des Italiens de ces siècles-là, et avant tout, des deux grands Italiens, Dante et Pétrarque. L'exil a contribué très puissamment à les faire ce qu'ils ont été, à diriger leur esprit, à former les passions qui sont au fond de leur cœur; il explique souvent leurs actions et leur vie.

Aucun temps ni aucun pays n'a connu autant d'exilés que l'Italie, entre les XIII[e] et XIV[e] siècles. Quand on songe à l'état social qui fut celui de l'Italie d'alors, de cette Italie par ailleurs grandiose et délicieuse, on se rend compte que c'est un des états les plus cruels que l'humanité ait connus. Il faut se représenter ces villes, petites républiques citadines, avec une moitié de la population sans cesse expulsée par l'autre, et conspirant aux portes, pour rentrer, et pour chasser à son tour l'autre moitié. Quelle pouvait être l'âme des expulsés, et l'âme des expulseurs!

Telle est la société dont la Divine Comédie nous apporte l'image. Et qu'y a-t-il au fond du cœur d'un grand philosophe comme Dante? Un désir inassouvi de revoir l'ingrate patrie, qu'il aime et qu'il hait d'une égale flamme.

L'exil pourtant a d'autres effets ; et Pétrarque est une autre sorte d'exilé. C'est, dirai-je, un exilé absolu : il est né en exil. L'ingrate patrie ? Il ne l'a aucunement connue; il ne l'aime ni ne la hait. Plus tard, un peu avant sa cinquantaine, quand il verra Florence, quand il y sera rappelé officiellement, il ne ressentira pour elle aucun attrait. Et pour finir, à ses compatriotes, avides de le posséder et de jouir de sa gloire, il tournera simplement les épaules.

L'exil, après avoir surexcité le patriotisme municipal, l'a tué. Il va faire apparaître un autre patriotisme, qui existait déjà, latent, inconscient dès longtemps en Italie, un patriotisme, auquel Pétrarque donnera le premier une expression complète : le patriotisme national, le patriotisme italien.

***

C'est ce patriotisme-là qu'on voit germer dès l'enfance, dans l'esprit du petit exilé, avec l'amour si précoce des

grands noms de l'antiquité romaine. Cicéron, Virgile, César : ce sont les noms dont avait été bercée son enfance. Son père les révérait : il n'y avait pas un italien de quelque culture qui ne les révérât. Plus tard, les âges futurs attribueront à Petrarque le mérite d'avoir ressuscité, presque découvert l'antiquité romaine ; lui-même, pour tout dire, s'est plus ou moins attribué ce privilège. Et certes, il a contribué, plus qu'aucun autre, à en exalter l'amour. Mais nous savons bien aujourd'hui que jamais, à aucun moment, la gloire antique de Rome ne s'était tout à fait effacée dans les âmes italiennes.

Un peu plus tard, Ser Petracco s'est fâché contre l'enfant prodige, jusqu'à lui jeter au feu quelques-uns des manuscrits latins qu'il adorait par trop (c'est un des récits que l'on lira ici). Pourquoi cette brutalité? C'est parce que le père avait connu la misère ; il ne voulait pas que son fils s'absorbât dans l'extase ; il voulait qu'il apprît les lois, pour gagner sa vie dans un métier pratique. Malgré tout, Pétrarque ne nous laisse pas ignorer que, s'il a tant aimé Cicéron et Virgile, c'est parce que son père les aimait avant lui.

Cependant le fils d'exilé obéit à son père. Il s'en alla suivre les cours des juristes, et apprendre le fatras des lois, à Montpellier d'abord, et puis à Bologne. Enfin, devenu libre de ses actions, il y renonça vite, et retourna en Avignon, sur ses vingt-deux ans. Il n'avait pas gagné autre chose, dans le monde universitaire, qu'un goût renforcé pour les lettres, et des amitiés durables de jeunes Italiens lettrés comme lui. Parmi ces amitiés, il en est une qui gouverna longtemps sa vie, c'est celle de Jacques Colonna.

Par lui, il se lie à une grande maison romaine, la plus grande de toutes, sans doute. Et voilà ce qui le rapproche encore des grandes gloires romaines. Car les Colonna, au moment où Pétrarque les connaît, peuvent et doivent représenter à son imagination la figure grandiose d'une ancienne *gens* praticienne. Et telle est d'ailleurs leur prétention. Ils sont une race superbe et invincible. Le bruit est à peine assourdi de leurs luttes sans merci contre Boniface VIII dont la preuve subsiste encore dans leurs châteaux brûlés

leurs villes démolies pierre à pierre; mais ils l'ont emporté et leur puissance est rétablie.

Pétrarque trouve chez les Colonna les types antiques qu'il recherche, la grandeur dans le cardinal Jean son patron, la piété et l'amitié dans l'évêque Jacques son camarade d'école, et puis, dans l'ancêtre de cette grande lignée, Etienne, la majesté.

Des Colonna vient à Pétrarque pour une grande part, sa conception de la grandeur romaine. Et si plus tard, lassé de les servir, il les a quittés, c'est qu'ils l'ont eux-mêmes, sans le vouloir, mené trop loin vers l'enthousiasme de la Ville éternelle. Car il ne les quittera, après vingt ans de services, que dans un rêve de résurrection de la République romaine, et pour suivre les pas aventureux d'un tribun romain.

***

Il a bien servi les Colonna, et ils n'ont rien à lui reprocher. Si nous savons d'eux autre chose qu'un nom, c'est à lui qu'ils le doivent. Aux yeux de la postérité, Pétrarque n'a pas seulement dressé « la haute Colonne », il a sculpté aussi, tout autour, des visages vivants.

Mais les services sont réciproques. Petrarque leur doit beaucoup. Ils l'ont mené à Rome. Il y a vu le grand Etienne ; il a parcouru les ruines sublimes avec Jean de San Vito. L'*aspect sacré* s'est à jamais gravé dans son âme. Le cardinal Jean lui a fait courir le monde, à la poursuite des livres romains cachés dans les bibliothèques, voir la France, Toulouse, Lyon, Paris, le Rhône, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes.

C'est par eux et chez eux qu'il a connu tant d'hommes distingués, contracté tant d'amitiés. Et puis leur cour côtoyait la cour pontificale d'Avignon. Il dira plus tard bien du mal de cette cour; il sera injuste et ingrat, exagérera les torts et les travers, outrera les mauvais propos, fera un sort à la moindre anecdote scandaleuse, ce qui nuira fort aux vérités qu'il pourra dénoncer. Là encore paraîtront des passions d'exilé. Mais combien la Cour d'Avignon ne lui a-t-elle pas profité ?

Avignon, c'était le lieu où se négociaient toutes les affaires du monde, le centre des influences, le rendez-vous des grands intérêts. C'est à Avignon qu'un Petrarque rencontrait toute l'Europe. Si l'on veut comprendre par quel es voies, si vite, sa renommée et son influence ont pu s'étendre, la réponse est aisée : par Avignon. Sans Avignon, et vivant en Italie, Pétrarque eût pu être un grand homme : Dante l'a bien été. Il n'eût pas été, de son vivant, un homme universel.

***

Car sa réputation croissait de jour en jour. Jamais poète ou penseur, que je sache, n'en a connu, si jeune, une aussi éclatante, répandue en autant de pays. Cette précocité reste une surprise. Quelle en peut être la cause ?

Plus d'un voudra l'attribuer aux poésies italiennes. Car en tous temps il fut des poètes, enfants du miracle, et que la foule acclame.

Et, de fait, le poète fut précoce.

Il n'avait pas vingt-trois ans encore, lorsque, le 6 avril 1327, sous le porche d'une église, à Avignon, il vit cette adorable et pure Madame Laure, dont nous ne savons pas avec certitude le nom ; il la vit, et il l'aima, cette dame sans pareille, dont il a chanté les grâces, avant et après la mort, dont il a confondu le nom par symbole avec celui du laurier, avec celui du zéphir (*l'aura*), dont il a fait, pour tous les siècles, le modèle définitif de la beauté et de la vertu.

C'est le début de l'amour poétique, c'est *l'innamoramento.* Cela établissait Pétrarque comme poète amoureux professionnel, suivant le rite et les usages déjà séculaires de cette poésie, qui se nomme *courtoise* (parce qu'elle plaisait dans les cours).

Dès les premiers temps des amours, et pendant les années où le jeune Pétrarque menait, à Avignon, une vie élégante, voluptueuse, et qui, pour tout dire, n'était pas bien pure, il acquit vite un renom de poète, en chantant, ainsi qu'il sut le faire, la beauté, l'amour, la nature, l'âme.

Mais on peut s'assurer que cette réputation-là, acquise «en

langue vulgaire », ne fut pas celle qui le mena, avant quarante ans, à un excès de gloire vraiment incroyable. Lui-même n'en faisait pas grand cas : car elle ne dépassait pas le cercle des centres littéraires italiens ou provençaux, et des milieux frivoles, mondains, et surtout féminins.

***

Avant quarante ans, Pétrarque avait des admirateurs qui attendaient de lui des merveilles, en Italie, en France, en Angleterre, partout où régnait l'amour des lettres savantes, des lettres latines. Un certain jour de l'automne de 1340, il put lui arriver cette incroyable aventure qu'il s'est plu à nous raconter : deux messagers, débouchant l'un du Nord et l'autre du Midi, sont venus lui porter deux messages semblables, pour l'inviter à se rendre à Paris, ou bien à Rome, recevoir, avec la pompe des triomphes romains, sur son front la couronne de laurier.

Et il la reçut à Rome, au Capitole, le jour de Pâques, 8 avril 1341.

C'est là vraiment qu'il vit devant lui, pour la première fois, la Gloire en ses traits véritables :

Une dame bien plus belle que le soleil !

Qu'avait-il fait pour mériter cette incroyable rencontre pendant les quinze années écoulées depuis son retour de Bologne ? On le cherche. Il serait exagéré de croire que ses poésies italiennes n'y fussent absolument pour rien. Mais c'est de quoi personne ne faisait mention, assurément, ni le sénateur de Rome, ni le chancelier de l'Université de Paris, ni le roi Robert de Naples, lequel avait dû solennellement examiner les titres du lauréat.

Le nom qu'il s'est fait, et qu'il a imposé au monde lettré, c'est celui d'un restaurateur des grandeurs romaines. C'est celui d'un savant connaisseur de cette antiquité dont sont éblouis tous les yeux ; c'est celui d'un lecteur infatigable, d'un collectionneur de livres. C'est aussi celui d'un sage, avant l'âge, d'un penseur. Il sert la gloire, et il sert aussi la

vertu. On admire la fleur de son langage, et l'austérité de sa doctrine ; encore qu'il ne soit qu'un pécheur et un pénitent, on le prend presque pour un saint, et on lui donne le surnom de Virgile, *Parthenias*.

Après quelques années de vie mondaine, il a rompu avec la société frivole d'Avignon. De grandes influences ont agi sur lui : un moine ami, le Père Denis, et puis son frère Gérard, qui se prépare, dans la solitude, à la retraite définitive de la Chartreuse. Il s'est fait un refuge champêtre, presque sauvage, dans ce lieu auquel, de nos jours, la laideur de la civilisation n'a pu encore enlever toute sa poésie, auprès de la Fontaine de Vaucluse. Il l'a appelé le mont sacré des Muses, l'Hélicon ; c'est une image antique qui lui sera toujours chère : à partir de ce jour-là, l'amour de la solitude restant sa passion constante, soit en France, soit en Italie, à Parme, à Milan, près de Padoue enfin, partout, toujours, il aura un Hélicon ; il vivra dans un Hélicon ; il y mourra. Jeune encore, seul avec son frère et quelques humbles paysans, qu'il aime et dont il est aimé, il s'y cache, enveloppé de mystère. Il y jouit, quelquefois, de la compagnie d'un visiteur qui passe, souvent d'un ami très cher et voisin, l'évêque du pays, Philippe de Cabassole, — toujours, de ses livres bien aimés !

Et là il chante, et là il écrit. De là, des lettres éloquentes, familières, charmantes, portent en tous pays le tableau de cette solitude, de ce *loisir* voulu et fécond, — *otium cum litteris*, — et les promesses éblouissantes du travail infatigable, de la science, du génie.

***

On attend tout de cette solitude. Les bruits qui courent prédisent la naissance de poèmes nouveaux et de grands livres d'histoire, pour restituer au monde le culte des héros. C'est un poème épique, l'*Afrique*, qui ressuscitera Scipion l'Africain. Ce sont des livres en prose qui fixeront la mémoire des grands événements et des grands hommes, le livre des *Choses mémorables*, et le livre des *Hommes*

illustres. Ces panthéons ne seront pas fermés impitoyablement aux choses du présent ; mais les hommes contemporains devront en mériter l'accès. Le poète, l'historien, donnent l'immortalité. Virgile va renaître ; Tite-Live avec lui. C'est l'aurore des temps nouveaux, où refleurira la magnificence des jours disparus.

N'y avait-il pourtant en Pétrarque rien que des espérances? Ce serait trop dur. Mais, en vérité, il y avait surtout des espérances. Elles étaient toutefois appuyées et confirmées : le prodigieux jeune homme possédait, aux yeux de tous, plus de science et de langue latine qu'aucun autre de son temps, ou des temps précédents. Et il en donnait preuve, par des pages en prose et en vers, déjà répandues en tous lieux. Nous ne pouvons plus estimer la saveur que prenait une belle lettre latine, ou quelques beaux vers latins, au goût des hommes de ce temps, pour qui, encore et toujours, toute beauté restait antique.

Pourtant, dans l'incroyable popularité de Pétrarque, il devait y avoir autre chose encore : un charme personnel invincible, une force conquérante. Il est un de ces hommes, comme l'histoire de l'esprit humain en connaît plus d'un, dont l'action sur les âmes est bien plus forte que ne le fait supposer leur œuvre écrite. — Pétrarque dut être un grand séducteur. Nous en avons maintes preuves. Par malheur, les portraits que nous avons de lui, qui datent de la fin de sa vie, ne nous le donnent que vieilli. Il faut les interpréter beaucoup pour retrouver la grâce de sa jeunesse. Il dut être beau — il le dit lui-même simplement, — élégant, svelte et souple. Mais nous avons des témoignages écrits directs. Ce mélancolique etait gai à son heure, et même plaisant : cela arrive. La parole était éloquente, la voix chaude, le geste large et persuasif. Un ami nous a laissé, en quelques mots, l'image vivante de Pétrarque parlant, du mouvement de son discours, avec un certain balancement de tout le corps, par la force de l'enthousiasme.

Il est incroyable de voir combien Pétrarque a conquis d'esprits et de cœurs. Je sais bien qu'il a eu aussi des ennemis, et, qui plus est, il en a encore. Mais c'est le

fait de tous les succès extraordinaires, qu'ils engendrent la haine.

***

Le triomphe du couronnement avait été un peu prématuré. Pétrarque s'en est bien avisé lui-même — car il a toujours su se dire à lui-même ses vérités. Il est toujours sincère, et même alors que la passion l'aveugle.

Ce couronnement le ramena vers l'Italie, et l'y retint plus souvent et plus longtemps qu'il n'y avait été encore. Il l'attacha aussi aux lettres latines. Les années qui suivent son couronnement sont celles de sa grande production en vers latins.

Pourtant les séjours en France sont encore fréquents, et le lien subsiste toujours entre Pétrarque et le cardinal Colonna. Il fait encore des voyages et accomplit des missions pour le service de son grand patron. Mais de plus en plus la France, pour lui, se restreint à Vaucluse, où il se sauve, pour fuir la Cour pontificale. On sent de jour en jour se monter son opposition contre cette Cour, quoique, pour leur part, les Papes, les uns après les autres, ne songent qu'à attirer et à retenir le grand homme près de leur personne, et dans les hautes fonctions de leur cour.

Il conçoit contre eux une grande animosité. Il s'indigne parce qu'il les voit garder la papauté loin de Rome. Rome est la tête du monde. Y réunir le Pape et l'Empereur, « ces deux moitiés de Dieu », c'est le rêve de Pétrarque, comme ce fut celui de Dante. Loin de Rome, l'Église est captive : c'est la captivité de Babylone. C'est ce que le poète répète au Pape en vers latins véhéments et magnifiques. Et puis, contradiction ! — si le Pape tâche de préparer le retour, et de remettre un peu d'ordre dans le désordre de l'Italie, l'Italien jaloux s'indigne de voir attenter à la liberté de son pays. La passion, comme toujours, domine dans son cœur. A Avignon tout lui paraît affreux, tout sublime à Milan, à Venise et à Rome.

Un jour cette passion nationale l'entraine jusqu'à l'enthousiasme d'un rêve sans pareil : il trouve devant lui un

homme, jeune, éloquent, romain, ivre de grandeur romaine, et qui rêve la résurrection de la république des Gracques et de Caton. Pétrarque ne peut résister à l'élan, qui l'entraîne sur les traces de Cola di Rienzo.

Rome ressuscitée, l'Italie vivante et libre, ces images affolent le cœur du patriote. Dans ses lettres au tribun, il marque ainsi la date : *L'an premier de la République délivrée.* Et il part. Il rompt tout lien avec les Colonna, non sans garder quelque remords, à vrai dire. L'attrait est trop fort ! Il gagne l'Italie.

Cependant il ne va pas même jusqu'à Rome. Il n'est pas à mi-route, que le dégoût le prend pour son tribun, sur des nouvelles qu'il reçoit de Rome. Il ne le rejoint pas. L'illusion de l'exilé s'envole une fois encore. Rome reste une caverne de brigands. L'Italie une, l'Italie grande, ce sont encore des rêves, que le matin dissipe !

* * *

Pétrarque reste en Italie longuement. Ce sont de tristes jours : 1348, la *Peste noire.* Les sombres pressentiments ! Les nouvelles rares, funestes ! La mort de tant d'amis ; enfin la mort de Laure ! Tout est lugubre dans la vie.

Et puis la vie est à refaire. Avec Avignon nul lien ne subsiste plus, grâce au ciel. Mais en Italie, il est difficile d'en créer de durables. Pendant trois années, Parme est bien le séjour central de Pétrarque, la maison des livres, l'Hélicon. Mais dans combien d'autres lieux on le voit : Vérone, Ferrare, Padoue, Florence, Rome, d'autres encore ! Enfin (par suite de circonstances, que ce n'est pas le lieu de discuter), il se voit contraint d'aller passer encore deux ans presque entiers auprès d'Avignon, qu'il abhorre (1351-1353).

Ce fut un beau moment, pour la poésie, que le retour à Vaucluse a rallumée par miracle. Ce fut autrement un moment pénible : Pétrarque ne retrouva dans Avignon et dans la cour que l'exagération de tout ce qui lui avait déplu, et l'excès de cette maladie qu'il a appelée *tœdium curiale,* l'ennui de la cour. Alors, sous sa plume aigrie, redoublent

les traits acérés, les anecdotes scandaleuses et les symboles fâcheux ; c'est le Labyrinthe, c'est Babel, c'est l'Enfer !

Nous sommes là dans l'âge de l'hyperbole. Elle va s'enfler follement jusqu'à la fin du siècle.

Enfin l'exilé se libère. En 1353, comme il a fait en 1337, il va dire adieu à son frère à la chartreuse de Montrieux ; mais cette fois-ci est la bonne ! Après cet adieu, il prend la route des Alpes. C'est alors, après avoir dépassé la cime du mont Genèvre, qu'il s'arrête pour contempler l'immortel spectacle des plaines de l'Italie, et qu'il exhale son âme en vers magnifiques, (dont on trouvera plus loin la traduction) : « Je reconnais ma patrie. Salut, ô mère, si belle ! — Gloire de toutes les nations, salut ! »



Il revient pour toujours. Jamais plus il ne quittera l'Italie. Plus d'exil !

Mais encore, où aller ? Il a la grande patrie ; il lui manque la petite. Il n'a pas de ville. Aucune de celles qu'il a habitées, et pas même Parme, ne lui présente des garanties de durée. Combien de fois n'a-t-il pas eu à souffrir du séjour des petites villes et des constants désordres, des brigandages, où il a vu succomber plus d'un de ses amis ! Rome n'est pas habitable. Florence lui inspire des craintes. Et il s'assure alors la haine définitive de Florence, en acceptant les offres de l'ennemi principal de la grande république, du seigneur tout-puissant de Milan, l'archevêque Jean Visconti.

Celui-là, un singulier esprit, marchait alors sur une voie qui le menait peut-être à gouverner l'Italie entière ; bien des Italiens l'en croyaient capable. Qui sait d'ailleurs ce qu'il eût fait, si la mort ne l'eût pas interrompu ?

Il ne faut pas s'étonner, après les âges de désordre, de voir les meilleurs esprits de l'Italie chercher un pouvoir fort, capable de rétablir l'ordre et la paix. C'est là, au moins par instinct, ce que Pétrarque cherche près des Visconti. C'est ce qu'il cherchera à Venise. Comme Dante avant lui, il croira à l'Empereur romain, auquel il espère que la qua-

lité de Romain fera perdre ses vices de Teuton : ce fut une grande déception. Il pensera, à la fin de sa vie, avoir retrouvé l'espoir, quand enfin un Pape français, Urbain V, ramènera le Saint-Siège à Rome : mais Urbain V ne pourra l'y maintenir. Grégoire XI renouvellera la tentative ; ce sera tout à fait sur les derniers jours de la vie de Pétrarque, qui mourra du moins sans avoir vu les derniers désastres de la Papaute et de l'Italie.

Pendant cette seconde partie de sa vie, comme pendant la première, il lui fallait — et comment eût-il fait autrement ? — vivre sous une protection seigneuriale, et dans une sorte de service, qui convenait mal à l'indépendance de son caractère. Les Hélicons devaient être défendus ! Pétrarque restait un exilé. Il n'avait même pas une petite maison dans un petit bourg, comme son ami Boccace à Certaldo.

Quant à ses moyens d'existence, il les devait à la Papauté ; ses revenus consistaient en bénéfices ecclésiastiques.

***

Mais il demeura fidèle à l'Italie et ne la quitta plus. Pourtant il n'eût pas été embarrassé de trouver refuge et honneur dans les premières cours de l'Europe. Car il restait entouré, de près et de loin, d'une incroyable admiration, laquelle cependant n'avait guère plus de fondements réels qu'au jour du couronnement. Les œuvres alors attendues n'avaient pas encore paru au jour ; d'autres, entreprises depuis, et connues par leur nom, devaient rester encore longtemps inachevées et inédites. Mais la renommée de Pétrarque ne faisait que croître. En tous lieux on croyait à sa science, à sa sagesse, à la force de son éloquence. L'avoir pour conseiller, pour porte-parole, pour ambassadeur, simplement pour familier, c'était une force et c'était une gloire. Les souverains de l'Europe l'appellent à eux sans se lasser. C'est le roi de France Jean le Bon, qui, pendant des années, multiplie près de lui ses démarches, et qui a du moins, à son retour de captivité, la joie de le voir quelques jours à Paris. Ce sont les papes d'Avignon, les uns après les autres, qui

pourtant ne pouvaient guère ignorer ses attaques. C'est l'empereur Charles IV, qui, à force d'instances, finit par obtenir de lui une courte visite à Prague. Son chancelier, ses courtisans entrent en correspondance avec le poète, sollicitent la communication de ses œuvres. L'Impératrice lui fait part officiellement de la naissance d'une princesse. Le Doge de Venise est son ami intime. Le Sacré Collège, qu'il a si fort maltraité, est plein de ses amis. Il en a plusieurs parmi les prélats français.

S'il est ainsi recherché par les grands personnages, qui pensent surtout poursuivre près de lui leur propre gloire, il n'est pas moins admiré par les humbles et les modestes. Toute l'Italie a parlé de l'aventure d'un pauvre aveugle, qui quitta le bourg toscan de Pontremoli, sans autre but, pour une longue route, que d'aller entendre la voix de Pétrarque, et respirer le même air que lui !

On lira aussi l'histoire d'un autre humble admirateur, l'orfèvre de Bergame. -

***

Une pareille popularité n'est pas sans engendrer quelque jalousie et des inimitiés. D'ailleurs Pétrarque a toujours aimé la discussion, et n'a jamais su cacher ses sentiments. Il a soulevé, à chaque moment, pendant toute sa vie, de grandes et de petites polémiques, justes parfois, et parfois aussi moins justes. — Avec quelle verve satirique il bataillait, on le verra dans quelques-unes des pages ici traduites. Il avait la dent dure, et aussi (ce qui aggrave les offenses) plus de talent que n'en avaient ses adversaires.

Il eut comme contradicteurs, dans sa jeunesse, les dialecticiens, auxquels il reprochait d'égarer la raison dans la subtilité des raisonnements ; plus tard, les ennemis des lettres antiques ; au milieu du siècle, les médecins ; il combattit les ridicules de l'ancienne médecine, de façon à nous faire pressentir Molière. Puis ce furent les faux savants, les alchimistes, les astrologues.

Il partit encore en guerre contre la France, au moment où il fallait convaincre le pape Urbain V de la quitter pour

l'Italie. Dans le combat, des Français ont tenu bravement tête au grand homme, et il y eut des coups donnés et rendus. C'est aussi dans les dernières années de sa vie, qu'il trouva ses adversaires les plus insolents en la personne des jeunes Vénitiens, qui se donnaient comme disciples de l'Arabe Averroès, et se piquaient d'athéisme : ils vinrent l'affronter dans son cabinet de travail même, et l'accusèrent ouvertement d'ignorance, parce qu'il croyait à l'Évangile.

Il était puni d'ailleurs par où il avait péché. Car on ne peut pas prétendre qu'il ait toujours été modéré dans ses débats. Je l'ai dit : il eut des ennemis, et il en a encore. On ne semble pas pouvoir parler de lui, encore aujourd'hui, sans passion. Il fut lui-même si passionné ! — D'ailleurs, il ne s'alarmait pas des attaques outre mesure. Il vaut mieux être discuté qu'oublié ! Il a un mot charmant : il en sera de lui, pense-t-il, comme de la pièce d'or, qui devient d'autant plus brillante, qu'elle passe plus de main en main : *Confricatione clarior fiam!*

***

Et il savait bien aussi qu'il avait des amis. Il en a encore : c'est, après cinq siècles passés, un privilège rare. Ce ne sont pas des admirateurs, qui le vénèrent comme un grand homme ; mais des amis qui l'aiment comme un homme. Ils n'ignorent pas ses défauts ; comment les ignoreraient-ils ? C'est lui qui les a fait connaître au monde ; car il a passé sa vie à se raconter lui-même. Mais il a réussi à se faire aimer.

Les amis qu'il eut en sa vie lui étaient dévoués corps et âme. On n'a jamais vu pareil groupe d'amis. Et comme il leur était fidèle ! Ils sont nombreux. Ils sont de diverses classes sociales, de divers rangs intellectuels. Il y a des personnages considérables comme Cabassole. Il y a des confrères en poésie, un grand écrivain comme Boccace. Il y a aussi des hommes modestes et effacés, dont la postérité, sans cette illustre amitié, aurait perdu toute trace. Ceux-là etaient les plus chers, ceux de son cercle intime, et qu'il marquait d'un surnom familier : le gentilhomme romain Lelio de' Leli, son *Lœlius*, le musicien flamand Louis Sanctus,

son *Socrate*, et le modeste prêtre florentin François Nelli, son *Simonide*.

Ceux-là occupaient vraiment dans son cœur les premières places, après cependant l'ami le plus humble de tous, et le plus aimé : son frère le moine chartreux.

Il prenait goût à l'occasion pour des hommes plus simples encore. A Vaucluse, il vivait sur un pied de cordiale familiarité avec ses bons métayers, Monet et sa femme; tant et si bien que Monet causait avec lui de ses voyages et de ses affaires; et, tout illettré qu'il fût, servait quasiment de bibliothécaire ; il avait fini par distinguer les uns des autres, à leur figure, les manuscrits antiques, et connaissait leur place sur les rayons!

***

Dans ses derniers ans, rien de plus modeste que son intérieur entre sa fille Françoise, François son gendre — un brave homme un peu lourd, — et ses petits-enfants, qu'il adore, dont les grâces le remplissent de joie, jusqu'à ce que la mort de l'un d'eux soit venue lui causer une des plus cruelles peines de sa vie.

C'est dans ce milieu-là qu'il faut se figurer la dernière image de Pétrarque, dans une douce et noble vieillesse. C'est à Arquà, son dernier Hélicon, le dernier refuge de sa vie errante, près des monts Euganéens, dans une ravissante contrée, parmi ses vignes et ses oliviers. Comme Dante à Ravenne chez les Polenta, cinquante ans plus tôt, et dans la même région presque, il a accepté la protection de seigneurs amis ; ce sont les Carrara de Padoue. Là, il lui arrive bien d'être poursuivi encore, jusqu'en ce coin reculé, par le bruit des armes, qui ne cesse guère en ce temps-là, dans aucune contrée italienne; mais il trouve la paix de l'âme. Quelques amis viennent le voir. Ceux d'autrefois, qui ont survécu, restent fidèles au loin, Boccace surtout, qui l'occupe par une continuelle correspondance. Les grands de ce monde ne l'oublient pas. Le Pape l'appelle toujours, et notre Charles V, qui est maintenant sur le trône, lui garde un bon souvenir. La chose lui fait plaisir. Mais plus que jamais, la solitude,

les livres, absorbent tous ses désirs. Nous ne l'avons jamais vu si heureux ; il a trouvé enfin la vie qu'il a rêvée. Elle serait parfaite sans les souffrances de son corps malade.

L'esprit et le cœur sont restés intacts. L'âme est au repos. Le vieux philosophe peut vaquer librement à la plus haute entreprise qu'il ait conçue : la préparation à la mort. Il s'acquitte de ses devoirs de chanoine, scrupule que comprenaient bien peu de détenteurs de bénéfices. Quoiqu'il n'ait reçu de l'Église que les ordres mineurs, il s'astreint chaque jour à dire son office, et cela dès longtemps ; et même il croit devoir se lever la nuit pour l'office nocturne.

Il fait encore des vers italiens ; car, quoi qu'il en eût, il y revint toujours comme à son vrai délice. Mais, ainsi qu'il a promis dans la Chanson à la Vierge Marie, il ne chante plus que pour le Ciel. La dernière œuvre poétique à laquelle on sache qu'il ait travaillé à Arquà, à la veille de mourir, c'est ce *Triomphe de l'éternité*, qui est comme la conclusion de l'histoire de son âme.

*
* *

Tout ce qui fait sa vie, jusqu'à la dernière heure, c'est le travail. En vain ses amis lui conseillent le repos. S'il ne peut plus travailler, il préfère mourir tout de suite.

L'amour de Rome antique le tient toujours C'est l'amour de la patrie ! Il travaille toujours à ce livre des *Hommes illustres*, dont il veut faire le musée de la grandeur humaine. Il y ajoute une *Vie de Jules César*, qui doit en être le couronnement romain et immortel.

C'est en travaillant à cette *Vie de César*, que Pétrarque est mort. Le jour anniversaire de sa naissance, 20 juillet 1374, un des siens l'a trouvé tombé sans connaissance, en plein travail. Un peu après, il avait cessé de vivre.

Nous possédons à la Bibliothèque nationale à Paris, le manuscrit autographe de la *Vie de César*. Pierre de Nolhac l'avait signalé. Léon Dorez a précisé la découverte, et a fait reproduire tout entier par la photographie le rare et précieux document. Rare et précieux en effet, et qu'il est impossible

de feuilleter sans une pathétique émotion! Page à page, on peut suivre, par la déformation graduelle de l'écriture, les progrès du mal de mort qui peu à peu envahit l'écrivain. On peut constater aussi, de loin en loin, son effort énergique pour se ressaisir, chaque fois qu'il commençait une nouvelle journée de labeur acharné. Car il a tenu bon jusqu'au bout, jusqu'au dernier jour.

Enfin, aux premières lignes d'une certaine page, au milieu d'une phrase, l'écriture s'arrête brusquement. C'est en ce point, n'en doutez pas, — c'est sur cette page — qu'est tombée, pour ne plus se relever, la tête de l'infatigable travailleur.

II

J'ai voulu marquer jusqu'ici, par quelques traits, les principales lignes d'une image sommaire; je voudrais du moins que cette ébauche fût vivante, et servît à attirer vers Pétrarque l'attention des lecteurs. La lecture les instruira bien davantage.

Je voudrais dire quelque chose de ses œuvres, dans lesquelles, de mon mieux, j'ai découpé les morceaux qui m'ont paru les plus significatifs.

Le nom de Pétrarque est connu d'un public assez large. Mais l'homme au complet n'est connu que des érudits, et pas aussi complètement encore qu'il le faudrait.

L'histoire de sa renommée est chose singulière. Nous l'avons vu célèbre dès sa jeunesse. A l'heure de sa mort, sa gloire était immense. On le pleura en termes désolés : un soleil du monde venait de s'éteindre. Mais les générations suivantes eurent vite fait de l'oublier. Et si, à travers les âges, sa gloire est restée debout, elle ne repose, à vrai dire, que sur cette catégorie de ses œuvres dont justement il attendait le moins : ses poèmes italiens! Pétrarque le poète amoureux traverse seul les siècles. Seul il parvient jusqu'à nous. Combien de nous ne connaissent que l'image jetée par Lamartine :

> Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure!

L'humanité doit-elle vraiment n'en pas retenir autre chose ? Si Pétrarque avait pu le prévoir, quelle n'eût pas été sa surprise, et quelle son amertume !

Pourtant, depuis le dernier siècle, la publication des lettres de Pétrarque, celle de bien des livres en bien des langues, a commencé à avertir bien des esprits, qu'il y a en Pétrarque autre chose ; — que le poète, si grand soit-il, n'est pas tout le grand homme.

Pour lui, l'œuvre écrite en latin était la principale ; il n'en faut pas douter. Il a parlé de son œuvre italienne avec un dédain parfait : ce sont des « bagatelles », des « petits riens » ! Mettons qu'il ait forcé la note. Pourtant, en fait, il ne rêvait de gloire universelle et immortelle qu'en latin. Il concevait quelque mécontentement, et une nuance de jalousie, contre Dante, qui en avait tant conquis en langue vulgaire.

Il s'est trompé sans doute, et Dante a eu raison. Un des traits du génie de Dante fut de comprendre qu'il fallait, pour vivre, fonder une langue moderne, et que les anciennes étaient mortes. Pétrarque s'est trompé. Si l'*Africa* était écrite en italien, elle pouvait être, pour la postérité, une œuvre délicieuse. Elle n'est qu'une curiosité ; la *Divine Comédie* ne serait pas davantage, si Dante l'avait écrite en latin ! Pétrarque s'est trompé ; soit. Mais avouons qu'on pouvait s'y tromper.

Tout son siècle s'y trompa ! J'ai dit l'incroyable enthousiasme qui gagna tous les esprits cultivés quand il leur annonça un poème épique latin et une histoire latine du monde. On pouvait s'y tromper : on s'y trompa longtemps. On fut lent à reconnaître pour langues littéraires, les anciens dialectes parvenus à l'âge de raison. N'y avait-il pas encore en France, en plein XVIIe siècle, des écrivains qui ne trouvaient de dignité que dans la langue de Cicéron ?

D'ailleurs la renommée des œuvres écrites en langue italienne se renfermait dans l'Italie. Comment plaire, en italien, à Paris, à Londres, à Prague, à Byzance ? L'exil avait mis Pétrarque en contact avec des gens de tous pays. Le latin était la langue universelle.

***

Pourtant le latin était une langue morte.

Les œuvres latines de Pétrarque ont-elles pour cela perdu toute vie ? Je ne le crois pas. Sa pensée est si riche, sa lecture immense; son génie poétique est toujours en éveil. Et il a connu tant d'hommes de toutes sortes ! Ce n'est pas tout : de quoi que Pétrarque parle, il parle toujours de lui-même. Sa vie intérieure est toujours le fond de sa pensée. Il est un moraliste? Il est un historien? Oui. Mais il est encore bien plus un lyrique. La passion qui l'anime transparaît à chaque moment. Sans cesse nous avons devant nous l'homme, avec son intense vitalité. C'est le caractère même de ses livres, sans cesse remis sur le métier, souvent inachevés : il a toujours quelque chose à y ajouter, quelque chose de lui-même qui déborde et qui surabonde.

J'en ai choisi un petit nombre de morceaux, limité à l'espace de ce petit livre. Je n'ai pu les découper dans tous les écrits, à beaucoup près. Dans ce choix étroit, j'ai naturellement laissé de côté tout d'abord les livres qui paraissent à nos yeux modernes les plus factices et les plus démodés. Chose assez mélancolique, quand on pense au grand homme, à ses rêves de gloire, à la couronne de laurier ! J'ai négligé par force les livres sur lesquels s'était fondée son incroyable renommée.

Je n'ai rien cru devoir prendre dans le livre *des Hommes illustres*; de l'*Afrique*, je cite seulement son épilogue mélancolique, parce qu'il m'a paru bien significatif. Que cette Afrique est loin de nous ! Et quel avenir de gloire Pétrarque n'en attendait-il pas? Dans le dernier livre de ce poème, où il avait mis tant d'espoir, le poète a vu se réveiller les souvenirs de sa jeunesse, l'enivrement de la couronne de laurier. Sur le Capitole, où il devait triompher lui-même, il voit triompher Scipion ; et il suppose que le poète épique Ennius évoque et fait paraître sur la colline sainte les poètes sacrés des siècles passés. Il appelle donc Homère, père des poètes, et Homère, chantant l'avenir, prophétise Pétrarque !

Mais, quand Scipion, Ennius, Homère et Rome antique ont disparu, Pétrarque reste seul ; l'enthousiasme tombe ; le découragement lui succède ; le poète ne peut plus se confier qu'en une lointaine postérité. Hélas ! c'est nous qui sommes cette postérité : et nous ne lisons pas l'*Afrique*.

J'ai voulu du moins citer l'appel mélancolique qui nous est adressé.

Des lettres en vers latins (1), qui eurent, en leur temps, si grande vogue, je n'ai pu, de même, donner que peu de fragments. Elles renferment de grandes beautés, mais restent ingrates à traduire. J'en dis autant des *Douze Églogues*. L'auteur avait voulu faire une *Bucolique* à l'instar de Virgile, et y cacher sa plus intime pensée, ainsi qu'il croyait que Virgile l'avait fait dans les siennes : c'est un recueil dont l'étude minutieuse offre un rare intérêt, mais dont il est difficile d'offrir au lecteur plus que quelques exemples.

Je n'ai eu qu'un but : réunir des morceaux vivants et typiques de l'œuvre de Pétrarque, une image sommaire de sa pensée et de sa vie. On ne fait pas plus ici l'histoire de Pétrarque, que le tableau de ses œuvres. On croit pouvoir en fixer pour le lecteur studieux les traits généraux, en y ajoutant un peu de couleur.

J'ai donc résolument laissé de côté des œuvres curieuses, importantes, mais qui ne peuvent être abordées sans explications détaillées. Tel le livre des *Choses mémorables*. Telles encore les œuvres polémiques, pamphlets contre les médecins, contre les Averroïstes, contre les Français.

Je donne une place principale au dialogue que Pétrarque a appelé son *Secret*, et auquel il a donné encore deux autres titres aussi révélateurs : *Du conflit de mes peines*, et *Du mépris du monde*. C'est le témoignage principal de la grande crise morale de sa vie. Il l'a écrit après les premières étapes de sa conversion : après l'entrée de son frère au couvent, et avant la mort de Laure. C'est une confession, à laquelle il a donné, par voie de conséquence, la forme d'un

(1) *Epistolæ metricæ*.

dialogue avec saint Augustin ; la dialogue a lieu en présence d'une dame céleste qui est la Vérité, tandis que saint Augustin représente la conscience.

J'ai fait une petite place à ce vaste traité moral, *Sur la vie solitaire*, que Pétrarque avait commencé en 1346, et garda en mains pendant tant d'années, J'y ai joint la dédicace du traité *Du loisir des religieux*. C'est une belle lettre adressée aux moines chartreux de Montrieux, compagnons de son frère, après une visite qu'il leur avait faite. J'ai déjà dit ce qu'il entendait par le « loisir » de l'âme.

Le traité des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune* a eu, pendant des siècles, un succès extraordinaire. Le nombre des manuscrits, des éditions, des traductions en toutes langues, ne se compte pas. La chose nous surprend. Pour nous, la forme des dialogues est fastidieuse et, dans le mauvais sens du mot, scolastique. Les interlocuteurs sont des personnages allégoriques, tels que *le Plaisir* et *la Raison*. Le dialogue est un pauvre dialogue, et qui ne garde même pas les apparences. Un des deux causeurs a toujours tort, et n'est même pas admis à discuter : l'autre déborde de raisons et a toujours le dernier mot.

Il ne faut pas s'arrêter à cet aspect rébarbatif. En regardant de plus près, on trouve nombre de pages belles et charmantes, des confessions personnelles, des observations de mœurs, des anecdotes, et de très belles pages de morale. On en jugera.

Dans les œuvres latines, il en est une qui dépasse en importance toutes les autres : ce sont les *Lettres*. On peut dire que l'*Epistolaire* de Pétrarque est un document comme l'humanité en possède peu, et auquel on peut comparer, tout au plus les Lettres de Cicéron. Pétrarque nous a laissé plus de cinq cents lettres, réparties sur plus de cinquante années. Quelques-unes sont brèves et ont la forme d'un billet. D'autres sont assez longues, assez soignées dans la forme, assez documentées pour prendre l'importance d'un traité, presque d'un petit livre.

Il y a deux grands recueils, que j'ouvre largement, les *Lettres familières* et les *Lettres de vieillesse*. Il y a encore

un petit recueil de lettres secrètes, que l'auteur appelait « sans adresse », le destinataire en étant dissimulé. C'est là qu'il a renfermé le suc de ses passions politiques et de ses rancunes. J'en ai donné un spécimen (1).

Que représentaient au lecteur du XIVe siècle les lettres latines de Pétrarque? Le ton en est le plus souvent cordial et simple, et l'auteur avait le droit de les intituler *familières*. Les citations dont il les charge étaient chose de mode, une denrée que tous ses correspondants attendaient de lui. Mais ce n'étaient pas ce que nous appellerions des lettres privées. Quand Pétrarque en écrivait, pour ses affaires et ses intérêts, elles étaient en italien, et destinées à nul autre qu'à leur destinataire. Les lettres latines allaient à un public assez large. La preuve, c'est que l'auteur les a lui-même publiées.

Elles ont, elles aussi, un but *privé* : faire savoir ce qu'il fait, dit, pense; mais également un but public : soutenir une opinion, combattre une erreur, instruire, moraliser. Elles servent à perpétuer le souvenir de certaines circonstances : c'est ainsi qu'on verra Pétrarque écrire à ami pour rappeler ce que justement cet ami sait mieux que personne, une conversation tenue entre eux, une discussion, une promenade. La lettre, en effet, devait passer de mains en mains. Tout un cercle en recevait communication.

Nous savons par un correspondant florentin quel événement c'était que l'arrivée d'une lettre du grand homme, comme on faisait fête au messager qui tenait dans son « trésor » le précieux pli, comme on convoquait le groupe des « dévots », pour entendre lecture du document et le commenter ensemble.

En somme, ces lettres avaient, pour la diffusion des idées, une valeur analogue à celle qu'a eue la brochure, l'article de revue ou de journal, en d'autres époques. Et en même temps, elles restent bien des lettres par la gaîté, l'intimité, presque (parfois) le sans-façon. C'est ce qui en fait le plus souvent de rares objets, et bien attachants. Elles avaient en

(1) *Epistolæ familiares. Epistolæ seniles. Epistolæ sine titulo.*

leur temps un succès très grand, et passaient pour si précieuses qu'à l'occasion les détrousseurs de grands chemins allaient jusqu'à les voler.

Et combien peu aujourd'hui on les connait ! Voilà cinquante ans à peine qu'elles sont publiées au complet ; il manque encore une édition complète pour les *Lettres de vieillesse*, et une édition critique pour le tout. Il n'existe en français aucune traduction complète. Un excellent érudit, M. Develay, qui a tant fait pour répandre Pétrarque en France, a seul traduit les principales. Quelques-uns des morceaux que l'on lira ici paraissent en français pour la première fois.

J'ai traduit le latin de mon auteur fidèlement, mais avec une certaine aisance Il voulait assurément une liberté de ton, et je n'aurais pas donné l'idée de son intention, si je n'eusse coupé les longues périodes où son cicéronianisme l'engageait. Elles ne sont pas aussi lourdes en latin qu'elles le seraient en français. J'espère atteindre l'effet où il visait. J'ai d'ailleurs gardé ses formes et ses habitudes ; tel ce *tutoiement*, auquel il attachait tant d'importance, pour parler même aux rois, même aux empereurs, et même au Dieu tout-puissant.

Je n'ai rien corrigé. Mais naturellement j'ai dû choisir, préférant les morceaux qui se détachent bien, et qui ont une physionomie. J'ai dû tailler. Ce faisant, il se peut que, malgré moi, j'aie paré un peu, comme on dit, la marchandise. Car si Pétrarque a un défaut, c'est la prolixité, l'abus des développements de rhétorique, de ces citations, de ces souvenirs antiques que son siècle voulait. J'en ai laissé par endroits, juste assez pour donner la couleur. Mais que faire? Le charme que j'y découvre est présent aussi : je n'ai rien ajouté.

***

Tout autre a été mon point de vue pour l'œuvre poétique italienne. Je lui ai réservé, à proportion, une place bien plus importante. Il le fallait. Partout Pétrarque a exprimé des idées, des sentiments, des vérités, a révélé son âme, a

remué son siècle. Ici il a fixé de la beauté. C'est ici l'œuvre d'art que le temps a sacrée.

Quelle est cette œuvre? D'abord, quel nom lui donner? La plupart des éditions italiennes mettent : *Canzoniere*. C'est un nom générique pour les recueils de ce genre. Mais, en traduisant, on a *Chansonnier*, qui sonne autrement à nos oreilles; nous n'appelons « chansons » que des choses joyeuses.

Quel nom Pétrarque donnait-il? Nous n'en savons trop rien. Les mots qu'il a prononcés sont des appréciations plutôt que des titres. Il a dit : « Mes bagatelles », ou encore « Mes fragments en langue vulgaire ». Il est possible, d'après le premier sonnet, qu'il eût voulu écrire : *Rimes éparses*. Disons simplement : *Rimes*.

Ce sont des rimes « éparses », mais telles, qu'il a jugé utile de les ramasser et de leur donner un ordre et une suite. Quand il s'est mis, sur le tard, à ce travail, il lui fallait récolter mille et un feuillets, épars dans la poussière de vieux coffrets. Ceux qui n'aiment pas Pétrarque ont dit : ce ne sont que des poésies de circonstance. La poésie lyrique est toujours, en quelque chose, poésie de circonstance. Cela n'empêche qu'elle puisse être la plus belle du monde.

Pétrarque s'est adonné à la poésie d'amour, à la poésie des dames, en prenant la suite d'une longue mode poétique qui, depuis des siècles, charmait les hommes et les femmes en diverses contrées. Il suivait la tradition des Provençaux et des Italiens. Mais combien il l'a faite sienne! Il garde, d'une pareille tradition, certaines conventions, quelque afféterie élégante, quelque chose, dans la forme, de factice et d'apprêté. Cela va sans dire. Mais comme il anime tout de sa pensée, de sa passion, de sa rare nature! J'ai dit que dans ses écrits tout est personnel, pour qui sait voir. Mais combien plus dans sa poésie!

Je voudrais en avoir assez dit pour que le lecteur prenne plaisir à l'y chercher et à l'y trouver. Il trouvera d'abord le poète de la beauté féminine, non pas seulement de l'immobile beauté théorique d'une statue animée, mais de la vie,

de la grâce, du mouvement; le poète aussi de l'âme féminine, tendre et chaste à la fois, de l'honneur de la femme et de sa séduction.

Puis il trouvera le poète de la nature ! Ce n'est pas celui seulement qui se repose aux charmes d'un doux paysage virgilien ; mais celui qui mêle son âme à la nature, et pour qui le ciel, la terre, les eaux, les forêts, les montagnes, ne sont pas autre chose que les images de son cœur. Car c'est là, je pense, que Pétrarque est un grand novateur. Je ne connais aucun poète avant lui, pour mêler la nature à la pensée, comme le feront plus tard nos modernes, après Chénier et Lamartine. La nature est le lieu de ses rêves, de son amour, de sa mélancolie. La nature, c'est son âme inquiète.

Pourtant la pensée divine le tire peu à peu de ses découragements. Et de ses paysages d'âme, son génie passe à l'expression des hautes méditations morales. La mort de Laure le pousse plus loin dans cette voie, tout en réveillant sa lyre aux belles images de la nature. Elle le conduit enfin jusqu'au ciel, où il se fond dans la prière et la pénitence. Il n'y a pas besoin d'en savoir plus pour le lire, l'entendre et l'aimer.

A ses poésies d'amour, de mélancolie, de repentir et de prière, Pétrarque a entremêlé les grandes chansons que l'amour des Lettres et de la Gloire, que l'amour de la patrie, lui ont inspirées. Par ce mélange, le recueil présentait une image complète du cours de sa vie. J'ai tenté de traduire aussi quelques-unes des admirables œuvres où l'amour de Laure ne paraît pas ; on verra rayonner la Gloire et la Vertu dans la Chanson du Couronnement, exalter l'âme romaine, et pour la première fois, contre l'oppression allemande, le patriotisme italien trouver une expression complète. Pour la commodité du lecteur, et ceci n'étant pas une édition complète, j'ai mis ces poèmes-là à part de ceux qui chantent l'histoire amoureuse et morale.

*
* *

Et maintenant, que faire pour que le lecteur sente, de loin au moins, l'art du merveilleux artiste ? Est-il possible qu'on ne lui ôte pas tout, en lui ôtant sa langue, l'harmonie de son vers, la richesse de sa métrique ? Il faudrait être bien ambitieux pour le croire. Du moins peut-on se montrer consciencieux et attentif, et s'essayer du moins à donner quelque idée de l'original, comme telle modeste gravure donne l'idée d'un magnifique tableau et inspire du moins le désir de le connaître.

La méthode que j'ai suivie ne pouvait être la même que pour les textes latins. Il s'agit ici de poèmes à forme fixe, sonnets, chansons, madrigaux, sextines. Leur forme importe grandement. J'ai estimé qu'il fallait donner chaque poème intégralement, sans coupure. Cela augmente assurément la difficulté. Je l'augmente encore en traduisant vers par vers. Mais il me semble qu'en m'éloignant le moins possible du nombre et de la cadence, je tente la seule chance de suggérer l'harmonie de poèmes extraordinairement musicaux. J'aide à la supposer.

Cela me mène à des inversions, à des tournures contraintes, à quelque archaïsme; je l'évite, mais il arrive que j'y sois amené par force. Car il y a, dans la poésie italienne du XIVe siècle, certains mots que nous ne *pouvons* remplacer par des mots modernes. C'est ainsi, par exemple, que je garde le mot *gentil*, dans le sens que lui donnaient nos pères; aucun mot ne peut l'égaler pour rendre l'idée de noblesse et de grâce. J'en dis autant de *courtois*.

Et que de mots le poète italien avait alors à son usage pour rendre toutes les nuances de la beauté, du charme, de la grâce, de l'élégance ! Il faut reconnaître que nous sommes moins riches. Le traducteur fait comme il peut. Dès le XVIe siècle, traduire Pétrarque paraissait à Joachim du Bellay lui-même chose presque impossible. « J'ose bien dire, s'écriait-il, qu'Homère et Virgile ne le pourroyent rendre avecques la mesme grâce ! » Homère ou Virgile, sans doute ! Je

me méfie d'un poète pour traduire un autre poète. Mais un humble et consciencieux travailleur ? On peut essayer, et c'est un jeu qui est terrible, mais bien captivant.

J'ai traduit de mon mieux. Dans les passages difficiles, je suis prêt à soutenir mon opinion, mais je ne donne pas ici mes raisons. Je traduis le plus près du texte que je puis. Je ne pense pas que le lecteur lettré désire trouver un commentaire ou une périphrase. Je compte donc qu'il voudra quelquefois mettre sa bonne volonté à contribution. S'il prend même quelque petit effort pour me suivre, j'espère qu'il en sera récompensé par quelque plaisir.

Mais je n'ai pas oublié d'ailleurs que ce n'est pas tout à fait ici une édition savante ; je ne me suis pas asservi à une précision absolue.

***

J'applique les mêmes observations aux *Triomphes.* Les *Triomphes* sont des visions, où le poète figure idéalement toute sa vie intérieure, et toute la vie morale de l'humanité, sous l'image de cortèges semblables à ceux qui menaient au Capitole les triomphateurs romains.

Il a commencé le premier de ces *Triomphes* après la mort de Laure, au plus tôt en 1352. Il a terminé le dernier, plus de vingt ans après, en février 1374, cinq mois avant sa propre mort. Entre les deux dates, il n'a cessé de retoucher ses poèmes, suivant sa constante coutume.

Dans les *Triomphes*, on voit les grandes puissances du monde triompher l'une de l'autre successivement. L'*Amour* triomphe de tous les hommes, et le poète est parmi les vaincus. La *Chasteté*, sous les traits de Laure, triomphe de l'Amour. La *Mort* triomphe de tout, et de la vertu même. Mais la *Gloire*, qui fait que les hommes se survivent, triomphe de la Mort. Vient le *Temps*, auquel rien ne résiste, et il triomphe même de la Gloire. Enfin l'*Éternité* triomphe du Temps, et nous conduit au Ciel, où le poète espère le triomphe suprême.

Les visions allégoriques rattachent les poèmes aux habitudes littéraires du moyen âge. Mais le peuple de figures

fameuses de l'antiquité qui forme les cortèges, en fait une des plus complètes expressions des goûts de l'humanisme. Par l'un comme par l'autre de ces caractères, les *Triomphes*, aux yeux de plusieurs de nos contemporains, semblent quelque peu surannés et passés de mode. C'est un jugement sommaire et sans justice. Tous les *Triomphes*, et surtout les derniers, renferment d'admirables beautés. Quelques-uns des premiers critiques et poètes de l'Italie contemporaine ont jugé que les plus beaux vers de Pétrarque se trouvaient là. D'ailleurs on ne peut oublier qu'aucune œuvre n'a eu pareille influence sur l'art et les lettres des âges suivants ; aucune n'a été aussi universellement goûtée pendant les années les plus belles de Renaissance, n'a inspiré autant d'œuvres d'art, peintures, fresques, miniatures, tapisseries.

Je me suis efforcé de découper dans les *Triomphes* une suite de morceaux et de les rattacher par de courtes explications, de façon à faire sentir la suite et le développement du grand récit symbolique.

***

En lisant ce que j'ai pu donner des *Triomphes*, la vie morale de Pétrarque se présentera de nouveau au lecteur, telle qu'il l'a déjà aperçue. Cette histoire est-elle imaginaire et poétique, ou conforme à une vérité ? C'est une question à laquelle de longues et difficiles études permettent aux érudits de donner une réponse chaque jour plus vraisemblable. Mon idée est que la verité s'en rapproche bien plus que d'aucuns ne se l'étaient figuré.

De ces notes et ensuite de ces morceaux épars, je n'ai pas la prétention que puisse se dégager, aux yeux du lecteur, un portrait parfait. Il faudrait pour cela que le lecteur y mît beaucoup du sien. J'espère cependant qu'il apercevra sans trop de peine une image ayant quelque tenue.

L'âme de l'homme que voici est complexe ; elle a ses contradictions. Cela choque certaines personnes, qui sans doute, chez elles-mêmes, ignorent toute contradiction ! Mais c'est par cela même, pour moi, que cet homme paraît si véri-

tablement homme. C'est une des plus riches intelligences qui aient paru dans le monde, et aussi, malgré bien des faiblesses, c'est un cœur généreux, et qui n'a voulu que le bien.

Il a eu cette mésaventure que les historiens successifs l'ont adapté à leur goût. Certains ont proclamé, dans le cours du XIXe siècle, qu'il était le *premier homme moderne*. On entendait par là le père de l'humanisme, et cela plaisait à ceux qui, par coutume, opposent l'humanisme aux « ténèbres du moyen âge ». Cette expression devint tellement de mode, que personne n'osait l'écarter tout à fait ; les meilleurs historiens l'ont reprise, et l'ont appropriée. Un jour est venu cependant où l'on s'est aperçu que le mot fameux ne signifiait pas grand'chose. Après tout Pétrarque n'était pas aussi dégagé qu'on l'avait pensé, de ces « ténèbres » fameuses ; et j'ai vu récemment proposer de l'appeler « le dernier homme du moyen âge ». Car ces mots, commodes et usuels, Moyen Age, Renaissance, Temps modernes, n'apportent avec eux que bien peu de précisions.

Il faudrait tâcher de prendre Pétrarque en lui-même. Il est une bien forte individualité. Il ressemble sans doute à plusieurs hommes de divers temps, mais il en diffère d'autant.

Que si nous voulons pourtant essayer le jeu, toujours instructif, des comparaisons, nous serons évidemment tentés par plus d'un rapprochement. Par son incroyable situation parmi les grands et les souverains de l'Europe, Pétrarque fait penser à Voltaire ; comme promeneur solitaire et interprète de la nature, à Rousseau ; comme explorateur de l'antiquité, à Erasme ; pour le découragement et la mélancolie, à nos romantiques du XIXe siècle. Parmi ceux-là, s'il en fallait distinguer un en particulier, qui comme lui ait été orateur, historien, moraliste, politique, et par-dessus tout lyrique, le nom qui viendrait aux lèvres serait celui de Lamartine. Cependant je cite ici des pages qui feraient plutôt penser à Chateaubriand.

On est encore loin de compte ! Pétrarque est plus chrétien que Lamartine et même que Chateaubriand, sans parler de Voltaire ou de Rousseau. Je le rapprocherais volontiers de

certains de nos moralistes et humanistes du XVI[e] siècle. Et puis, il me fait rêver à ces grandes conversions du XVII[e] siècle, dont Sainte-Beuve a dit de belles choses en vers avant de les dire en prose. Je pense à la conversion de Corneille, à celle de Racine à Port-Royal, aux solitaires. Que sais-je?

Il y a quelque chose à prendre dans tout cela.

Mais pour mettre quelque ordre dans ces idées, il faut toujours nous figurer Pétrarque, tel que nous l'avons vu mourir à Arquà, la tête sur son livre, entre sa foi chrétienne et son rêve antique, — car à l'une ni à l'autre il ne renonça jamais : il est mort patriote romain et pénitent catholique, — entre la « Vie de César », et le « Triomphe de l'Eternité ».

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Les passages des œuvres de Pétrarque dont le lecteur trouvera ici la traduction ont été traduits d'après les textes ci-après désignés :

1° Les **Rimes**. — Depuis la découverte faite en 1886, par Pierre de Nolhac (et la même année par Pakscher) du texte original, il est bien entendu que ce texte est le seul qui compte. Une édition en *fac-simile* en a été donnée par la Bibliothèque vaticane (Milan, 1905). Mais il est nécessaire d'indiquer une édition courante au lecteur qui voudrait se réferer au texte italien. La numérotation ici suivie est celle de l'excellente édition Carducci et Ferrari (Florence, 1899) ;

2° Les **Triomphes**. — Édition Carl Appel (Halle, 1901) ;

3° **L'Africa**. — Édition F. Corradini (Padoue, 1874) ;

4° **Bucolicum Carmen**. — Édition A. Avena (Padoue 1904) ;

5° **Epistolæ metricæ**. — Édition Rossetti (Milan, 1829-1834), collationnée avec le manuscrit *Par. lat.* 8123.

6° Les Traités latins : **De remediis utriusque fortunæ**, — **De vita solitaria**, — **De otio religioso**, — **De contemptu mundi** ; — cités d'après l'Édition de Bâle de 1554, collationnée avec *Par. lat.* 17.155 ;

7° **Epistolæ familiares**. — Édition Fracassetti (Florence, 1859), collationnée avec *Par. lat.* 8568 ;

8° **Epistolæ seniles**. — Édition de Bâle 1554, — collationnée avec *Par. lat.* 8571.

ŒUVRES ITALIENNES

LES RIMES
LES TRIOMPHES

LES RIMES

PREMIÈRE PARTIE

SUR LA VIE DE MADAME LAURE

SONNET LIMINAIRE (I)

[Écrit dans la seconde partie de la vie du poète, alors qu'il ordonnait définitivement son recueil, et pour lui servir d'introduction.]

O vous, qui écoutez, en vers épars, le son
de ces soupirs dont je me nourrissais le cœur,
aux jours de la première erreur de ma jeunesse,
quand j'étais en partie autre homme que ne suis!
Pour ce style changeant, où je pleure et je parle,
allant des vains espoirs à la vaine douleur
(près de gens qui, à l'épreuve, aient compris Amour),
je trouverai, j'espère, pitié, sinon pardon!
Mais je vois aujourd'hui, comment du peuple entier
je fus longtemps la fable; — et souvent donc
de moi-même, en moi, j'ai honte.
Car de mes variétés, le fruit est cette honte,
et le remords, et la bien claire intelligence
que ce qui plaît au monde n'est qu'un songe rapide!

LA NAISSANCE DE L'AMOUR

(*Innamoramento*)

SONNET (II)

[Malgré mille tentatives, l'Amour n'avait jamais pu atteindre au cœur le poète. Un jour, il le surprend soudainement et le blesse, sans lui laisser le temps d'appeler au secours la Raison.]

Pour se faire une jolie vengeance,
et punir bien, en un jour, mille offenses,
en cachette Amour reprit l'arc,
comme homme qui pour nuire attend lieu et temps.
Ma vertu s'était au cœur retraite,
pour faire là, et dans les yeux, ses défenses ; —
quand le coup mortel descendit
au point où d'habitude s'émoussait toute flèche.
Ainsi troublée en le premier assaut
elle n'eut pas assez de vigueur, ni de temps,
pour pouvoir, en ce danger, prendre les armes,
ou bien, sur le sommet haut et ardu,
me retirer prudemment du supplice,
duquel ores voudrait et ne peut me défendre !

MADRIGAL (CVI)

[Allégorie de Laure et de l'*innamoramento.*]

Une angelette nouvelle, sur ses ailes accorte,
est descendue du ciel sur cette rive fraîche,
où je passais, tout seul, — par mon destin.

Comme sans escorte ni compagnie
elle me vit, d'un lacet de soie qu'elle tissait,
elle tendit un rets, dans l'herbe dont verdoie le
[chemin.
Lors, fus pris! Mais la chose ne me put déplaire,
si doux était l'éclat qui sortait de ses yeux!

RAVISSEMENT D'AMOUR
LA BEAUTÉ DE MADAME

SONNET (XIII)

[Madame Laure, ou l'Amour (car elle et lui se confondent), resplendit parmi les autres dames. Sa beauté élève l'âme du poète au plus haut idéal. — Il est probable que c'est ici le sonnet du premier anniversaire.]

Quand parmi les autres dames, de temps en temps,
vient Amour, en son beau visage,
plus je vois chaque dame être moins belle qu'Elle,
et plus croît le désir qui m'enamoure!
Je bénis le lieu, le temps, l'heure,
où si haut ont visé mes yeux,
Et je dis: « O mon âme, tu dois bien rendre grâce,
« toi qui fus jugée digne alors d'un tel honneur.
« D'Elle te vient cet amoureux penser,
« qui, tant que tu le suis, au plus haut Bien te mène,
« et te fait mépriser ce que l'homme désire.
« D'Elle te vient la grâce généreuse,
« qui te pousse au ciel par un droit sentier,
« et fait que je marche fier de mon espérance! »

CHANSON (LXXII)

Les yeux de Madame.

[C'est la seconde des trois chansons sur les yeux de Madame Laure.]

I. Ma gentille Dame, je vois,
quand se meuvent vos yeux, une douce lumière ;
elle me montre la route qui mène au ciel.
Par une longue accoutumance,
dedans ces yeux, où seul avec Amour je reste,
presque visiblement votre cœur transparaît.
C'est cette vue qui me mène à bien faire,
et m'excite vers le but glorieux.
C'est elle seule qui du vulgaire m'éloigne.
Et jamais langue humaine
ne pourrait raconter ce que les deux divines
lumières me font sentir,
et alors que l'hiver sème son grésil,
et alors que, plus tard, l'année redevient jeune,
comme elle était au temps de mon premier
[tourment.

II. Je pense : « Si, vraiment, là-haut,
« d'où l'éternel conducteur des étoiles
« daigna montrer sur terre quelqu'un de ses tra-
« les autres œuvres sont aussi belles... [vaux,
« que s'ouvre donc la geôle où je suis enfermé,
« qui me clôt le chemin vers une telle vie ! »
Et puis je me retourne vers ma guerre usuelle ;
et je rends grâce à la nature, au jour où je suis
qui m'ont réservé pour un si grand bien, — [né,
à Elle aussi qui, vers une telle espérance,
a haussé mon cœur ! Car, jusqu'alors je gisais

lourd pour moi, et plein d'ennui.
De ce jour-là, je me plus à moi-même,
en remplissant d'un penser haut et doux
ce cœur, dont les beaux yeux gardent la clef.

III. Et jamais ne fut sort joyeux
qu'Amour ou la volage Fortune
aient pu donner à leurs meilleurs amis au monde,
que je n'échangerais pour un seul
détour de ces deux yeux ! — desquels tout mon [repos
vient, — ainsi que vient de ses racines un arbre.
O tendres, angéliques étincelles, béatitude
de ma vie, où s'allume le plaisir
qui doucement me consume et détruit ! —
De même que disparaît et s'enfuit
toute autre lumière, lorsque éclate la vôtre, —
ainsi, de mon cœur
(alors qu'en lui tant de douceur descend),
toute autre chose fuit, et tout penser s'éloigne :
et là, seul avec vous, reste Amour !

IV. Une douceur, quelle qu'elle soit, qui jamais
ait pu, au cœur d'amants heureux, se ramasser
toute à la fois, — n'est rien, près de ce que je [sens, —
lorsque vous, parfois,
suavement, entre le noir et le blanc,
tournez un œil auquel Amour prend ses délices !
Et je vois que, depuis mes langes et mon [berceau,
contre mes fautes et ma fortune adverse, —
c'est là le seul remède que le ciel ait pourvu.
Un grand tort me font le voile,
et la main, — qui se placent, si souvent,
entre ma joie suprême
et mes yeux, — d'où nuit et jour déborde

mon grand désir, pour décharger mon cœur :
mon cœur prend son état de vos aspects chan-
[geants,

V. Puisque je vois — et c'est mon déplaisir ! —
Que ma nature ne me vaut pas assez,
et ne me rend pas digne d'un regard aussi cher ;
je m'efforce afin de devenir tel
qu'il conviendrait à ma haute espérance,
au feu gentil, dont tout entier je brûle.
Ah ! si, — au bien rapide, et lent à son contraire,
si, dédaigneux de ce que le monde désire,
je pouvais me faire, par un travail constant !
Peut-être alors pourrait-il bien m'aider,
ce bon renom, auprès d'un jugement bénin !
Certes, la fin des larmes, —
(que d'autre lieu mon triste cœur n'appelle !) —
ne vient que des beaux yeux, enfin tremblants
ultime espoir des amants courtois ! [et doux ; —

Envoi.

Chanson ! une première sœur est là un peu devant.
Et l'autre je l'entends en le même logis
se préparer : je vais régler plus de papier.

SONNET (CLIX)

Image parfaite de la beauté
en une idée de Platon.

[Pour la première fois on rencontre le jeu de mots allégorique entre Laura nom de la dame et *L'aura* (la brise). On ne peut le rendre qu'en utilisant le mot de l'ancien français : *L'aure*.]

En quelle partie du ciel, en quelle idée
était le type, d'où la nature a pris

ce beau charmant visage, en qui elle a voulu
ici-bas montrer ce qu'elle pouvait là-haut ?
Quelle nymphe aux fontaines, aux bois quelle déesse
à l'*aure* dénoua cheveux d'or aussi fins?
quand put un cœur unir en soi tant de vertus ?
—(De ces vertus, hélas! la plus haute fait ma mort!)—
Il cherche en vain à contempler beauté divine,
celui qui n'a pas vu les yeux de Celle-ci,
alors que suavement elle les tourne.
Il ne sait pas comment Amour guérit et tue, -
qui ne sait pas que doucement elle soupire,
et que doucement parle, et doucement sourit !

SONNET (CLX)

[Le poète convie l'Amour à contempler cet unique spectacle.]

Amour et moi, pleins d'émerveillement, —
comme des gens qui voient une chose incroyable,—
nous l'admirons quand elle parle, ou rit,
car elle ne ressemble à nulle autre qu'à Elle.
D'un ciel serein, entre ses cils tranquilles,
étincellent ainsi mes deux astres fidèles,
qu'il n'est d'autre lumière enflammant et guidant
celui-là qui d'aimer a pris le haut dessein.
Quel miracle est cela, lorsque, parmi les herbes,
telle une fleur, elle s'assoit; — ou qu'elle presse
de sa poitrine blanche un vert gazon !
Quelle douceur, en la saison naissante,
de la voir aller seule avecque ses pensées,
tressant une couronne à l'or net et crépé! (1)

(1) De ses cheveux.

SONNET (CLXV)

La démarche, l'attitude, les gestes, la parole.

Quand le pied blanc, parmi l'herbe fraîche,
en pas très doux honnêtement se meut,
une vertu qui ouvre et renouvelle, autour, les fleurs,
semble sortir des tendres plantes.
Amour, qui ne sait prendre que les cœurs délicats,
et ne daigne ailleurs essayer sa force,
fait pleuvoir des beaux yeux un plaisir si ardent,
que d'autre bien n'ai cure, et ne désire autre aliment.
Avec le pas, avec le regard suave,
s'accordent les paroles très douces
et le geste plaisant, modeste et lent.
De ces quatre étincelles, et non pas d'elles seules,
naît le grand feu, dont je vis et je brûle :
et j'en suis comme un oiseau de nuit au soleil !

ATTITUDES

SONNET (CLXVII)

Madame chante.

Quand Amour vers la terre incline ses beaux yeux,
et retient son beau souffle en un soupir,
avec ses mains, puis le répand, en une voix
Claire, suave, angélique, divine, —
Je sens de mon cœur faire un doux pillage,
et changer mes pensers, mes vouloirs, tellement,
que je dis : « Tombe ici ma dernière dépouille,
« si le ciel me destine à si honnête mort ! »

Mais le son qui lie en douceur mes sens, —
    par un désir d'entendre et d'être bienheureuse,
    retient, prête à partir, mon âme :
Ainsi je vis. — Ainsi elle noue et dénoue
    la trame de la vie qui m'a été donnée,
    cette unique sirène, venue du ciel vers nous !

SONNET (CXCIX)

Le poète a ramassé le gant, tissé de soie et d'or, de Madame.

O belle main, qui me tiens le cœur,
    et enfermes ma vie en un petit espace !
    Main, pour qui de tout art, de toute diligence
    ont usé la nature et le ciel, pour s'en faire honneur.
O, de ces cinq perles, couleur orientale !
    Vous qui n'êtes aigus et cruels qu'en mes plaies,
    doigts sveltes et suaves, voilà qu'un instant, nus,
    pour ma richesse, Amour vous a laissés !
Gant blanc et joliet, très cher gant,
    qui couvrais un ivoire pur et des roses fraîches !...
    Qui donc jamais au monde vit si douces dépouilles ?
Ah ! puissé-je en avoir tout autant du beau voile ! —
    Mais — hélas ! — inconstance des choses humaines :
    c'est là un vol, pourtant, et je dois m'en défaire.

SONNET (CX)

Le salut de Madame.

[Le poète reconnaît sur la terre l'ombre de Laure. Elle passe et le salue.]

Amour me poursuivant au lieu accoutumé,
moi, tapi, comme homme qui s'attend à la guerre,
qui se garde, et qui compte, autour de lui, ses pas, —
je me tenais armé de mes pensers anciens.
Je me tournai ! Je vis une ombre, que de côté
jetait le soleil, et reconnus sur la terre
Celle-là qui (si mon jugement n'erre !), —
bien plus digne serait d'un état immortel.
Je disais en mon cœur : « Pourquoi t'épouvanter ? »
mais à peine j'étais entré dans ce penser,
qu'ils étaient là, les rayons qui me brisent.
Comme il éclaire et tonne au même instant, parfois, —
ainsi je fus, par les beaux yeux splendides,
et par un doux salut, tout ensemble, rejoint.

MADRIGAL (LII)

Madame en lavandière.

Non plus à son amant Diane ne sut plaire,
— lorsque, par aventure, toute nue,
il la vit au milieu des eaux glacées, —
qu'à moi la pastourelle montagnarde et cruelle,
occupée à laver un voile joliet,
qui défendra de l'*aure* les cheveux doux et blonds.
Aussi, elle m'a fait, alors que le ciel brûle,
tout trembler d'un gel amoureux.

SONNET (XXXIV)

Allégorie sur la guérison de Laure.

[Ensemble des allégories familières au poète, et jeu de mots usuel sur Laure, le *laurier*. Apollon, dieu du soleil et dieu guérisseur, est l'amant de Daphné, métamorphosée en laurier. A Vaucluse, Pétrarque avait institué la culture du laurier.]

O Apollon, s'il vit encor le beau désir
qui t'enflammait, auprès des ondes Thessaliques,
et si les blonds cheveux que tu as tant aimés
ne sont pas mis, par le cours des ans, en oubli, —
Daigne, du gel glacé, du temps âpre et sévère
(qui règne, chaque fois que ton front se dérobe),
défendre le feuillage honoré et sacré,
qui t'a séduit d'abord, et m'a séduit après !
Par la vertu de l'espoir amoureux,
qui te soutint dans ta vie de souffrance,
de ces effets débarrasse les airs !
Ainsi, nous pourrons voir, toi et moi, par merveille,
s'asseoir notre Dame sur l'herbe,
et se faire elle-même ombre de ses deux bras.

LES VOYAGES

[Pétrarque est un grand voyageur. Les voyages l'éloignent de sa dame et excitent sa mélancolie.]

SONNET (X)

Au pied des Pyrénées.

[En 1330, Pétrarque suit Jacques Colonna en son diocèse de Lombez. De là il écrit à Étienne Colonna, le chef vénéré

de l'illustre maison, pour l'inviter à venir se joindre à l'aimable cour épiscopale.]

Glorieuse Colonne, en laquelle s'appuie
notre espérance, et le grand nom latin,
toi que n'ont pu jamais détourner de ta voie
l'ire de Jupiter, la pluie et l'ouragan!
Ici l'on ne voit pas palais, théâtres, loges,
mais, à leur place, un pin, un sapin ou un hêtre,
entre cette herbe verte et ce beau mont voisin,
où, en faisant des vers, on monte et l'on descend.
Tout cela de la terre élève au ciel notre âme!
Et puis, le rossignol, qui, doucement, dans l'ombre,
toutes les nuits pleure et se lamente,
remplit nos cœurs de pensers amoureux.
Toi seul, tu diminues ces biens, et les rends impar-
toi qui restes si loin de nous, ô mon seigneur! [faits,

SONNET (CLXXVI)

La Forêt des Ardennes.

[En 1333, sur l'ordre du cardinal Jean Colonna, Petrarque visite le Rhin, Liége, les Flandres. Au retour, il traverse les sombres solitudes de la fameuse forêt, parmi lesquelles l'image de Madame Laure le poursuit.]

Parmi les bois sauvages et inhospitaliers,
d'où sortent à grand risque les guerriers et les armes,
je passe, moi, sans crainte. Rien ne peut m'effrayer
autre que le soleil qui d'amour vif a les rayons!
Et je marche en chantant — (ah! mes pensers peu
[sages!) —
la Dame que le ciel ne peut me faire absente;
car je l'ai dans les yeux: je la vois; avec elle
dames et damoiselles... ce sont des hêtres et des pins!

Je crois l'entendre... j'entends les rameaux et l'*aure*,
les feuillages se plaindre et les oiseaux, — les sources
fuir murmurant sur l'herbe verte.
Rarement un silence, une horreur solitaire
de forêt sombre autant a su me plaire :
si ce n'est que bien trop s'y perd, de mon Soleil !

SONNET (CLXXX)

[Il descend le Pô (1344 ou une des années suivantes) et sa pensée en remonte le cours, pour retourner vers sa dame. (Les divinités antiques des fleuves sont cornues).]

Pô, tu peux emporter cette écorce apparente
de mon corps sur tes eaux puissantes et rapides ;
mais l'esprit, qui au dedans se cache,
n'a cure ni de toi ni d'aucune autre force.
Car, sans louvoyer à bâbord et à tribord,
tout droit, par *l'aure* à son désir propice,
battant de l'aile vers le feuillage de l'or,
il force l'eau, le vent, et la voile, et la rame !
Roi des fleuves, ô fleuve orgueilleux et superbe,
qui cours droit au soleil, quand il mène le jour, —
tu laisses au couchant une lueur plus belle.
Tu t'en vas, emportant ce que j'ai de mortel sur ta corne,
mais le reste, couvert de plumes amoureuses,
s'en retourne en volant vers son plus doux séjour !

LES DÉPARTS

SONNET (XV)

A chaque pas, je me tourne en arrière,
avec mon corps tout las, que je porte à grand'peine ;

je reprends force alors, à l'air qui vient de vous :
il me fait passer outre, en disant : « *Ah ! Hélas !* »
Puis — pensant au doux bien que je laisse en arrière,
à la route si longue, et si courte ma vie, —
tout pâle et tout confus, j'arrête encor mes pieds,
et baisse vers la terre mes yeux mouillés de larmes.
Quelquefois, parmi mes tristes plaintes, m'assaille
un doute : comment donc se fait-il que ces membres,
loin de leur âme, puissent vivre?
Mais Amour me répond : ne te souvient-il pas
que c'est là le privilège des amants,
déliés de toutes les qualités de l'homme?

SONNET (CXXIII)

Autre départ.

[Le départ est parfois l'occasion d'une tristesse de la dame, d'une pâleur, d'un geste fugitif, que l'amant croit surprendre. A ces moments-là il lui semble que les deux cœurs conversent ensemble sans parler, comme font au Paradis les élus.]

Cette pâleur si pure, par quoi le doux sourire,
comme d'un amoureux nuage fut voilé,
se porta, en tant de majesté, vers mon cœur,
qu'il vient au-devant d'elle, à mi-route, en mes yeux.
Et je connus alors, comment, en Paradis,
on peut se voir l'un l'autre : ainsi s'ouvrit à moi
ce penser de pitié, que nul autre n'a vu,
mais que je vis bien, moi, qui ne regarde ailleurs.
Tout aspect angélique, tout geste de bonté,
qui jamais ont paru en Dame où fût Amour,
sembleraient pur dédain, près de ce que je dis !

Elle baissait à terre le beau regard gentil,
et, se taisant, disait (du moins il me sembla !) :
« *Qui m'éloigne ainsi mon fidèle ami ?* »

ÉPISODES

SONNET (CCXXV)

La barque et le char des Treize dames.

[La vue de treize dames, parmi lesquelles Laure, dans un bateau, puis dans un chariot, jette le poète en un enthousiasme mythologique, où se mêlent les esquifs et les chars fameux, Jason et Pâris, le cocher d'Achille Automédon, et Tiphis, pilote des Argonautes.]

Douze dames, noblement langoureuses,
ou plutôt douze étoiles, et, au centre, un soleil...
je les ai vues, joyeuses, seules, en une barque,
dont ne sais si pareille a jamais fendu l'onde !
Ne crois qu'ainsi fut celle qui a porté Jason,
vers la Toison (dont ore se veut vêtir tout homme !),
ou celle du berger Pâris, dont Troie gémit encore,
ces deux dont on a fait tant de bruit dans le monde !
Et puis j'ai vu les Dames sur un char triomphal,
et ma Laure, en ses gestes de modestie divine,
se poser à l'écart, et chanter doucement.
Ce n'était chose humaine, ni vision mortelle...
Heureux Automédon, Tiphis heureux,
qui conduisiez si délicieuse compagnie !

SONNET (LXXVII)

Le portrait de Laure.

[Le fameux peintre siénois Simone di Martino étant venu à Avignon, Pétrarque lui fit faire, sur un vélin, le portrait de Madame Laure. Suivant sa doctrine platonicienne, il suppose que le peintre a été dans le ciel des Idées, contempler le prototype de sa beauté. Faute d'avoir ainsi fait, les plus illustres artistes de la Grèce se fussent en vain évertués à reproduire l'image de la dame céleste.]

Si Polyclète, fixé à l'effort, avait pu contempler, —
lui, avecque tous ceux qui en l'art ont eu gloire, —
mille ans!... ils n'eussent pas vu la moindre partie
de la beauté qui m'a conquis le cœur.
Mais certes, mon Simon s'en fut en Paradis,
d'où est venue cette Dame gentille;
là, il l'a vue, et, sur le papier, dessinée,
pour faire foi, ici-bas, de son beau visage.
L'œuvre fut bien de celles-là qu'au Ciel
on peut imaginer, et non ici, chez nous,
où à l'âme les membres font un voile.
Il fit œuvre courtoise, — ne la pouvait plus faire
quand fut redescendu, à souffrir froid et chaud,
et qu'aux choses mortelles reprirent part ses yeux.

SONNET (CCXLV)

Les deux roses.

[Le vieillard, dont nous ignorons le nom, cueille deux roses dans un jardin, et les offre à Laure et à Pétrarque.]

Deux roses, fraîches, et cueillies en Paradis
l'autrehier, quand naissait le premier jour de Mai! —

un beauprésent ! — et dont un amant vieux et sage
à deux amants plus jeunes fit un égal partage,
avec des mots très doux, et un sourire,
à faire enamourer un homme des forêts :
et puis, par un rayon d'amour, étincelant,
à tous les deux il fit changer visage !
« Le soleil ne voit pas telle paire d'amants ! »
disait-il, soupirant et riant tout ensemble ;
et, les tenant tous deux, tournait de l'un à l'autre,
et leur distribuait ses roses et ses paroles...
mon cœur las resta plein d'allégresse et de crainte.
O heureuse éloquence ! O joyeuse journée !

VAUCLUSE ET LES CAMPAGNES

LA SOLITUDE ET LE SENTIMENT DE LA NATURE

SONNET (CXVII)

L'orientation de Vaucluse.

[La *vallée clause* a son *visage* tourné à l'ouest (vers Avignon, moderne Babylone) et ses *épaules* à l'est (vers Rome). Le grand rocher, qui la clôt à l'est, la sépare du lieu où habite Laure.]

Si le rocher qui fait cette vallée plus clause
et dont lui vient le nom qui est le sien,
tenait tourné, par nature rebelle,
à Rome son visage, à Babel ses épaules,
mes soupirs, par un sentier plus favorable,
pourraient passer là où leur espoir vit.

Ils y vont tout épars ; pourtant chacun arrive
là où je les envoie, et pas un seul n'y manque.
Et ils sont là-bas, si doucement accueillis,
que nul jamais (ainsi que je vois) n'en revient,
tant ils ont de plaisir à rester en ces lieux !
La peine est pour les yeux ! Aussitôt qu'il fait jour,
le désir des beaux lieux qui leur sont dérobés
à moi donne des pleurs, travail à mes pieds las.

CHANSON (CXXVI)

Madame Laure à Vaucluse. Joie et douleur.

[Dans ce beau lieu où, au bord de la fontaine, il a vu venir sa Dame unique, le poète se sent mourir.]

I. Claires, fraîches et douces eaux,
près desquelles a posé ses beaux membres
celle qui seule pour moi paraît Dame !
Gentille branche, dont lui plut
(en soupirant je m'en souviens)
faire à son beau flanc une colonne !
Herbes et fleurs, dont sa robe
jolie fut recouverte,
avec ses plis angéliques.
Air sacré, serein
où l'Amour, par l'effet des beaux yeux, m'ouvrit [le cœur !
Donnez audience tous ensemble,
à mes dolentes, dernières paroles !

II. Si tel est vraiment mon destin
(et le ciel s'y emploie !)
qu'Amour ferme mes yeux dans les larmes ;
par quelque grâce alors, puisse mon pauvre

corps, parmi vous, être enseveli,
et l'âme, retourner à sa demeure, nue !
La mort sera moins cruelle,
si je porte en moi cette espérance,
à ce douteux passage.
Car mon esprit lassé
ne pourrait pas trouver un port plus apaisé,
ni une tombe plus tranquille,
pour fuir sa chair tourmentée, et ses os.

[Plus tard, Madame reviendra à Vaucluse, prier sur la tombe du poète (il la compare une fois de plus à la biche blanche).]

III. Un temps viendra peut-être encore,
où, à son usuel séjour
retournera la bête belle et douce.
Et, là où elle m'a vu
en ce jour bienheureux,
elle dirigera ses yeux, désireuse et joyeuse,
en me cherchant... Et, ô pitié !
un peu de terre parmi des pierres,
c'est ce qu'elle verra. Qu'alors Amour l'inspire,
de façon que ses soupirs
soient assez doux pour m'obtenir pardon !
Qu'elle fasse force au ciel,
en s'essuyant les yeux dans son beau voile !

[La pensée de Madame lui fait revoir toutes les circonstances de la visite qu'elle a faite à Vaucluse.]

IV. Des beaux rameaux descendait
(douce en est la mémoire !)
une pluie de fleurs sur ses genoux.
Et elle était assise,

humble, parmi si grande gloire,
entourée déjà de l'auréole amoureuse.
Telle fleur tombait sur le bord de la robe,
telle autre sur les tresses blondes,
qui, d'or poli et de perles
étaient faites ce jour-là (à les voir).
Telle se posait, en terre, telle sur l'onde;
telle, en son erreur vagabonde,
tournoyant, semblait dire : « Ici règne l'Amour! »

V. Combien de fois j'ai dit,
alors, plein d'épouvante :
« Celle-là, sûrement est née au Paradis! »
Tellement m'avaient chargé d'oubli
l'attitude divine,
et les paroles, et le doux rire,
et m'avaient éloigné tellement
de la figure vraie des choses,
que je disais en soupirant :
« Ici comment suis-je venu, ou quand? »
Je pensais être au ciel, et non pas où j'étais.
Depuis lors jusqu'à présent, j'aime
tant ce gazon, qu'ailleurs je n'ai jamais la paix.

Envoi.

[Il parle à la chanson.]

Si tu avais beautés, autant que volontés,
tu pourrais hardiment
sortir du bois et aller vers le monde!

SONNET (CXC)

Allégorie.

[La biche blanche de Diane, portant au cou le nom de César, ou d'Alexandre, ou même de Charlemagne, c'est une légende connue. On ignore l'occasion et le sens du sonnet ; sa beauté suffit. (Les deux rivières sont Sorgue et Durance.)]

Une biche blanche, sur l'herbe
verte, m'est apparue, avec deux cornes d'or,
entre deux rivières, à l'ombre d'un laurier,
au lever du soleil, en la saison précoce.
Son aspect était si doux et superbe,
que je laissai tout travail pour la suivre !
(ainsi fait l'avare, qui, cherchant son trésor,
par ce plaisir rend sa peine plus douce).
« *Nul ne me touche !* » autour de son beau cou,
était écrit en diamants et en topazes.
« *Il plut à mon César de me faire libre !* »
Et le soleil était tourné déjà sur le midi,
mes yeux las d'admirer, mais non rassasiés...
quand je tombai dans l'eau ; — et elle disparut.

SONNET (CLXII)

[Campagnes (qui ne sont pas Vaucluse), lieux où Madame Laure vit et resplendit.]

Fleurs joyeuses, heureuses, herbes fortunées,
que Madame a coutume, en rêvant, de fouler,
coteau qui entends ses douces paroles,
et qui de son beau pied conserves quelque trace ;
arbrisseaux sveltes et premières feuilles vertes,
amoureuses et pâles violettes !

forêts ombreuses, où frappe ce Soleil,
dont les rayons vous font hautes et superbes.
O suave contrée, ô fleuve pur,
qui mires son beau visage et ses yeux clairs,
et reçois ton éclat de la lumière vivante!
Combien je vous envie ces gestes nobles et chers!
Chez vous il ne peut être un roc, qui, par coutume,
n'ait appris à brûler de l'effet de ma flamme!

MADRIGAL (CXXI)

Or donc, tu vois, Amour, qu'une Dame jeunette
méprise ton pouvoir, et de mon mal n'a cure ;
entre deux ennemis pareils, elle est sans crainte.
Tu es armé ; et elle, en tresses et en jupe
et les pieds nus, s'assoit parmi l'herbe et les fleurs,
envers moi sans merci, et contre toi superbe.
Moi, je suis pris! Mais si la pitié garde encore
ton arc solide, avecque quelque flèche,
Seigneur, venge-toi, venge-moi !

CHANSON (CXXIX)

[Errant par les montagnes, pour y trouver la solitude et la paix, le poète voit partout surgir l'image de sa dame. Il espère sa pitié.]

I. De penser en penser, de montagne en montagne,
me guide Amour. Car tout sentier frayé
me paraît ennemi de ma tranquillité.
S'il est, sur un coteau désert, source ou ruisseau,
ou bien entre deux monts une vallée ombreuse,
là s'apaise mon âme inquiète,
et, selon qu'Amour l'invite,

tantôt rit, tantôt pleure, a peur, ou se rassure.
Et mon visage, qui la suit où elle le mène,
se trouble, ou bien se rassérène,
et dans un même état demeure peu de temps.
En me voyant, qui de cette vie à l'usage
dirait : « Celui-là brûle, incertain de son sort ! »

II. Par les hauts monts et les forêts âpres, je trouve
quelque repos ; car tout lieu habité
est de mes yeux un ennemi mortel !
A chaque pas, naît un penser nouveau
de ma Dame, lequel, bien souvent, en plaisir
tourne le mal que je souffre pour elle.
Et à peine me vient la volonté
de changer cette mienne vie douce-amère,
que je me dis : « Peut-être encor te garde Amour
« pour un temps meilleur !
« Peut-être, à tes yeux vil, à d'autres es-tu cher ? »
Et soupirant, j'en viens à dire :
« Pourrait-ce être vrai ? Mais comment ? Mais [quand ? »

III. Lorsqu'un haut pin étend son ombre, ou bien une [colline,
lors je m'arrête, et sur le premier rocher venu,
je dessine en esprit son beau visage...
Quand je reviens à moi, je me sens le cœur tendre
de pitié ! Et je me dis : « Hélas !
où donc es-tu venu ? de quel bien séparé ? »...
mais si longtemps que je puis retenir
dans le premier rêve mon âme vagabonde,
et contempler Madame, et m'oublier moi-même,
je sens Amour si près de moi,
que dans sa propre erreur mon âme se contente.
En tant de lieux je la vois, et si belle,
que si l'erreur durait, rien plus je ne demande.

IV. Plus d'une fois (mais qui voudrait m'en croire ?)
Dans l'eau limpide, sur l'herbe verte,
vivante je l'ai vue, et dans le tronc d'un hêtre,
dans une blanche nue, si belle que Léda
certes aurait cru sa fille (1) vaincue,
comme un astre qu'efface un rayon du Soleil !
Et plus sauvage
est le lieu où je suis, plus désert le rivage,
d'autant plus belle ma pensée la figure !
Et puis, quand la réalité dissipe
cette douce erreur, au même lieu je m'assois,
glacé, pierre morte sur pierre vive,
simulacre d'un homme qui pense, pleure, écrit !

V. Là où des autres monts l'ombre ne touche pas,
vers le col le plus haut et le plus dégagé
m'entraîne d'habitude un intense désir.
De là, avec mes yeux, à mesurer mes maux
je commence, et pleurant cependant, je soulage
mon cœur enflé de douloureuses nues.
C'est alors que je contemple, et songe
combien d'air me sépare du beau visage,
toujours si proche et si lointain !
Ensuite en moi-même, tout doucement :
« Las ! que fais-tu ? Peut-être que, là-bas,
en ce moment, de ton absence l'on soupire ! »
Et dans ce penser, mon âme respire.

Envoi.

Chanson, par delà ces montagnes,
là où le ciel est plus serein et plus joyeux,
tu me reverras, sur un ruisseau courant,

(1) Hélène.

où l'on sent *l'aure*
d'un bois de lauriers frais et parfumé.
Là est mon cœur et celle-là qui me le vole.
Là tu peux voir ma figure solitaire.

LA SUITE DES TEMPS

[Le temps passe. L'amour reste, et la douleur. Tous les ans le poète célèbre par un poème l'anniversaire de son amour et de ses peines.]

SONNET (CCXI)

Anniversaire (*Allégorie du Labyrinthe*).

[Même date sans doute que le suivant.]

Volonté m'éperonne, amour me guide et me dirige,
plaisir m'attire, habitude m'emporte;
espérance me flatte ; elle me réconforte ;
elle tend sa main droite à mon cœur déjà las ;
le malheureux la prend, — et ne s'aperçoit pas
qu'une escorte nous suit, aveugle et déloyale :
les sens sont rois, et la raison est morte;
d'un désir vagabond, un autre naît.
Vertu, honneur, beauté, nobles façons,
douces paroles, m'ont lié aux beaux rameaux
où très suavement s'est englué mon cœur.
Mille trois cent vingt sept, tout juste,
sur l'heure de prime, le sixième d'avril,
j'entrai au Labyrinthe, et n'en vois pas l'issue.

SONNET (CCXII)

Le vingtième anniversaire (1347).

En songe, bienheureux et content de languir,
d'embrasser l'ombre, et de suivre *l'aure* estivale,
je nage en une mer qui n'a ni fond ni rive,
laboure l'eau, bâtis sur sable, écris sur vent !
J'ai tant désiré le soleil, qu'il a éteint déjà,
par sa splendeur, la force de ma vue.
Vers une biche errante et fugitive
je chasse, avec un bœuf boiteux, infirme et lent !
Aveugle et las, pour tout, sauf pour mon mal,
que, de nuit et de jour, je cherche en palpitant,
je ne sais appeler qu'Amour, Madame, et Mort !
Ainsi, pendant vingt ans (lourde et longue souffrance)
je n'ai rien gagné que larmes, soupirs, douleur...
Sous une telle étoile j'ai pris l'appât et l'hameçon

SONNET (XC)

Souvenirs.

[Malgré les ravages du temps, et malgré la douleur, le poète retrouve les extases de jadis, et quelque éclair de pitié dans les beaux yeux.]

Les cheveux d'or étaient épars à *l'aure*,
qui en mille doux nœuds les tournait,
et la pure lumière sans mesure flambait
de ces beaux yeux qui en sont aujourd'hui si avares.
Et le visage couleur de pitié se faisait...
(je ne sais si c'était vrai ou faux : il me semblait !)

et moi, qui avais au cœur l'amorce amoureuse,
quelle merveille si, tout à coup, je pris feu!
Sa marche n'était pas une chose mortelle,
mais de forme angélique; — et ses paroles
résonnaient autrement qu'en une voix humaine.
C'est un esprit du ciel, c'est un soleil vivant
que j'ai vu... et si tel il n'est pas aujourd'hui...
La plaie ne guérit pas, lorsque l'arc se détend!

LES RAVAGES DE L'AMOUR

Incertitude, rêverie, mélancolie, désespoir.

SONNET (CXXXII)

Angoisse.

Si ce n'est pas Amour, qu'est-ce donc que je sens?
Si c'est Amour, par Dieu, quelle chose est-ce là?
Si elle est bonne, d'où l'effet âpre et mortel?
Si mauvaise, — qui fait chaque tourment si doux ?
Si je brûle par ma volonté, d'où ces pleurs, ces plaintes?
Et si c'est malgré moi, à quoi sert de gémir?
O mort vivante, ô mal délicieux,
comment as-tu sur moi tel pouvoir, si je n'y consens pas?
Si j'y consens, j'ai grand tort de me plaindre.
Parmi vents si contraires, sur une frêle barque,
je me trouve, sans gouvernail, en haute mer;
Barque si légère de savoir, d'erreur si lourde,
que moi-même, ne sais ce que je veux :
je frissonne en été, et je brûle en hiver!

SONNET (CLXIV)

[Tout est calme dans la nature. Lui seul ignore le repos.]

Maintenant que le ciel, la terre, le vent se taisent,
que le sommeil retient les oiseaux et les bêtes,
que la nuit mène en rond son chariot d'étoiles,
que, dans son lit, la mer s'étend sans vagues ; —
je vois, je pense, brûle, pleure ! — Elle, qui me détruit,
est toujours là, devant moi, pour ma douce peine.
La guerre est mon état, pleine d'ire et de deuil.
Et je n'ai quelque paix que quand je pense à Elle !
Donc d'une claire, vive source, seule,
sort le doux et l'amer desquels je me nourris ;
seule une main me guérit et me point.
Et pour que mon martyre au port jamais n'arrive,
mille fois chaque jour je meurs, mille je nais.
Tellement je suis loin de mon salut !

SONNET (CLXXXIX)

Remords et désespoir.

Il passe, mon navire, tout chargé d'oubli
par âpre mer, à minuit, en hiver
entre Scilla et Charibde. — A la barre
est assis mon seigneur, — non pas ! — mon ennemi.
A chaque rame, un penser prompt, mauvais,
qui semble se railler de tempête et malheur.
La voile rompt sous un vent humide, éternel,
de soupirs, d'espoirs, de désirs.
Pluie de larmes, nuages de colère
baignent et relâchent les cordages déjà las,
qui sont d'erreur avec ignorance tordus.

Ils sont cachés les deux signaux accoutumés, si doux !
Et morts, parmi les eaux, la raison, le savoir...
Je commence à désespérer du port !

LA CONVERSION

MADRIGAL (LIV)

La pèlerine d'Amour.

Parce que d'Amour au visage elle portait l'enseigne,
une pèlerine a touché mon cœur vain,
et toute autre d'honneur me paraissait moins digne.
Et, comme, par l'herbe verte, je la suivais,
j'entendis une voix dire, d'en haut au loin :
« Hélas ! combien de pas tu perds, par la forêt ! »
Lors, je me retirai à l'ombre d'un beau hêtre
tout pensif, et, regardant alentour,
je vis que mon voyage était très périlleux.
Et je m'en retournai, vers le milieu du jour.

SONNET (XCI)

La dame de Gherardo.

[Gherardo, frère de Pétrarque, et poète amoureux comme lui, a vu mourir sa dame ; il s'est retiré ensuite à Vaucluse pour y vivre dans la prière, jusqu'au jour où il entra à la Chartreuse.]

La belle dame, que tu as tant aimée,
subitement s'est de nous départie, [montée,
et, — pour tant que j'espère, — elle est au ciel
tellement ses actions furent douces, suaves !

Il est temps de recouvrer les deux clefs
de ton cœur, qu'elle possédait en sa vie,
et de la suivre, par voie droite et sans encombre;
qu'il ne soit plus de poids terrestre qui te charge.
Puisque tu es libre du plus grand fardeau,
tu peux facilement jeter bas tous les autres,
et monter, dégagé de tout, tel un pèlerin.
Bien tu vois désormais comme court à la mort
toute chose créée, et combien l'âme
doit s'en aller légère, au périlleux passage !

SONNET (LXVIII)

Rome (1337).

[Il dit à un ami (probablement Jacques Colonna) son émotion à la vue de Rome, et l'incertitude de son âme.]

L'aspect sacré de votre ville
sur mon mal passé me fait soupirer,
en m'écriant : « Debout, malheureux, que fais-tu? »
et me montre la voie qui vers le ciel conduit.
Mais avec ce penser, un autre entre en combat,
et il me dit : « Pourquoi t'en aller en fuyant?
S'il t'en souvient, le temps passe déjà
de retourner pour revoir notre Dame ! »
Et moi, qui comprends bien ce qu'il veut dire, alors
j'ai froid en moi, ainsi qu'un homme qui apprend
une nouvelle dont il est affligé.
Puis le premier penser revient, l'autre s'écarte.
Lequel l'emportera ? Je ne sais. — Jusqu'ici
ils se sont combattus : et non pas une fois!

SONNET (XCIX)

[Adressé à un ami (en lequel je reconnais Jean Colonna de San Vito), qui venait, dans sa vieillesse, d'entrer au couvent. Le sonnet appartient, sans doute, au voyage à Rome en 1337.]

Puisque, vous et moi, maintes fois nous éprouvâmes
comment tous nos espoirs tournent en tromperie ; —
vers ce bien souverain qui jamais ne déplaît
élevez votre cœur — pour un sort plus heureux !
Cette terrestre vie est comme une prairie,
où le serpent, parmi les fleurs et l'herbe, rampe ;
et si parfois son aspect plaît aux yeux,
c'est pour laisser l'âme plus prise.
Vous donc, si vous voulez avoir l'esprit,
avant le dernier jour jamais, dans le repos,
suivez le petit nombre, non la foule vulgaire. —
On pourra bien me dire : « O mon frère ! tu vas,
montrant aux gens une route, où souvent
tu t'es égaré... et, tu l'es plus que jamais ! »

SONNET (LXXXI)

[Le Christ est le grand ami qui l'appelle, et dont il voudrait avoir la force de suivre la voix.]

Je suis si las sous l'antique fardeau
de mes péchés, et de l'habitude mauvaise,
que j'ai grand'peur de fléchir sur la route,
et de tomber aux mains de l'ennemi.
Il est venu un grand ami me délivrer,
par sa bonté souveraine, ineffable,

mais il s'est ensuite envolé, hors de ma vue,
si bien que, pour le voir, je m'évertue en vain.
Pourtant sa voix encore résonne en ce bas monde :
« O vous tous qui souffrez, voici la route,
« venez à moi !... si quelque autre ne ferme le passage. »
Quel amour, quelle grâce, ou quelle destinée
me donnera des ailes, comme en a la colombe,
pour me reposer et me soulever de terre !

SONNET (LXII)

Prière.

[Toutes ces incertitudes, toutes ces aspirations trouvent leur conclusion dans une prière (qui est le sonnet d'anniversaire de 1338).]

Père du ciel ! Après les jours perdus,
après les nuits consumées en la vanité
de ce désir qui enflamma mon cœur,
à la vue d'actions, pour mon mal, si charmantes ; —
Permets que désormais, par ta lumière, j'arrive
à une autre vie, et à des desseins plus beaux ;
si bien qu'ayant tendu ses rêts en vain,
mon cruel adversaire en reste pour sa honte !
Voilà, mon Seigneur, que passe l'onzième année,
où j'ai été soumis à ce joug sans pitié,
qui sur les plus dociles est plus farouche.
Miserere! — Pitié pour mes tourments peu dignes ;
ramène mes pensers errants en meilleur lieu :
rappelle-leur qu'aujourd'hui tu fus mis en croix !

LES DERNIERS TEMPS DES AMOURS

[Pétrarque a groupé, à la fin de la première partie du recueil, des pièces d'un sentiment très spécial : les unes sont inspirées du pressentiment de la mort de sa dame, les autres des louanges de sa vertu.]

SONNET (CCXLIX)

La dernière rencontre de Pétrarque et de Laure.

[Il est parti pour l'Italie le 20 novembre 1347.]

Comme j'ai peur, quand me revient à l'âme
ce jour où j'ai laissé grave et pensive
ma Dame, et avec elle mon cœur ! Il n'est chose
à quoi si volontiers et si souvent je pense !
Je la revois : elle est debout, tout humblement,
parmi de belles dames, — ainsi qu'est une rose
parmi de moindres fleurs ; — ni joyeuse, ni triste,
comme qui a peur, et ne sent pas d'autre mal.
Elle avait quitté son élégance usuelle,
les perles, les guirlandes et les étoffes gaies,
le rire, le chant, et le doux parler aimable.
Ainsi donc, dans un doute, j'ai laissé ma vie...
Et, de tristes présages, songes et pensers noirs
je me vois assiégé... en vain, s'il plaît à Dieu !

SONNET (CCLIV)

Pressentiment.

Toujours j'écoute, et je n'entends nouvelle
de ma douce, de ma bien-aimée ennemie.

Je ne sais plus qu'en penser, ni qu'en dire :
tant mon cœur craint, et l'espoir me tient en [suspens.
A plus d'une jadis il a nui d'être belle...
Celle-ci est plus belle que toutes, — et plus pudique!
Peut-être Dieu veut qu'une amie de vertu telle
soit ravie à la terre, pour en faire au ciel une étoile,
même un soleil ! — Et, s'il en est ainsi, ma vie,
mes courts repos, mes longs tourments,
sont sur leur fin. O, dure départie,
pourquoi m'as-tu de mon mal éloigné ?
Ma brève histoire est déjà accomplie,
et mon temps achevé au milieu de mes ans!

LES VERTUS DE MADAME LAURE

[Au temps déjà où la vertu de Laure imposait au poète de dures rigueurs, il aimait à la chanter. Il redouble de louanges aux jours de douleur et de crainte.]

SONNET (CCXV)

Laure modèle de la grâce et de l'honneur féminin.

En noble sang, vie modeste et tranquille,
en haut intellect, un cœur pur,
les fruits de l'âge, dans la fleur de la jeunesse,
sous un air réfléchi, une âme joyeuse, —
voilà ce qu'en cette dame a uni son étoile, —
ou plutôt, le Roi des étoiles ! — et l'honneur vrai,
et l'objet des louanges, grands mérites, valeur,
à lasser le génie de tout divin poète !

L'amour en elle s'est conjoint à la vertu,
à la beauté naturelle, une tenue ornée,
une façon, qui parle même en silence, —
et je ne sais quoi dans les yeux, qui, sur l'instant,
peut faire la nuit claire, obscur le jour
amer le miel, et l'absinthe suave !

SONNET (CCLXI)

Toute dame qui vise à glorieux renom
de jugement, mérite, courtoisie
doit regarder tout droit, aux yeux de cette mienne
ennemie, que le monde nomme ma Dame.
Comment l'honneur s'acquiert, comment on aime Dieu,
comment s'unit à la vertu la grâce, —
on l'apprend là, — et quelle est la voie droite
vers le ciel, qui attend et désire ma Dame ;
là — aussi — le parler qu'aucun style n'égale,
et le beau silence ; et ces chères façons,
que le génie humain ne peut sur le papier décrire.
Mais l'infinie beauté qui éblouit les gens
ne s'y peut pas apprendre ! car ces douces lumières
s'acquièrent par bonheur, et non par artifice.

SONNET (CCLXIII)

[Louange de la chasteté de Laure dans l'allégorie du laurier triomphal.]

Arbre de la victoire et du triomphe,
honneur des Empereurs et des poètes,
que tu m'as fait de jours douloureux et joyeux,
en cette mienne courte vie mortelle !

O Dame véritable, et à qui rien n'importe
que l'honneur, dont tu fis moisson plus belle qu'au-
[cune autre,
tu ne crains de l'amour ni glu, ni lacs, ni rets ;
nulle embûche ne vaut contre ton jugement.
La noblesse du sang, et tout ce qui est chère
chose à nos yeux, les perles, l'or et les rubis,
comme un vil poids, tu les méprises mêmement.
La haute beauté qui n'a sa pareille au monde
n'est pour toi qu'ennui, sauf en tant qu'au beau trésor
de Chasteté, elle est parure et cadre.

CHANSON (CCLXIV)

La chanson de la grande peste.

[Pétrarque est en Italie en 1348, quand la peste noire commence à ravager le monde. Il est dévoré d'inquiétude pour la vie de Laure et de plusieurs amis. La pensée de sa destinée éternelle lui inspire cette admirable méditation.]

I. Je vais pensant, — et en pensant m'assaille
une pitié de moi-même, si forte
qu'elle me conduit souvent
à d'autres pleurs que ceux dont j'eus coutume :
car, voyant la fin chaque jour plus proche,
à Dieu, mille fois, j'ai demandé ces ailes
avec lesquelles, hors de la mortelle
prison, pourrait s'enlever mon esprit au ciel.
Mais cela, jusqu'alors, à rien ne m'a servi,
pour prière, pour larme, ou soupir que j'aie faits !
Et la raison veut qu'ainsi il en soit :
car l'homme qui, pouvant rester droit, tombe en
[route,
mérite qu'à jamais son pas le jette à terre !

Ces bras pleins de pitié
auxquels je me confie, encore les vois-je ouverts !
Mais la peur me pénètre, [bler.
par l'exemple d'autrui. — Mon cas me fait trem-
D'autres choses me poignent : je suis peut-être au
[bout !

[Voix de la conscience.]

II. Un penser parle à mon âme, et lui dit :
« A quoi aspires-tu ? D'où attends-tu secours,
malheureuse ? — Comprends-tu pas
en quel déshonneur pour toi le temps passe ?
Prends ton parti avec prudence ! — Prends ! —
et arrache de ton cœur toute racine
de ce plaisir, qui heureux
ne le peut jamais faire, et ne le laisse pas respirer !
Si, dès longtemps, tu es dégoûtée et lassée
de cette fausse douceur fugitive
que peut donner aux gens le traître monde, —
pourquoi donc mettre encor ton espérance en lui
à qui manque toute paix et sécurité ?
Tant que ce corps est en vie,
tu tiens en ton pouvoir le frein de tes pensées :
Ah ! serre-le, tandis que tu le peux !
Tarder est périlleux, ainsi que tu le sais.
Il n'est pas désormais trop tôt pour commencer !
III. « Tu sais bien déjà quelle douceur porta,
à tes yeux, la vue de Celle
dont je voudrais qu'encore
elle fût à naître (pour notre paix) !
Bien te souvient — (et doit t'en souvenir !) —
de son image, alors qu'elle a couru
vers ce cœur, où peut-être
la flamme ne pouvait venir d'autre flambeau.

Elle l'a enflammé. Et si l'ardeur trompeuse
a duré bien des ans, dans l'attente d'un jour,
qui, pour notre salut, n'est jamais venu, —
or, lève-toi vers un espoir plus heureux, —
en contemplant le ciel qui tourne autour de toi,
immortel et paré!
S'il est vrai qu'ici-bas, tant joyeux de son mal,
votre désir s'apaise
par un coup d'œil, une parole, une chanson, —
si ce plaisir est jà si grand... quel sera l'autre! »

[Une autre impérieuse pensée pèse sur son cœur et y pèsera jusqu'à la mort : c'est l'amour de la Gloire.]

IV. D'autre part un penser doux et amer,
avec un poids pénible et détestable,
assis au dedans de mon âme,
presse de désir mon cœur, le nourrit d'espoir.
Par l'amour seul d'un glorieux, divin renom,
ce cœur ne ressent plus quand je gèle ou je brûle,
ou bien si je suis pâle, ou maigre !
Que je tue ce penser, plus fort il va renaître.
Depuis le temps où je m'endormais dans des [langes,
il me suit, grandissant chaque jour avec moi ;
je crains qu'un seul tombeau nous enferme tous [deux !
Après qu'hors de mon corps l'âme s'en ira nue,
ce désir ne pourra plus venir avec elle ;
Et ce que le latin et le grec
après ma mort diront de moi, fuira comme un [souffle.
C'est pourquoi, m'effrayant
de sans cesse amasser ce qu'une heure dissipe,
je voudrais embrasser le vrai, et laisser là les [ombres !

[Mais l'amour de sa Dame pèse plus lourdement encore. En vain il prie Dieu de l'en délivrer.]

V. Mais cet autre vouloir duquel je suis rempli
semble obscurcir tous ceux qui naissent près
Et cependant le temps s'enfuit ; [de lui.
et j'écris sur autrui, et de moi je n'ai cure !
La lumière des deux beaux yeux, qui me consume
suavement par sa splendeur brûlante,
me retient avec un frein,
contre lequel ne vaut nulle pensée, ni force.
Que me sert donc d'avoir bien toute enduite
ma barque, puisque entre les récifs
elle est tenue encore par deux telles amarres ?
— Toi ! qui des autres nœuds (dont en diverses
[sortes
est enchaîné le monde) m'as partout délivré, —
ô mon Seigneur, — que ne veux-tu chasser
désormais de ma face une honte pareille ?
Car, en la façon d'un homme qui rêve,
il me semble que j'ai devant les yeux la Mort :
et je voudrais combattre, et je n'ai pas les armes !

[Il voit son mal. Le cœur et la raison le lui montrent. Il ne peut pas s'en défaire.]

VI. Je vois ce que je fais : je ne m'égare pas sur une
[vérité
mal connue, mais c'est Amour qui me contraint,
Amour qui, par la voie d'honneur
ne laisse pas marcher, qui trop en lui se fie.
Et je me sens au cœur venir, heure par heure,
une belle colère, âpre et sévère,
qui fait que tout penser secret
monte droit à mon front, où tous le voient :

aimer une chose mortelle, avec une foi
qui à Dieu seul est due, et à lui seul convient,
est plus interdit à qui plus désire honneur !
Et c'est ce que proclame aussi, à haute voix,
la Raison, dévoyée à la suite des sens :
mais pour autant qu'elle ait entendu, qu'elle pense
revenir... plus loin la pousse l'habitude mauvaise,
qui peint à mes yeux celle qui pour ma mort est
[née,
puisqu'elle a trop plu à moi, — et à Elle-même !

[La peur même de la mort ne le délivrera pas.]

VII. Je ne sais quel délai m'a su fixer le Ciel
(quand tout d'abord je vins sur terre)
pour souffrir l'âpre guerre,
que j'ai ourdie contre-moi-même.
Et ne puis, quant au jour qui fermera ma vie,
rien prévoir, sous le voile de mon corps.
Mais que mon poil blanchit,
je le vois bien, — et que tout désir en moi change.
Ore je crois que le temps du départ
est voisin, — et non pas de bien loin.
Comme un homme que le malheur rend sage et
[prudent,
je vais, songeant au point où j'ai quitté la
[route,
qui va vers la main droite et atteint au bon port.
Et d'un côté me joignent
la honte et la douleur qui me ramènent en
— de l'autre je ne peux m'arracher [arrière ;
d'un plaisir, que l'usage en moi a fait si fort
qu'il me donne l'audace de négocier avec la
[mort !

Envoi.

Ma chanson, — j'en suis là ; et j'ai le cœur plus froid,
de peur, qu'une neige glacée, —
en sentant, sans aucun doute, que je péris.
Car tout en hésitant, j'ai roulé à l'ensouple (1)
grande part déjà de ma toile brève.
Et jamais ne fut poids si lourd
que celui que je porte, — en un pareil état :
Car, avec la mort à mon côté,
je cherche, pour ma vie, un nouveau dessein !
Je vois le mieux — et je m'attache au pire !

(1) Expression empruntée au métier des tisserands.

DEUXIÈME PARTIE

SUR LA MORT DE MADAME LAURE

[Madame Laure est morte de la peste à Avignon le 6 avril 1348. Pétrarque a reçu la fatale nouvelle à Parme, le 19 mai.]

DOULEUR

CHANSON (CCLXVIII)

I. Que dois-je faire ? Amour, que me conseilles-tu?
Il est bien temps de mourir;
et j'ai tardé plus que je ne voudrais.
Madame est morte ! Elle a avec elle mon cœur.
Si je veux la suivre,
il me faut interrompre ces années pécheresses,
Car de jamais la revoir
ici, je n'ai l'espoir. Et l'attendre est ma peine.
Puisque toute ma joie
par son départ en larmes est changée,
toute douceur est ôtée de ma vie.

II. Amour, tu le vois bien (et donc, je m'en plains [avec toi),
combien lourde et cruelle est ma perte ;
et je sais que mon mal te pèse et te chagrine...
ou plutôt : notre mal !... Sur un récif
nous avons brisé le navire ;
et tout d'un coup s'est caché le soleil.

Quel esprit, avec des paroles,
pourrait représenter mon état douloureux !
Ah ! monde aveugle, ingrat !
C'est bien le cas pour toi de pleurer avec moi :
avec Elle, tu perds toute beauté qui fût en toi!

III. Elle est tombée, ta gloire, et tu ne le vois pas :
et tu n'étais pas digne (tandis qu'Elle
a vécu ici-bas) de la connaître,
et d'être touché par ses pieds sacrés :
car une chose aussi belle
devait orner le Ciel de sa présence.
Mais moi, hélas ! qui, sans
elle, ne puis aimer, ni vie mortelle ni moi-[même,
en pleurant, je la rappelle :
voilà ce qui me reste d'une telle espérance ;
et cela seul encor me retient ici-bas!

[Il se figure Laure dans sa tombe, puis il la revoit, dégagée du voile du corps, au ciel. Plus tard, la résurrection de la chair lui rendra son beau corps.]

IV. Hélas ! Il est devenu terre, ce beau visage,
qui chaque jour, du Ciel,
et des biens de Là-haut témoignait parmi nous !
Sa forme invisible est au Paradis,
dégagée de ce voile,
qui ombrageait ici la fleur de ses années ;
elle s'en revêtira plus tard
encore, et jamais plus ne s'en dépouillera.
Lors, elle deviendra plus sainte, et belle, au-[tant...
(nous le verrons !) tout autant que l'emporte
l'éternelle beauté sur la beauté mortelle!

V. Plus gracieuse dame et belle que jamais,
elle retourne à moi, telle qu'elle doit être

au lieu où elle sent que sa vue mieux agrée.
Ce penser, de ma vie est une des colonnes;
l'autre est son nom illustre,
qui sonne dans mon cœur si doucement.
Mais lorsqu'à mon esprit vient l'idée
que mon espoir, pourtant, est mort, qui vivait
tant que ma Dame était en fleur ; [père
alors, quel je deviens ! — Amour le sait, et j'es-
qu'elle le voit, celle qui est si près de la Vérité !

[Il implore la pitié des dames amies de sa Dame.]

VI. Dames! vous qui avez vu sa beauté,
et sa vie angélique,
et cette allure céleste sur la terre;
cédez à la pitié, ayez peine pour moi,
non pour Elle, qui est montée
vers une paix si grande. Elle m'a laissé en
en telle guerre, que si l'on me ferme [guerre,
longtemps le chemin pour la suivre,
les paroles que me dit Amour,
seules m'empêchent de couper le nœud.
Mais, au fond de mon cœur, voici ce qu'il me
[dit :

VII. « Mets un frein à la grande douleur qui t'em-
« Par l'effet d'une volonté violente, [porte!
« on perd le Ciel, où tout cœur aspire,
« où est vivante Celle que les gens croient morte.
« De sa belle dépouille [pire.
« elle sourit en elle-même; et pour toi seul sou-
« Sa renommée est vivante
« encore, par ta langue, en bien des lieux.
« Elle te prie que point tu ne l'éteignes,
« mais que tu éclaires la gloire de son nom,
« si jamais doux et chers ses yeux te furent. »

Envoi.

Fuis le ciel clair et la verdure,
n'approche pas où sont les rires et les chants,
ô ma chanson, mais là où sont les pleurs.
Point ne convient pour toi joyeuse compagnie,
ô veuve inconsolée, en robe noire !

SONNET (CCXCIX)

Où est le front qui, par le moindre signe,
tournait mon cœur d'un côté et d'un autre?
Où, les beaux cils, et l'une et l'autre étoile,
qui au cours de ma vie ont donné la lumière?
Où la vertu, le savoir, la sagesse,
et la parole avisée, honnête, humble et douce ?
où les beautés en Elle réunies,
qui si longtemps ont fait leur volonté de moi?
Où est l'ombre gentille du bienveillant visage,
qui donnait à mon âme lasse, repos, loisir,
et en lequel tous mes pensers étaient écrits ?
Où est Celle-là qui tint en sa main ma vie? [manque
Ah ! Qu'elle manque à ce monde de misère ! Qu'elle
à mes yeux, qui jamais ne se sécheront plus !

LE RETOUR A VAUCLUSE

[En juin 1351 Pétrarque revient dans le Comtat, et y séjourne près de deux ans, presque continuellement à Vaucluse. Il revoit les lieux de ses amours.]

SONNET (CCLXXIX)

Si la plainte des oiseaux, si des vertes ramées
le suave remous, à l'*aure*, dans l'été, —

si le murmure enroué des ondes limpides,
se font entendre, sur la rive fraîche et fleurie,
où je m'assieds, pensif d'amour, et où j'écris ; —
Lors, Celle que le ciel nous montra et que cache la [Terre,...
Je la vois, l'entends, la comprends, encor vivante,
qui répond, de si loin, à mes soupirs :
« La ! pourquoi avant temps veux-tu te consumer ? »
me dit avec pitié ; « et pourquoi donc verser,
« de tes yeux tristes, un fleuve douloureux ?
« Ne pleure pas sur moi ! Mes jours sont devenus,
« par la mort, éternels ! Et, vers l'intérieure lumière,
« quand j'ai semblé fermer les yeux, je les ouvrais ! »

SONNET (CCLXXXI)

Combien de fois, en mon doux refuge,
fuyant les gens, — et, s'il se peut, moi-même, —
je vais baignant de pleurs et l'herbe et ma poitrine,
troublant de mes soupirs l'air d'alentour !
Combien de fois, tout seul, et plein d'incertitude,
par des lieux ombragés et sombres j'ai marché,
cherchant, par la pensée, ma haute joie,
que m'a prise la Mort, et que souvent j'appelle !
Tantôt en la forme d'une Nymphe, ou d'autre Déesse,
qui, surgissant du fond le plus clair de la Sorgue,
pourrait venir s'asseoir, là, sur la rive,
et tantôt, je l'ai vue, par l'herbe fraîche,
fouler les fleurs, ainsi qu'une dame vivante !
Et son air faisait voir qu'elle a souci de moi.

LES APPARITIONS

[C'est à Vaucluse que l'image de Laure apparaît aux yeux du poète, pour le consoler et l'entraîner au Paradis. Toute sa pensée se partage entre la méditation de la tombe et la vision du ciel.]

SONNET (CCCI)

O vallée, qui de mes soupirs es pleine,
ô fleuve, que souvent mes larmes ont gonflé,
bêtes des bois, oiseaux errants, poissons,
qu'enferme l'une et l'autre rive,
air, que mes soupirs ont fait chaud et serein,
doux sentier, qui si amer me sembles,
colline, qui m'as plu, mais aujourd'hui m'affliges,
où encore l'Amour me conduit par coutume; —
en vous je reconnais les formes familières,
mais en moi, non hélas! — Après si heureuse vie
je me change en séjour de douleur infinie! —
C'est là, que je voyais tout mon bien... sur ces traces
je reviens vers le lieu, d'où, nue, elle est partie au ciel,
Laissant en terre sa belle dépouille!

SONNET (CCCII)

Ma pensée m'enleva en un lieu où était
celle-là que je cherche et ne trouve sur terre.
Là-haut, parmi ceux que le troisième cercle enferme (1),
je l'ai revue, plus belle et moins altière.

(1) Le ciel de Vénus, comme dans la *Divine Comédie*.

Elle me prit par la main, et dit : « Dans cette sphère,
« tu seras avec moi, si mon désir ne me trompe :
« je suis celle qui t'a tant fait la guerre ;
« et j'ai fini ma journée avant le soir.
« Mon bonheur ne peut-être conçu par l'intellect hu-
[main.
« Je n'attends plus que toi, et puis ce que tu aimas
« et qui est resté là-bas : mon beau voile ! » [tant,
Ah ! pourquoi se tut-elle, et ouvrit-elle sa main ?
Car au son de ces mots, si pieux et si chastes,
peu s'en fallut que je restasse au Ciel !

SONNET (CCCXXXIII)

Le tombeau de Laure.

Allez, rimes dolentes, à la dure pierre
qui cache mon trésor dans la terre :
et là, appelez Celle qui du ciel répond,
quoiqu'en lieu sombre et bas soient ses restes mor-
Dites-lui que déjà je suis lassé de vivre, [tels.
de naviguer par ces ondes affreuses,
mais que, ramassant d'Elle les feuillages épars,
je marche ainsi, pas à pas, par derrière.
Je ne parle jamais que d'Elle, vive ou morte,
d'Elle vraiment vivante, d'Elle faite immortelle,
de façon que le monde la connaisse et l'aime.
Qu'Elle veuille être attentive à mon passage [et telle
tout proche désormais : qu'elle aille à ma rencontre,
qu'elle est au ciel, m'attire et m'appelle vers Elle !

SONNET (CCCXXXVIII)

Tu as laissé, o Mort ! le monde sans soleil,
obscur et froid, l'Amour aveugle et désarmé,
la grâce toute nue, la beauté sans puissance,
moi, sans consolation, et sur moi un poids lourd;
la courtoisie en exil, l'honneur abattu.
Seul je me plains; mais je ne suis pas seul à plaindre.
Car tu as arraché la claire semence de vertu.
Le premier mérite éteint, quel sera le second ?
La terre, l'air, la mer devraient pleurer
sur la lignée humaine, qui, privée d'Elle, semble
un pré sans fleur, un anneau sans gemme.
Le monde ne l'a pas connue, tant qu'il l'a eue.
Je l'ai connue, moi, qui reste à pleurer ici,
et le Ciel, qui, par Celle que je pleure, s'est fait beau!

SONNET (CCCXLVI)

Madame Laure en Paradis.

Les anges élus, et les âmes bienheureuses
citoyennes du ciel, le premier jour
que ma Dame passa, se pressèrent près d'elle,
pleins de surprise et de révérence.
« Quelle lumière est celle-ci ? Quelle beauté nouvelle? »
disaient-ils entre eux, « car parure si ornée
« du bas monde pécheur, à ce très haut séjour
« jamais en tout le temps du siècle n'est montée ! »
Elle, contente d'avoir changé de demeure,
se voit égale aux plus parfaites âmes,
et pourtant, de temps à autre, se tourne un peu,

pour voir si je la suis ; il semble qu'elle attend.
Aussi je porte au ciel tous mes pensers, mes volontés ;
car j'entends qu'elle prie, afin que je me hâte.

SONNET (CCCLI)

[Pétrarque résume l'histoire morale de son amour.]

Douces duretés, et refus bienveillants,
tout pleins de chaste amour, et de pitié !
Dédains gracieux, qui, à mes brûlants désirs
(si fous !... je m'en avise aujourd'hui !) mirent frein !
Gentil parler, en qui brillait avec éclat
la plus haute bonté et l'honneur le plus haut !
Fleur de vertu, fontaine de beauté,
qui m'ont ôté du cœur toute basse pensée !
Regard divin (fait pour rendre l'homme heureux),
tantôt fier, — pour brider l'audace de mon cœur
vers les choses qui sont justement défendues, —
tantôt prêt à donner réconfort à ma frêle vie !
Ces belles variations ont été la racine
de mon salut, qui autrement était perdu.

CHANSON (CCCLIX)

[Laure vient, en rêve, visiter son poète.]

I. Quand ma fidèle et suave consolatrice,
pour donner à ma vie lasse quelque repos,
vient se placer au côté gauche de mon lit,
avec ce parler doux et sage, qui est le sien,
moi, tout frissonnant de piété et de crainte,
je dis :
— « D'où viens-tu donc, âme heureuse ? »

Elle a un petit rameau de palme, [sein,
un autre de laurier, qu'elle a tirés de son beau
et dit :

— « De la sérénité
« du ciel de l'Empyrée et du très saint séjour,
« je suis partie, et ne viens que pour te conso-
[ler. »

II. En paroles et en gestes, je lui rends grâce
très humblement, et puis je demande :

— « Comment
« connais-tu mon état ? »

Elle :

« Les tristes ondes
« des larmes, dont jamais tu n'es rassasié,
« et le vent des soupirs, à travers les espaces,
« montent jusques au ciel, et y troublent ma paix.
« Quoi ? Te déplaît-il si fort
« que de cette misère je me sois départie,
« pour arriver à une vie meilleure ?
« Cela te devrait plaire, si tu m'aimais,
« autant que l'ont montré ton air et tes paroles ! »

III. Je réponds :

« Je ne pleure rien autre que moi-même,
« moi qui (dans le martyre et les ténèbres) reste
« toujours certain qu'au ciel tu es montée,
« autant qu'on l'est de chose qu'on aurait vue de
[près.
« Comment Dieu, et la nature, auraient-ils pu
« en un jeune cœur autant de vertu, [mettre
« si l'éternel salut
« à tes bonnes actions n'était pas destiné,
« ô toi qui es des âmes rares,
« toi qui si haute vie parmi nous a menée,
« et qui subitement volas au ciel, ensuite ?...

IV. « Mais moi, que dois-je faire, que pleurer toujours,
« misérable et seul, moi, qui sans toi ne suis
[rien?
« Que ne suis-je mort à la mamelle et au berceau
« pour ne point connaître les épreuves d'amour ! »
Alors Elle :
« A quoi bon pleurer et te morfondre ?
« Combien il valait mieux lever de terre l'aile,
« et, — quant aux choses mortelles,
« à tes bagatelles (1), douces et mensongères, —
« les peser à juste balance ; [suivre
« et puis (s'il est vrai que tu m'aimes tant), me
« en cueillant jà quelqu'un des rameaux que voi-
[ci! »

V. — « Je voulais demander, lui répondis-je alors,
« ce que veulent dire ces deux feuillages? »
Et Elle dit :
« Toi-même réponds-toi,
« toi dont la plume à tant honoré l'un des deux!
« La Palme, c'est la Victoire! Encor jeune, moi,
« j'ai vaincu le monde et moi-même! Le laurier
« le Triomphe, dont je suis digne, [prouve
« grâce à ce Seigneur Dieu qui m'a donné la
[force !
« Or donc toi, si quelque autre chose t'affaiblit,
« vers Lui tourne-toi, à Lui demande secours,
« pour qu'avec Lui soyons au terme de ta cour-
[se ! »...

[Le poète regarde sa dame et s'étonne de la revoir sous ses traits mortels. Elle en rit et lui explique les apparences de ce corps, qu'elle ne reprendra réellement qu'au jour de la résurrection.]

(1) Les poésies amoureuses.

VI. « Sont-ce là les cheveux blonds, est-ce le nœud
lui dis-je, [d'or, » —
« qui m'étreint encore, et les beaux yeux
« qui furent mon soleil? » —
« N'erre pas avec les sots,
« ne parle pas, dit-elle, ne pense pas comme
« Je suis un esprit nu, et je jouis du ciel. [eux!
« Ce que tu cherches, est, depuis des ans, en terre,
« mais c'est pour te tirer de tes tourments,
« qu'il m'est permis de te paraître ainsi! Encor
« je serai, et plus que jamais belle, [telle
« à toi plus chère, toujours sauvage et pitoyable,
« pour sauver tout ensemble, ton salut et le
Je pleure. Et elle au visage [mien. »
m'essuie avec ses mains. Et puis soupire
doucement et se fâche,
avec des mots, qui fendraient bien les pierres!...
Et après, Elle part... et le sommeil aussi.

SONNET (CCCLXIV)

Encore un anniversaire (1358).

Amour me tint vingt et un ans, brûlant,
heureux dans le feu, dans la peine plein d'espoir;
et — depuis que Madame et mon cœur avec Elle
sont partis pour le ciel, — dix autres ans, pleurant.
Désormais, je suis las; je reproche à ma vie
l'erreur si grande, par quoi la semence de vertu
est morte presque! Voici mes derniers temps;
à toi, dévotement, ô grand Dieu, je les rends,
triste et confus d'avoir ainsi usé mes ans,
que j'aurais dû user pour un meilleur service:
pour chercher la paix, pour fuir les tourments!

Seigneur, qui dans cette prison m'as enfermé,
viens donc m'en tirer, sauf de l'éternel supplice ;
car je connais ma faute, et ne l'excuse pas !

SONNET (CCCLXV)

Le dernier sonnet.

Je vais pleurant mes temps passés,
que j'ai mis à aimer une chose mortelle,
sans m'enlever au vol, lorsque j'avais des ailes,
peut-être, pour donner de moi de hautes preuves.
Toi qui vois mes méfaits indignes et impies,
ô Roi du ciel, invisible, immortel,
secours mon âme, faible et égarée,
et, par ta grâce, à ses défauts supplée!
Qu'ainsi, si j'ai vécu en guerre et en tempête,
je meure en paix et au port ; et, si le séjour
fut vain, que le départ du moins soit honorable,
Sur ce peu de vie qui me reste,
et sur la mort, daigne ta main s'étendre.
Tu sais bien que je n'ai mon espoir en nul autre!

CHANSON (CCCLXVI)

La dernière chanson. A la Vierge Marie.

I. Vierge belle, qui de soleil vêtue,
d'étoiles couronnée, au Souverain Soleil
as tant plu que dans toi il cacha sa lumière,
l'amour me pousse à dire de toi quelque parole.
Mais je ne puis commencer sans ton aide,
et l'aide de Celui qui en toi s'est posé par amour.
J'invoque Celle qui toujours bien répondit

à quiconque avec foi l'appela:
Vierge! si jamais à la grâce
l'extrême misère des choses humaines
a pu te disposer, incline-toi à ma prière!
Secours-moi dans ma guerre,
encor que je ne sois que terre;
et toi Reine du Ciel!

II. Vierge sage, toi l'une du beau nombre
des bienheureuses vierges prudentes,
mais plutôt la première, avec la lampe la plus [claire!
Solide bouclier des hommes affligés,
contre les coups de Mort et de Fortune,
sous lequel on échappe, et bien plus, on triom- [phe!
O fraîcheur, contre l'aveugle feu qui brûle
ici, parmi les mortels insensés!
O Vierge! Ces beaux yeux,
qui ont vu, douloureux, les marques sans pitié
sur les doux membres de ton cher Fils,
O, veuille les tourner sur mon sort incertain:
mal conseillé,
on vient demander ton conseil!

III. Vierge pure, en tout ton être intacte,
de ton gentil enfant fille et mère,
qui éclaires cette vie, et qui ornes l'autre,
c'est par toi que ton fils, le fils du très haut Père
(O fenêtre du Ciel, lumineuse, sublime!)
est venu nous sauver, en ces ultimes jours.
Entre toutes les autres demeures terrestres,
tu fus choisie,
Vierge bénie,
pour que le pleur d'Eve se tourne en allégresse!
Rends-moi, o toi qui le peux, digne de la grâce,
ô toi sans fin bienheureuse,

et déjà couronnée
au suprême royaume !

IV. Vierge sainte, pleine de toute grâce,
qui par sincère et haute humilité
es montée au ciel d'où tu entends mes prières,
c'est toi qui engendras la source de pitié,
et le Soleil de justice, qui illumine
le siècle tout rempli d'erreurs sombres et denses.
Tu as réuni, en toi, trois noms doux et chers :
mère, fille, épouse.
Vierge glorieuse,
épouse du Roi qui dénoua nos liens,
et fit le monde heureux et libre.
Dans ses saintes plaies
je prie que tu veuilles apaiser
mon cœur, ô vraie *Beatrice* (1).

V. Vierge unique au monde, sans pareille,
qui as de tes beautés énamouré le Ciel,
à toi ne fut jamais première ou seconde ou sem-
[blable.
De saints pensers, des actes pieux et chastes,
ont fait, pour le vrai Dieu, temple saint et vi-
dans ta virginité féconde. [vant
Par toi, ma vie peut devenir joyeuse,
si, par tes prières, ô Marie,
vierge douce et pieuse,
la grâce abonde, où la faute abonda.
En pliant les genoux de mon âme,
je prie que tu sois ma compagne.
pour faire que, de tortueux
mon chemin se redresse vers une bonne fin.

(1) Le nom de *Beatrix* pris, à la façon de Dante, dans ce sens : *la béatifiante.*

VI. Vierge brillante et fixe pour l'éternité,
étoile de cette mer orageuse,
guide assuré pour tout nocher fidèle,
regarde en quelle terrible tempête
je me trouve, seul et sans gouvernail :
déjà je suis tout près des cris suprêmes.
Pourtant en toi mon âme se confie,
âme pécheresse, je ne puis le nier,
ô Vierge! Mais je te prie,
que de mon mal, ton ennemi ne puisse rire.
Rappelle-toi : ce sont nos péchés qui ont fait
que Dieu, pour nous sauver, a pris
la chair d'homme
dans ta virginale clôture.

VII. Vierge ! combien de pleurs j'ai répandus déjà,
combien de mots flatteurs, de prières, en vain,
pour rien, que pour ma peine et pour mon mal
[très lourd !
Depuis que je suis né sur la rive d'Arno,
j'ai marché d'un côté tantôt, tantôt d'un autre,
et n'a été ma vie autre chose qu'angoisse.
Beautés d'une mortelle, ses façons, ses paroles,
m'ont tout encombré l'âme !
Vierge sacrée et bienfaisante, [année.
ne tarde pas : je suis peut-être à la dernière
Mes jours, courant plus vite que la flèche,
parmi les misères et les péchés,
s'en sont allés :
et seule la mort m'attend !

VIII. Vierge ! Elle est devenue terre, et elle a mis en
[deuil
mon cœur, celle-là qui, vivante, le tint en larmes.
De mes mille maux, elle n'en savait pas un.
Et, quand elle aurait su, pourtant ce qui advint

fût advenu! Car, tout autre vouloir en elle
était pour moi la mort, et pour elle la honte.
Or toi, Dame du Ciel, notre déesse
(s'il convient et s'il est permis de dire ainsi),
Vierge au jugement profond,
tu vois tout! Et, la chose, que n'aurait pu
faire aucun autre, pour ta puissance n'est rien:
mettre fin à ma douleur!
A toi ce sera honneur,
à moi ce sera salut!

IX. Vierge! en qui j'ai toute mon espérance
que tu pourras, voudras m'aider en mon besoin;
ne m'abandonne pas, à mon dernier pas!
ne prends pas garde à moi, mais à Lui qui dai-
[gna me créer.
Que non mon mérite, mais sa haute ressemblance
qui est en moi, te pousse à prendre soin d'un
[homme aussi bas.
Méduse (1), et mes erreurs de moi ont fait un
d'où dégoutte une eau inutile. [roc,
Toi, ô Vierge, de saintes
et pieuses larmes remplis mon cœur lassé.
Que du moins le dernier de mes pleurs soit dé-
et sans terrestre limon, [vot,
alors que le premier
ne fut pas sans folie!

X. Vierge humaine, et de l'orgueil ennemie,
que l'amour de notre commun auteur t'engage:
Miserere! pitié d'un cœur humble et contrit!
Car si, pour un peu de terre, fragile et mortelle,
j'ai coutume d'aimer, d'une foi merveilleuse,

(1) Il figure ainsi la beauté féminine dont le cœur de l'homme est pétrifié.

que devrai-je donc faire, être gentil, pour toi ?
Si de mon sort très misérable et vil,
par tes mains, je me relève,
Vierge! je consacre alors, je purifie [style,
en ton nom, mes pensers, mon génie et mon
et ma langue, et mon cœur, mes larmes, mes
Guide-moi vers le meilleur gué, [soupirs !
et prends en gré
mes désirs transformés !

Envoi.

Le jour s'approche ; il ne peut plus être bien loin;
si vite le temps court et vole !
Vierge unique, Vierge seule,
déjà la conscience, déja la mort poignent mon
Recommande-moi à ton Fils, vrai [cœur ;
Homme et vrai Dieu.
Qu'il reçoive mon
dernier soupir — en Paix !

POÈMES SUR DIVERS SUJETS

HUMANISME

SONNET (VII)

[Probablement un des plus anciens sonnets. Aux premières années de sa vie littéraire, le poète, avide de gloire, maudissait le luxe et la paresse.]

La table, le sommeil, les lits de plume molle,
ont de ce monde toute vertu bannie ;
et par là de sa voie est quasi détournée
notre nature, qu'a vaincue l'habitude.

Et tant s'est éteinte toute lumière heureuse
du ciel (par qui la vie humaine est gouvernée),
qu'on montre au doigt, comme rare merveille,
quiconque d'Hélicon veut faire naître un fleuve.
Quel désir de laurier? Ou quel désir de myrte?
« Pauvre et nue, tu vas, o Philosophie! »
Ainsi parle la foule, au vil profit tendue.
Tu auras peu de compagnons par la voie haute!
D'autant plus, o esprit gentil, je te supplie
de ne pas laisser là ton dessein magnanime!

CHANSON (CXIX)

La Gloire et la couronne de laurier (1341).

[La Gloire est vieille comme le monde, lequel est la gloire de Dieu. Le poète aime la Gloire, et travaille pour elle, depuis sa jeunesse.]

I. Une dame bien plus belle que le Soleil
(et plus radieuse, et d'âge égal),
par l'effet de sa beauté fameuse,
tout jeune encore, m'entraîna dans sa suite.
C'est Elle, en pensers, en œuvres, en paroles
(car elle est parmi les choses rares au monde!),
c'est Elle, par mille chemins,
qui toujours a été devant moi, charmante, altière.
Elle seule m'a changé de celui que j'étais,
quand j'ai soutenu, de près, l'éclat de ses yeux!
Par son amour, je m'étais mis
de très bonne heure à une entreprise très rude,
et telle que, si j'arrive au port désiré,
j'espère, grâce à elle, et pour un très long temps,
vivre! — alors que les gens me tiendront tous [pour mort.

[Tout d'abord il n'apercevait la Gloire que sous un voile. Un jour vint où il la vit directement, et en fut glacé de crainte.]

II. Cette mienne Dame m'a mené bien des ans,
tout brûlant et rempli d'un désir juvénile ;
elle voulait (je le comprends bien à présent!)
seulement, de moi faire un essai plus certain,
ne me montrant que l'ombre, le voile, la robe,
d'elle-même, mais cachant le visage.
Et comme je croyais, hélas,
en voir beaucoup, toute ma jeunesse
se passa contente, et le souvenir m'en est doux.
Mais lorsque d'elle ensuite j'en ai vu plus avant,
je dis que, de ce moment-là,
telle que jusqu'alors je ne l'avais pas vue,
elle s'est découverte à moi. Il m'en vint un gel
dans le cœur, et il y est encore, [bras!
et y sera toujours, jusqu'à ce que je sois dans ses

[Il surmonte sa peur. La Gloire parle. Il répond. Elle va parler encore.]

III. Mais la peur ou le gel ne m'ont pas empêché
de donner à mon cœur une audace si grande
que je me jetai à ses pieds,
pour pouvoir tirer plus de douceur de ses yeux.
Et Elle, qui déjà avait levé son voile,
devant les miens, me dit :
« Ami! tu vois dès lors
« Combien je suis belle. Demande donc
« autant qu'il semble convenir aux années que
[tu as ». —
« Madame! — » lui dis-je, — « depuis longtemps
[en vous

« j'ai placé mon amour, que je sens aujourd'hui si [ardent.
« Aussi pour moi, dans l'état où je suis,
« vouloir et non vouloir ne m'appartiennent [plus. »
Lors, avec une voix aux merveilleux accords,
Elle me répondit, et avec un visage
qui me fera avoir peur et espoir, toujours !

[Tous les hommes aimeraient la Gloire, sans son ennemie la Volupté. Pétrarque étant fidèle, la Gloire lui annonce qu'elle va lui faire connaître une autre beauté plus haute encore qu'elle-même.]

IV. « Rare au monde a été, dans la foule si grande,
« l'homme qui pût entendre parler de ma puissance
« et ne se sentît pas au cœur,
« au moins pour un instant, quelque étincelle.
« Mais mon ennemie, qui renverse le bien,
« l'a vite éteinte ; et ainsi meurt toute vertu ;
« et ainsi règne un autre seigneur,
« lequel promet une vie plus tranquille.
« Mais sur ton âme, Amour (qui le premier l'ouvrit)
« m'a dit des choses, en vérité, par lesquelles
« je prévois que ton grand désir
« te rendra pourtant digne d'une fin honorée.
« Et comme déjà tu es parmi mes amis rares,
« tu en verras, pour preuve, une Dame,
« qui encore fera bien plus heureux tes yeux ! »

[La Vertu apparaît alors et enflamme le poète d'un nouvel amour. La Gloire lui explique que la Vertu et elle sont sœurs.]

V. J'allais dire :
« C'est là une chose impossible »,

quand elle :

« Or donc, contemple,

(et je levai un peu les yeux)

« en un lieu plus caché,
« une Dame qui à bien peu s'est montrée jamais ! »
Vite je rabaissais mon front rouge de honte,
en sentant dans mon cœur un nouveau feu, plus [grand.
Mais Elle prit la chose en rire,
et me dit :

« Je vois bien où tu en es !
Ainsi que le soleil, de ses rayons puissants,
fait disparaître tout d'un coup toute autre étoile,
ainsi te semble moins beau
mon visage, qu'écrase une clarté plus grande.
Mais, moi, pourtant, de mes amis je ne t'écarte [pas.
Car cette Dame et moi d'une même semence
nous sommes nées ensemble, elle avant, et puis [moi ».

[Le poète se rassure et prie la Gloire de lui en dire plus, sur elle et la Vertu.]

VI. Cependant se rompit le nœud que la honte
avait serré autour de ma langue,
dans le moment de ma première confusion
(lorsque j'avais compris qu'elle me comprenait) !
Et je commençai :

« Si ce que j'entends est vrai,
« bienheureux soit le Père, et béni le jour
« qui de vous a orné le monde,
« béni tout le temps que j'ai couru pour vous voir
« Et si jamais du chemin droit je m'écartai,
« j'en ai grand'peine, plus que je ne puis montrer

« Mais si, sur votre être,
« j'étais digne d'en plus entendre, j'en brûle de
Pensive, elle me répondit; et, si fixé [désir! »
elle tenait son doux regard, [yeux!
que m'envoya au cœur, avec ses mots, ses

[La Gloire dit combien les hommes ont été infidèles à la Vertu et à Elle. Puis, cueillant des lauriers, elle couronne Petrarque.]

VII. « Ainsi qu'il plut à notre éternel Père,
« chacune de nous deux est née immortelle.
« Pauvres humains! A vous qu'importe?
« Mieux eût valu pour vous que de nous vînt la
« Aimées, belles, jeunes, charmantes, [faute!
« nous fûmes pour un temps. Or voici où nous
« celle-ci bat de l'aile [sommes (1) :
« pour retourner vers son séjour antique;
« moi, ne suis, par moi seule, qu'une ombre! Or,
[j'ai dit
« autant que tu en peux brièvement entendre! »
Puis, ses pieds s'étant mus,
Elle dit :
« Ne crains pas que je m'éloigne! »
et d'un vert laurier cueillit une guirlande,
qu'avec ses mains,
tout autour de mes tempes elle enlaça!

(1) La Vertu fuit le monde corrompu. Et la Gloire disparaît, car elle n'est que l'ombre de la Vertu.

Envoi.

[Ces derniers mots énigmatiques sont destinés sans doute à annoncer le couronnement au Capitole.]

VIII. Chanson ! à qui dirait obscure la matière,
réponds :
« Je n'en ai cure,
« car bientôt j'espère
« que, par un autre messager, la vérité
« en mots plus clairs se manifestera.
« Je vins seulement pour réveiller les gens,
« si celui qui m'ordonna ceci
« ne m'a pas trompée, quand je m'éloignai de [lui. »

SONNET (CIV)

[Seuls les poètes donnent aux hommes l'immortalité. (A Pandolfo Malatesta, qui, après d'heureux débuts poétiques dans sa jeunesse, est devenu un chef militaire renommé).]

La vertu pressentie, qui fleurissait en vous,
lorsqu'Amour commença à vous livrer bataille,
porte aujourd'hui son fruit, égal à cette fleur,
et fait donc aborder mon espoir au rivage.
Aussi, le cœur m'a dit d'écrire sur papier
quelque chose d'où vînt honneur à votre nom.
Car sur rien on ne peut si fortement graver,
quand même on sculpterait en marbre un homme [au vif.
Croyez-vous que César, ou bien que Marcellus,
ou Paul, ou l'Africain paraîtraient ce qu'ils sont
par l'enclume, jamais, ou bien par le marteau?
Ces travaux-là, mon cher Pandolphe, sont fragiles
à la longue ! Mais notre art est celui
qui, par la gloire, fait les hommes immortels!

POÈMES POLITIQUES

CHANSON (LIII)

Le Maître de Rome.

[Cette célèbre chanson est adressée à un Romain, maître de Rome, en qui Pétrarque met confiance pour ressusciter, au milieu de la décadence universelle, la gloire et la puissance de la Ville éternelle. (Il s'agit probablement du fameux tribun Cola di Rienzo (*Rienzi*). Mais il reste un doute.) Le poète parle à l'âme du personnage.]

I. Esprit gentil qui règnes sur ces membres,
dedans lesquels habite, en son pèlerinage,
un seigneur valeureux, et avisé, et sage;
puisqu'à toi est venue la baguette d'honneur (1),
par quoi tu châties Rome et ses enfants errants,
et la rappelles à son antique chemin!
Je parle à toi ; car il n'est ailleurs nul rayon
que je voie de vertu ; elle est au monde éteinte ;
Et je ne sais personne qui de mal faire ait honte !
Qu'attend-elle, je ne sais ; à quoi aspire-t-elle
l'Italie? On dirait qu'elle ne sent pas ses maux,
vieille, oisive, et lente ! [veille ?
Dormira-t-elle toujours ? Ne sera-t-il qui la ré-
Ah ! si j'avais la main roulée dans ses cheveux !

II. Je n'espère pas que, jamais, de son lâche sommeil
elle dresse la tête, quelque cri que l'on fasse,
tant est lourdement écrasée, et de tel poids !
Mais ce n'est pas sans arrêt du sort, qu'à tes bras

(1) Baguette symbole de l'autorité dans toutes les républiques italiennes.

(qui peuvent la secouer bien fort, la soulever)
est aujourd'hui confiée notre tête, Rome !
Mets la main dans cette chevelure vénérable,
dans ces tresses éparses, sans hésiter,
et que la paresseuse sorte de sa fange!
Moi, qui le jour, la nuit, pleure de son opprobre,
je mets en toi la grande part de mon espoir.
Car, si le peuple de Mars (1)
jamais vers son honneur doit relever les yeux,
c'est à tes jours, je crois, que la grâce en est faite.

III. Les antiques murailles, que redoute encor, qu'aime,
et dont tremble le monde, alors qu'il se rappelle
le temps passé, et qu'il se retourne en arrière,
les tombeaux sous lesquels furent enclos les
[membres
d'hommes tels, que jamais ils ne seront sans
si l'univers d'abord ne disparaît, — [gloire,
tout enfin, tout ce qu'une même ruine enveloppe,
espère, par toi seul, consolider ses brèches.
O grands Scipions, ô fidèle Brutus,
quel bonheur pour vous, s'il est venu
jusqu'à vous là-bas le bruit de l'heureux choix!
Combien je crois que Fabricius
se fait joyeux, apprenant la nouvelle!
Il dit : « Ma Rome donc encore sera belle ! »

[Au paradis, les Saints implorent le secours du Seigneur romain pour leurs demeures, les églises, les couvents, devenus repaires de brigands et rendez-vous d'émeutes.]

IV. Et si le ciel a cure encor des choses d'ici-bas,
les âmes qui sont citoyennes de là-haut
prient que tu mettes fin aux longues haines civiles

(1) Les Romains.

par quoi le peuple perd toute sécurité,
et qui ferment la route vers leurs maisons ; —
maisons si dévotes jadis, et qu'aujourd'hui la
change en cavernes de brigands! [guerre
Car aux bons seulement la porte en est fermée ;
et parmi les autels, parmi les statues dépouil-
[lées,
il semble que tout cruel complot doit se tramer.
Hélas! entre ces deux actions quel contraste!
Nul combat ne s'engage sans le son de ces
[cloches
qu'on avait mises haut pour rendre grâce à Dieu!

[Tout le peuple des pauvres, des vieillards, des femmes, des moines implore la paix. Que quelques coupables soient châtiés et tout rentrera dans l'ordre.]

V. Les femmes éplorées, et la troupe impuissante
de l'enfance tendre, — et les vieillards las,
qui se prennent en haine, eux et leur vie trop
[longue,
les Frères noirs, et les gris, et les blancs,
tous les autres troupeaux de souffrants et de
crient : [faibles,
« Oh! mon Seigneur, à l'aide! à l'aide! »

Et le pauvre peuple consterné
te découvre ses plaies, mille par mille,
qui à Annibal même (sans dire d'autres!) feraient
Si tu observes bien la demeure de Dieu [pitié.
qui ores brûle toute : que très peu de flammèches
s'éteignent, et l'on verra calmées
les volontés qui semblent si flambantes.
Et par là tes travaux au ciel seront loués!

[Il désigne par le nom de leurs animaux héraldiques les grandes familles romaines ennemies de la *Colonne* (la famille Colonna). Le pape est en exil et n'en veut pas revenir.]

VI. Les Ours, les Loups, Lions, Aigles, Serpents,
à une grande Colonne de marbre
font souvent ennui, et grand mal à eux-mêmes.
C'est de quoi pleure cette gentille Dame (1)
qui t'a appelé pour déraciner
les mauvais plants, qui ne savent fleurir.
Déjà passe plus que le millième an,
depuis que lui ont fait défaut les âmes belles,
qui l'avaient mise au point où elle était.
Ah! Fi! race nouvelle, hautaine sans mesure,
sans respect pour une telle et si grande mère!
Toi son époux! Toi son père!
C'est de ta main qu'on attend tout secours;
puisque le très haut Père s'applique à d'autres
[œuvres!

[L'occasion est unique. Que le Seigneur de Rome restaure sa gloire, et son nom sera immortel.]

VII. Rarement il advient qu'aux hautes entreprises
l'injuste Fortune ne vienne faire obstacle,
car elle consent mal aux actes magnanimes :
aujourd'hui, en ouvrant le passage où tu entras,
elle fait que bien d'autres fautes lui pardonne.
Ici du moins elle s'est contredite elle-même;
car, pour autant qu'il en souvienne au monde,
jamais à un mortel la voie ne fut ouverte
comme à toi, pour se rendre immortel par la
[gloire,
puisque (si je vois juste!) tu peux dresser

(1) Rome.

debout la plus fameuse des monarchies !
Quelle gloire te viendra,
de dire :
« Les autres l'aidèrent jeune et forte,
et moi, dans sa vieillesse, je l'arrache à la mort ! »

Envoi.

Sur le mont Tarpeïen, ma chanson, tu verras
Un chevalier, que toute l'Italie honore,
Qui songe aux autres, bien plus qu'à lui-même.
Dis-lui : un homme qui ne t'a pas encor vu de près,
Mais fait comme de loin — et par renom l'on s'ena-
dit : [moure,
« Rome, à toute heure,
« les yeux mouillés, attendris de douleur,
« te crie : « Pitié ! » du haut de toutes les Sept
[Collines ! »

CHANSON (CXXVIII)

A l'Italie.

[Appel à l'Italie contre les bandes allemandes de mercenaires qu'appelaient les chefs des partis à l'appui de leurs intérêts, et qui, une fois descendues dans les riches plaines lombardes, y apportaient le pillage et la dévastation (Date probable : 1344).]

[Le poète fait appel à l'Italie entière, dont tout le malheur vient des haines de ses enfants.]

I. Mon Italie ! Encor que les discours soient vains,
devant les plaies mortelles
que, sur ton beau corps, je vois si serrées ;
je veux du moins que mes soupirs soient tels

que les espère le Tibre, et l'Arno,
et le Pô, près duquel, dolent et grave, je m'assieds.
O Roi du ciel ! je prie,
afin que la pitié qui t'a mené sur terre
te tourne vers ce saint pays, qui est tien, que tu
Vois, ô Seigneur généreux ! [aimes !
de quels légers motifs sortent guerres cruelles !
Et, ces cœurs qu'endurcit et que ferme
Mars, superbe et féroce,
ouvre-les, attendris-les, ô Père ! dénoue-les !
et fais que ta vérité, ici [langue !
(et quel que je puisse être), s'entende par ma

[Le poète fait appel aux chefs des cités, dont l'imprudence a attiré sur l'Italie les féroces et traîtresses bandes allemandes.]

II. Vous, à qui la fortune a mis en main les rênes
des beaux pays,
pour qui nulle pitié ne semble vous toucher !...
Que font ici tant d'épées étrangères ?
Pourquoi les vertes terres
de sang barbare se doivent-elles peindre ?
Vous vous laissez flatter par une vaine erreur :
vous voyez peu de chose, et pensez voir beau-
[coup,
vous qui cherchez l'amour, la foi dans un
[cœur vénal !
Celui de vous qui a le plus de troupes,
celui-là est le plus entouré d'ennemis.
Ah ! déluge, ramassé
dans quels déserts étranges, —
pour inonder nos douces campagnes !
Si par nos propres mains
ce mal est venu, qui nous en délivrera ?

[Les Alpes, défense naturelle de l'Italie. — Antiques victoires romaines contre les Teutons. — Marius. — Le fleuve teint de sang barbare.]

III. La nature a bien pourvu au sort de notre état,
quand elle a mis les Alpes pour rempart
entre nous et la rage allemande.
Mais une passion aveugle, têtue contre son bien,
s'est tant ingéniée,
qu'au corps très sain elle a donné la gale.
Et maintenant, dans une cage unique
bêtes sauvages et troupeaux innocents
font leur nid, et toujours le meilleur en gémit.
Et tout cela vient de la race,
(pour notre douleur) — de ce peuple sans loi,
auquel, comme on lit dans l'histoire,
Marius a percé le flanc de telle sorte,
que la mémoire encor n'en est pas endormie :
ce fut alors que las et altéré
il ne but pas plus d'eau, au fleuve, que de sang !

[Victoires de César. — Les fautes des Italiens font la force des Allemands.]

IV. Je ne dis rien de César, qui en toutes contrées
a fait l'herbe sanglante,
par leurs veines, où il mit notre fer.
Il semble, aujourd'hui, par ne sais quelle étoile [maligne,
que le ciel nous ait pris en haine.
C'est grâce à vous! à qui tant on s'est confié.
Vos volontés rivales
gâtent du monde la plus belle partie.
Quel péché est-ce, quel châtiment, ou quelle [destinée :
prendre en dégoût toujours son voisin

malheureux ; des fortunes rompues et dispersées
faire la poursuite ? Et puis, au dehors,
aller chercher, et prendre en gré, des gens,
qui versent le sang et vendent à prix leur âme?
Je parle pour dire la vérité,
non par haine d'autrui ni par mépris.

[Ruses des Allemands : au combat ils lèvent un doigt pour se rendre et épargner leur sang tandis que les Italiens versent le leur en abondance. — Que les Italiens y songent le matin à jeun. — Illusion qui leur fait attribuer aux Allemands quelque mérite.]

V. Ne connaissez-vous pas encor, par tant de preuves,
le mensonge ~~de l'Allemand~~, du Bavarois!!!
qui, levant le doigt, ruse avec la mort?
(L'outrage, selon moi, est pire que le mal !)
Mais votre sang, à vous, coule
plus largement : car une autre colère vous fouette !
Du matin seulement jusqu'à l'heure de tierce,
pensez à vous ! Vous verrez comme
peut estimer autrui, qui soi-même ainsi se méprise !
O noble sang latin!
débarrasse-toi donc de ce méchant fardeau :
ne te fais pas une idole d'un nom,
vain, vide de sens !
Que les furieux de là-haut, peuple revêche (1),
puissent nous vaincre par l'intelligence,
c'est notre faute, non un effet de nature !

[Un Italien parle. — Le poète lui répond. —]

VI. « N'est-ce pas là le sol que d'abord j'ai touché?
« Ceci n'est-il pas mon nid,

(1) On entend qu'il s'agit des Allemands.

« où si doucement je fus nourri?
« N'est-ce pas la patrie en qui je me confie,
« la mère tendre et pieuse,
« qui recouvre l'un et l'autre de mes parents?

— Par Dieu! que ces pensers-là, dans l'âme,
vous touchent quelquefois! Voyez avec pitié
les larmes du peuple douloureux!
Son repos, de vous seuls,
après Dieu, il l'attend. Et montrez seulement
quelque signe de pitié!
Alors contre la fureur, la vertu
prendra les armes; et le combat sera court :
car l'antique valeur
dans les cœurs italiens n'est pas encore morte!

[Cette stance est adressée à un seigneur en particulier, en faisant appel à ses sentiments chrétiens.]

VII. Seigneur, voyez comme le temps s'envole,
et comme aussi la vie
fuit, et la mort est sur nos épaules.
Aujourd'hui vous êtes ici : pensez au départ.
Pensez que l'âme seule et nue
devra venir au sentier redoutable.
En passant par la vallée où nous sommes,
veuillez donc déposer la haine et le mépris,
vents contraires à la vie sereine.
Tout ce que pour le mal d'autrui
on dépense de temps, il faut à quelque œuvre
ou de la main, ou de l'intelligence, [plus digne
à quelque belle gloire,
à quelqu'honorable dessein il faut le destiner.
C'est ainsi qu'on est heureux ici-bas,
et que se trouve ouverte la route du Ciel!

Envoi.

Chanson, — je te conseille
de dire ta pensée avecque courtoisie,
car il te faut aller parmi des gens altiers,
et leurs volontés sont pleines,
dès longtemps, d'habitude antique et détestable,
ennemie constante de la vérité.
Tu tenteras ta fortune,
parmi quelques grands cœurs auxquels le bien agrée.
Dis leur :
« Qui veut me donner assurance?
« Je vais criant : « La Paix! La Paix! La Paix! »

LES TRIOMPHES

TRIOMPHE DE L'AMOUR

Un 6 avril, anniversaire du jour où son amour est né, alors que le soleil se lève dans le signe du Taureau, le poète sommeille sur l'herbe, à Vaucluse.]

Au temps qui renouvelle mes soupirs,
par la douce mémoire de ce jour,
qui fut le premier d'un si long martyre,
Déjà le soleil aux deux cornes du Taureau
donnait sa chaleur ; et l'amante de Tithon (1)
courait toute gelée à son séjour d'usage.
L'amour, les rigueurs, et les pleurs, et la saison
m'avaient ramené en ce lieu bien enclos,
où mon cœur las pose tous ses fardeaux.

(1) L'Aurore.

A cette heure, en ce lieu, sur l'herbe, quelque peu
vaincu par le sommeil, je vis grande lumière,
et dedans, force douleur, et très brève joie.
Je vis un souverain, victorieux Seigneur,
semblable à l'un de ceux qu'au Capitole
un char triomphal mène à une grande gloire.
Moi qui n'ai pas coutume de jouir d'un tel spectacle,
en ce siècle où je me trouve, siècle d'ennui,
vide de tout mérite, et plein de tout orgueil, —
sur cet aspect superbe inconnu et nouveau,
je me fixai, levant mes yeux pesants et las !
car je n'ai pas d'autre plaisir qu'apprendre.
Je vis quatre destriers, bien plus blancs que la neige ; —
sur un char de feu, un enfant cruel,
avec un arc en main et des flèches aux flancs.
Il ne craint rien, et donc il n'a écu, ni mailles,
mais seulement aux épaules deux grandes ailes
de mille couleurs ! Tout le reste est nu.
Tout autour, des mortels innombrables,
les uns pris en bataille, et les autres tués,
d'autres, blessés de traits perçants...

[Le poète s'approche et cherche à reconnaître tous les êtres infortunés dont l'Amour est entouré. Mais il n'en reconnait aucun. Une des ombres, un personnage qui nous est inconnu, cependant l'aborde, et se fait reconnaître de lui. Il est né, comme lui, sur la terre toscane. Si Pétrarque ne l'a pas reconnu, c'est à cause de la nuée qui entoure toutes les victimes d'Amour. Il connaît Pétrarque dès son enfance et a toujours prévu qu'il se rangerait un jour dans les rangs des amoureux. Pétrarque répond qu'il s'en est toujours défendu, parce qu'il redoute l'Amour. L'inconnu lui prophétise sa défaite amoureuse. — Le poète prie son ami de lui nommer les gens du cortège. L'ami lui prédit qu'il les connaîtra tous, quand il sera de leur troupe. Il

lui en désigne quelques-uns. Tout d'abord leur chef : Amour.]

« C'est un enfant très doux et un vieillard cruel.

. . . .

« Il est né de l'oisiveté, de la volupté des hommes,
« nourri de doux et suaves pensers,
« Créé seigneur et dieu par un peuple vain. »

[Derrière l'Amour s'avance le cortège des amants fameux. Le premier est César que Cléopâtre a enchaîné. Puis viennent les empereurs, Auguste, Néron, Marc-Aurèle, puis une longue suite de tous les grands amoureux de Rome et de la Grèce. Dans cette triste procession des vaincus d'Amour, ne figurent pas seulement des hommes. Les dieux y paraissent aussi. Le premier tableau se clôt sur l'image de Jupiter. Ici commence un chapitre plein de charme, qu'il faut citer, encore que le poète l'ait supprimé plus tard. Il arrêtait, pour les interroger plus à loisir, quelques-uns des plus fameux amants. Tout d'abord c'est un groupe qui lui est spécialement cher, pour le rôle qu'il joue dans son poème l'*Africa*. C'est Sophonisbe et Massinissa.]

Déjà lassé de voir, mais non rassasié,
je me tournais d'un côté, d'un autre, contemplant
des choses dont le récit fait l'heure brève.
De penser en penser, mon cœur s'en allait, quand
il fut saisi par deux êtres qui, main en main,
passaient en pleurant doucement.
Je fus frappé par leur aspect charmant, étrange,
et leur langue inconnue...

[Il arrête encore et interroge Stratonice, Audromède et Persée, d'autres encore.

Au defilé de l'antiquité grecque et romaine s'ajoutent maintenant quelques personnages de l'Ancien Testament. Enfin le poète fait place aux modernes, aux personnages

des romans de chevalerie qu'il nomme les « errants ». Son ami les lui désigne ainsi, non sans quelque dédain.]

« Voici ceux qui remplissent de rêveries les livres,
Tristan et Lancelot et les autres errants,
auxquels il faut que le vulgaire errant se plaise !
Tu vois Genièvre, Yseult et les autres amantes,
et le couple de Rimini (1) — qui tous ensemble
s'en vont, poussant des plaintes douloureuses... »

[Tous ces spectacles mènent au résultat prévu. Pétrarque est pris à son tour. Auprès de lui paraît la Dame de ses amours, et désormais il est de la troupe des amants. Il peut désormais les reconnaître et les comprendre, sans guide ni interprète. Toute sa vie a été transformée du jour où il a vu sa Dame].

A tout autre plaisir j'étais aveugle et sourd.
Je la suivais par si douteux chemin,
qu'encor j'en tremble, alors qu'il m'en souvient.
Depuis lors j'eus les yeux humides et baissés,
le cœur pensif, et, pour demeure solitaire,
les sources, les rivières, les bois, les rochers !
Depuis, — jusqu'aujourd'hui ! — je mouille tant de [feuilles
avec mes pensers, mes pleurs, mon encre,
tant j'en déchire, j'en prépare, j'en règle !
Depuis, — jusqu'aujourd'hui ! — je sais ce qui se passe [au cloître
d'Amour, ce qu'on y craint et ce qu'on y espère,
et je le montre — à qui sait lire — sur mon front.
Je vois, charmante, aller cette bête sauvage,
sans nul souci de moi, ni de mes peines,
fière de sa vertu, fière de mes dépouilles.

(1) Françoise de Rimini et Paolo Malatesta.

[Il s'aperçoit bientôt qu'entre tous les êtres du monde, il en est un seul sur lequel l'Amour n'a aucun pouvoir, et c'est sa Dame :]

Et vraiment, parmi les astres, c'est un soleil :
son attitude, unique, à elle propre,
son rire, ses dédains, ses paroles ;
les cheveux noués dans l'or, ou épars au vent ;
les yeux qui, allumés d'une lueur céleste,
m'enflamment de façon qu'il me plaît de brûler.

[Le poète est soumis à la loi d'Amour, une dure antique loi, qui gouverne le ciel et la terre. Le poète décrit les variations de sa vie sous le joug d'Amour. Il sait maintenant comment la joie, la douleur, la vie, la mort se succèdent, et se combattent sous cette loi.]

Je sais, entre de longs soupirs, de brefs sourires,
changer souvent d'état, de vouloir, de couleur,
et vivre, — alors que l'âme est du cœur séparée !
Je sais, cent fois le jour, moi-même, me tromper ;
je sais, suivant mon feu, partout où il me fuit,
brûler de loin, — de près, geler.
Je sais comment sur l'esprit Amour gronde,
comment il en chasse toute raison.
Je sais en combien de manières le cœur fond !

[Le troisième chapitre nous montre comment le poète, devenu amant, peut distinguer dans le cortège triomphal les figures et l'histoire de ses compagnons. Il recherche surtout les poètes, les écrivains, les orateurs, en commençant par Orphée et Eurydice. Ici, il ne réserve pas toute la place à l'antiquité. Il la fait belle aussi aux Italiens et Provençaux, ses prédécesseurs immédiats. Il voit Dante et Beatrice, Cino de Pistoie, les Bolonais, les Siciliens, les Toscans. Puis viennent les poètes de la langue d'oc, Jaufre Rudel, Sordel, Folquet de Marseille, nombre d'autres.

C'est là que Pétrarque introduit la figure de quelques-uns de ses amis intimes les plus chers à son cœur. C'est d'abord l'ami de sa jeunesse, son compagnon de l'Université de Bologne, Tommaso Caloria de Messine, qu'il avait vu mourir à la fleur de la jeunesse.

Ceux qui paraissent après Caloria, ce sont deux fidèles amis de l'âge mûr, le Romain Lelio de' Lelii, que le poète surnommait Lælius, en souvenir de l'ami de Scipion l'Africain, et celui qu'il nommait Socrate, le musicien flamand Ludovicus Sanctus.]

O quel couple d'amis !...
Avec ces deux-là, j'ai couru des monts divers,
en marchant, tous les trois, toujours vers un sommet.
C'est à eux que j'ai découvert toutes mes plaies.
De ceux-là ne pourra ni le temps ni le lieu
me séparer jamais — (j'espère et je désire !) —
jusqu'à la cendre du bûcher funèbre !
Avec eux j'ai cueilli le glorieux rameau,
duquel j'ornai — peut-être avant l'heure — mes [tempes,
en souvenir de celle-là que j'aime tant !

[Pétrarque s'est joint au cortège et le suit jusqu'à son terme final qui est l'île consacrée à Vénus, Chypre.]

Nous suivîmes le bruit des ailes empourprées
des chevaux volants, à travers mille obstacles,
jusqu'à ce qu'au royaume de sa mère Amour vînt.
Nous ne vîmes relâcher, ni secouer nos chaînes ;
mais entraînés par monts et par forêts,
nul de nous ne savait en quel monde il était.
Outre les lieux où pleure et soupire l'Egée, — il est
une île, plus molle et plus voluptueuse
qu'aucune autre que le soleil chauffe ou la mer [baigne.
Dans le centre est une colline ombreuse et close,
avec si suaves odeurs, des eaux si douces
qu'elle enlève du cœur toute pensée virile.

[C'est là que les humains adoraient Vénus, au temps où la vérité éternelle n'avait pas paru au monde. — C'est là que Cupidon a voulu venir triompher de tous ceux qu'il a pris dans ses rets, qu'il a repus de vaines joies, suivies de peines et de remords. Toute l'île est l'image de ces joies passagères.]

Et tout le val bruissait du murmure
des eaux et des oiseaux ; et ses rives étaient
blanches, vertes, vermeilles, pourpres, jaunes.
C'étaient ruisseaux courants, jaillis de sources vives,
par le temps chaud, sur l'herbe fraîche,
par les ombres touffues, les doux souffles d'été ;
et puis (quand l'hiver vient et l'air se rafraîchit),
tièdes soleils, et jeux, et festins, et repos
paresseux... Tout cela englue l'âme simplette !

[Le cortège est venu à Cithère en la saison des longs jours d'été, où l'hirondelle vole, et le rossignol chante. Autour de l'Arc triomphal, on voit se ranger en images symboliques tout ce qui fait le mal d'aimer : idées fausses, espoirs vains, tromperies, mensonges, déshonneur. — Et auprès on aperçoit la prison, l'etroite cage où l'Amour enferme ses victimes et où il est lui-même enfermé.

Cependant le poète sent son cœur et sa vie tout changés par sa longue captivité, et en contemplant la longue histoire des victimes d'Amour. Il garde l'espoir de la liberté.]

TRIOMPHE DE LA CHASTETÉ

[La vue de tous ces hommes fameux, ces héros, ces dieux qu'Amour a subjugués, font faire au poète un retour sur lui-même. Il ne s'étonne plus que lui-même, seul, faible et sans défense ait pu être surpris et vaincu. Tandis qu'il est dans ces pensées, un spectacle nouveau attire l'attention de

tous : c'est un combat prodigieux. Cupidon attaque Madame Laure et veut la percer de ses flèches.]

Jamais n'a pu courir si léger, — au passage
d'une biche en fuite, — un léopard,
lâché dans la forêt, et libre de ses chaînes,
qui n'eût paru ici lent et pesant, —
si rapide arrivait Amour pour la frapper !

[Le cœur du poète balance entre la pitié et le désir de voir son ennemie vaincue. — Mais tous les traits d'Amour s'émoussent. Et la vertueuse Dame engage le combat contre lui. Elle est entourée de toutes les Vertus qui font sa force, Pudeur, Sagesse, Jugement, Honneur et les autres. — Enfin l'Amour tombe. Sa défaite est comparée par le poète aux grandes défaites de l'histoire, celle d'Annibal par Scipion, de Goliath, de Cyrus. Le vaincu reste confus et furieux, mais il est bien vaincu. Madame Laure peut célébrer sa victoire et triompher de son ennemi.]

Elle portait en ce jour, une robe blanche, —
en main, l'écu dont la vue fit mal à Méduse.
Il était là une colonne d'un beau jaspe,
A laquelle, d'une chaîne trempée dans le Léthé,
chaîne de topazes et de diamants,

. . . .

je vis lier Amour.

[Cupidon lié à sa colonne sur le char triomphal est emmené en grand cortège. Qu pourrait célébrer les Dames qui formaient ce cortège? On en nomme seulement quelques-unes, en commençant par Lucrècé et Pénélope ; après viennent les femmes vertueuses de l'Antiquité païenne, de la Bible, et même de l'époque récente. Le cortège prend la mer et débarque sur la côte d'Italie, sur la baie voluptueuse de Baia, qu'il quitte bien vite, pour s'en aller jusqu'à Linterno, l'ancienne demeure de Scipion l'Africain, héros favori

de Pétrarque, et modèle fameux de continence. De là le cortège reprit sa route, pour terminer sa course à Rome, dans la sainteté de la Ville éternelle.]

TRIOMPHE DE LA MORT

[Après avoir triomphé de l'Amour, Laura reste toute joyeuse avec ses compagnes.]

La belle Dame avec ses compagnes élues,
au retour de leur noble victoire
allaient, rangées en une belle petite troupe.
Elles étaient peu, car la gloire vraie est rare ;
mais chacune, par elle-même, semblait digne
de poèmes fameux, ou de l'histoire.
Leurs victorieuses enseignes portaient
sur champ vert une blanche hermine,
qui avait au cou topazes et or fin.
Non vraiment humaine, mais de divinités
était leur marche, ainsi que leurs saintes paroles.
Bienheureux qui pour un destin pareil peut naître !
Elles semblaient étoiles claires ; — au centre un soleil,
qui les embellissait toutes, sans nuire à leur aspect,
— de roses et de violettes couronnées.

[Mais tout à coup près d'elles apparait sous un étendard noir, une dame en robe sombre. Elle interpelle Laure d'une voix furieuse.]

« ... O toi, Dame, qui vas,
de ta jeunesse et de ta beauté fière,
et qui ne connais pas le terme de ta vie !
Je suis celle-là qui d'importune et féroce
reçois chez vous le nom. O vous, sourde et aveugle
race, — pour laquelle il fait nuit avant le soir !

J'ai conduit à leur fin la race grecque,
    et la troyenne, et celle, en dernier, des Romains,
    avec mon épée, qui perce et coupe, —
et bien d'autres peuples étrangers et barbares.
    Et, arrivant quand on ne m'attend pas,
    j'ai interrompu mille vaines pensées.
Ore, sur vous, à l'heure où vivre est le plus doux,
    je dirige ma course, avant que la Fortune,
    parmi votre douceur ait mis quelque amertume... »

[Laure est pleine de sérénité, et la Mort ne lui fait pas peur. Elle pense seulement à l'amant qui ressentira si grande peine. Cependant dans toute la plaine d'alentour paraissent des morts, en foule innombrable. C'est le cortège de la Mort.]

Là étaient ceux que l'on a dits heureux,
    les pontifes, les seigneurs, les empereurs :
    maintenant ils sont nus, miséreux, mendiants.
Où sont les richesses ? Où, les honneurs ?
    et les gemmes, les sceptres, les couronnes ?
    et les mitres, et les couleurs de pourpre ?...
O aveugles, à quoi vous servent tant d'efforts ?
    Vous retournez tous à la grande antique mère ;
    et c'est à peine si votre nom se retrouve !

[Le poète revient à la mort de Laure ; elle a quitté la vie à l'anniversaire de la naissance des amours, jour pour jour, heure pour heure, le 6 avril à l'heure de prime. Il se représente la départie de sa Dame, telle (sans doute) que son ami Socrate la lui a rapportée.]

« La vertu, et la grâce, et la vertu sont mortes ! » —
    Ainsi, autour du chaste lit les belles dames
    parlaient tristement : — « désormais, que sera-t-il [de nous ?

Qui jamais verra vie parfaite en une dame,
et qui entendra le parler plein de sagesse,
le chant plein de joie angélique ? »

[Cependant le dernier moment venait, sans qu'aucun ennemi de l'âme ait osé approcher de la couche où la mort allait frapper son dernier coup. Les dames amies se taisent.]

Puis, lorsque, renonçant à la peur et aux larmes,
au beau visage seul chacune est attentive,
et dans son désespoir même trouve le calme, —
Lors, — non comme une flamme qui par force est [éteinte,
mais comme celle qui d'elle-même se consume, —
s'en alla l'âme heureuse en paix.
Semblable à une claire et suave lumière,
à laquelle manque peu à peu l'aliment,
elle garda jusqu'au bout sa chère façon, — [neige
pâle — non pas — mais blanche, plus que n'est la
qui tombe, sans vent, sur une belle colline.
Elle semblait, comme un être las, se reposer.

. . . .

La mort paraissait belle, sur son beau visage.

[Ici finit le Triomphe de la Mort dans le texte définitif. Le poète y avait d'abord ajouté un chapitre sur les apparitions de Laure à son amant après la mort. Ce chapitre est fort beau, plein de précises indications sur l'histoire des amours du poète et les sentiments de sa Dame. J'en donne le résumé et d'importants passages.

Le lendemain de la mort de Laure, par une fraîche matinée de gelée blanche, le poète dormait encore,]

Quand une Dame, à la saison pareille,
toute couronnée de gemmes d'Orient,
s'avança...

[Elle emmène l'amant au bord d'un ruisseau, où pousse un beau laurier, non loin d'un grand hêtre. On parle de la mort, de l'éternité, de l'ancien amour. Laure révèle à Pétrarque qu'elle a pensé à lui presque à l'heure suprême, alors que près de son lit, une Dame a prononcé le nom de son poète. Elle aurait quitté la terre avec joie, sans le souci de l'ami qu'elle laissait derrière elle. Pétrarque ému demande si cette pitié ne venait pas de quelque amour.]

« Vos doux dédains, et vos douces colères,
les douces paix que je lisais dans vos beaux yeux,
ont tenu mes désirs incertains, tant d'années ! »

[Laure sourit, puis soupire, et parle : son cœur n'a jamais été séparé de celui de son amant, Mais la vertu et le soin de la gloire, et celui du salut éternel, l'ont forcée à garder une tenue sévère. Elle peut tout dire aujourd'hui.]

« Plus de mille fois, la colère a peint
mon visage, alors qu'Amour brûlait dans mon cœur.
Mais jamais le désir en moi n'a vaincu la raison.
Puis, — si je te voyais brisé par la douleur,
lors, vers toi je levais mes yeux suavement,
sauvant ainsi ta vie et notre honneur.
Et, si la passion devenait trop puissante,
lors, mon front et ma voix jusqu'à te saluer
allaient. Tantôt craintive et tantôt douloureuse,
Tels j'eus avec toi mon artifice, et ma ruse :
tantôt accueil bénin, tantôt dédain.
Tu le sais bien, car tu en as chanté partout !
Je voyais quelquefois tes yeux si pleins
de pleurs, que je disais : « Celui-ci est perdu,
« si l'on ne vient à l'aide ! J'en reconnais les signes ! »
Alors je lui donnais un honnête secours.
D'autres fois, je t'ai vu tels éperons aux flancs,
que je disais : « Il faut ici un coup plus dur ! »

[Le poète reste confondu des aveux que lui fait sa Dame; il n'y peut croire. Elle s'irrite de son incrédulité. Elle se déclare heureuse de son amour, et de la renommée qu'il lui vaut. Mais elle veut une juste mesure, et cela d'autant plus que le poète ne se fait pas faute de célébrer ses amours et de les divulguer par le monde. Elle dit :]

«En nous deux la flamme d'amour fut presque égale
(depuis le jour du moins que je m'aperçus de ton feu),
mais l'un l'a publiée, et l'autre la cachait.
Tu t'enrouais déjà, toi, à clamer merci,
que moi, je me taisais ; et la pudeur, la crainte
faisaient ainsi sembler petit un grand amour.
La douleur n'est pas moindre alors que l'on la cache,
ni plus grande alors que l'on se va lamentant.
Le vrai, dissimulé, ne gagne ni ne perd... »

[Un certain jour du moins Laure a laissé paraître ses sentiments, et l'amant a dû comprendre. C'est le jour où elle lui a répondu. en chantant une chanson dont le refrain disait tout.]

« Mais tout voile ne s'est-il pas déchiré, quand,
toi présent, j'ai fait accueil à tes seules paroles,
en chantant : « *Notre amour n'ose pas davantage !* »
Mon cœur étant vers toi, vers moi je ramenais mes yeux.
De cela tu te plains, comme d'un inégal partage :
je t'ai donné le plus, le mieux, j'ai pris le moins.
Et parce que je te les pris, ces yeux, tu ne sais pas
que mille fois, et plus de mille et mille,
je les rendis, en les tournant, avec pitié, vers toi ?
Et leur lumière aurait été tranquillement
vers toi toujours, si je n'avais eu crainte
Des dangers de l'éclair des tiens ! »

[L'aurore s'avance et le jour vient. Madame Laure, avant de retourner au ciel, prédit au poète qu'il a encore un long temps à passer sans elle sur la terre.]

TRIOMPHE DE LA GLOIRE

[L'affreuse Mort s'est éloignée. Le poète voit venir, s'avançant sur l'herbe, la Gloire, celle...]

Qui du tombeau fait sortir l'homme et lui garde la vie!

[Elle est lumineuse comme l'étoile du matin, et autour d'elle tout le ciel est serein. A sa droite marche César et à sa gauche Scipion. Un cortège de héros la suit...]

Hommes de fer armés, et de vertu,
tels que dans les jours antiques, au Capitole,
par la Voie sacrée ou la Voie large,
ils s'avançaient...

[Ce sont, tout d'abord, les héros de l'histoire romaine, tels que les Claudius, Fabius, Metellus, Cincinnatus.

Il doit pourtant renoncer à reconnaître tous ces grands Romains. Les héros étrangers détournent son attention (chapitre II). La Grèce, Carthage, puis le peuple hébreu passent sous ses regards. Les Dames illustres viennent ensuite, celles de la Grèce, de l'Orient, de l'Egypte. Dans ce cortège de la Gloire, le poète ne fait pas seulement place à l'antiquité. Aux derniers noms des empereurs romains il en rattache de plus modernes, le roi Arthur de la Table ronde, Charlemagne et ses douze preux. Avec Godefroid de Bouillon, il célèbre les Croisades. Dans les siècles qui le précèdent immédiatement, Pétrarque, qui ne connaît guère que l'antiquité, voit bien peu de héros qui puissent mériter la gloire. Il en nomme deux ou trois, sans qu'on sache bien pourquoi : le sultan Saladin, l'amiral italien Roger de Loria, et un duc de Lancaster, grand ennemi du roi de France, que l'on a peine à identifier. Il fait place seulement à deux contemporains qui lui étaient personnellement chers, le roi Robert de Naples, qu'il avait surnommé Argus aux cent

yeux, et Etienne Colonna. Mais voici venir un autre cortège (chapitre III). La gloire ne s'acquiert pas seulement par les armes. Voici les maîtres de la pensée et de la poésie qui ouvrent ce nouveau triomphe : c'est Platon, d'abord, celui de tous qui pénétra, par sa pensée, le plus près de la vérité chrétienne, le plus près du vrai but. Puis viennent tous les grands noms des lettres grecques et romaines. Le poète insiste surtout sur les philosophes, qu'il décrit chacun de traits ingénieux. On peut retenir le passage sur Carnéade, dans lequel il me semble désigner, en même temps que les sophistes antiques, les dialecticiens de son temps, dont il a tant détesté les stériles querelles. Au milieu de son énumération, Petrarque a laissé cette partie du poème inachevée. Ce Triomphe de Gloire est celui qui captivait le plus l'attention, à l'aurore de la Renaissance. Il est pour nous le plus suranné, et c'est celui auquel j'emprunte le moins de citations.]

TRIOMPHE DU TEMPS

[Le Soleil, par sa course rapide, est le régulateur du temps. Le Soleil se lève. En regardant le monde, il s'aperçoit et s'indigne que les hommes, par la Gloire, prétendent se rire de lui et vaincre le temps.]

De son séjour doré, — ayant devant lui l'aube, —
se levait, ceint de rayons, le Soleil, si vite
qu'on aurait dit : « il vient seulement de se coucher. » —
Il se dressa un peu, et, comme font les sages,
il regarda autour de lui ; puis à lui-même :
« Qu'en penses-tu ? Il faut désormais prendre garde !
« Vois donc ! Si l'homme, qui vécut fameux sur terre,
« ne perd pas sa gloire en mourant,
« qu'en sera-t-il des lois que le Ciel a fixées ?...
. . . .

« Or, il faut que tout mon zèle se rallume,
« et que la colère à mon vol double les ailes :
« je porte envie aux hommes, et ne m'en cache pas !
« J'en vois d'aucuns après mille ans
« et mille et mille encor, plus fameux qu'en leur vie.
« Et moi, je me surpasse, en peines incessantes!
« Je suis ce que j'étais, avant qu'ordonnée
« fût la terre ; — je roule et le jour et la nuit,
« sur la route ronde infinie! »
Après qu'il eut parlé, maugréant,
il reprit sa course, — bien plus rapide
qu'un faucon qui, d'en haut, fond sur sa proie.

[La poète admire cette course prodigieuse du Temps; elle l'effraie et lui fait prendre en dégoût la vie. Le sage ne met son espérance que sur les choses durables. La fuite du Temps est si légère, à la suite du Soleil, son guide, que nul ne la peut suivre. Presque en un seul moment se succèdent le froid, le chaud, la glace, et la rose. Cette pensée réveille les remords de Pétrarque et ses souvenirs.]

Autrefois je suivais espoirs et vains désirs ;
j'ai maintenant devant les yeux un clair miroir,
où je me vois moi-même, et vois ma faute.
Autant que je puis je me prépare à la fin,
pensant à cette rapide vie, en laquelle
ce matin j'étais enfant, et ce soir vieillard.
Quoi, plus qu'un jour, est cette vie mortelle,
un jour court, froid, nuageux, plein d'ennui ;
belle elle peut sembler, mais elle n'a nul prix !
Ici, l'espoir humain! ici la joie!
ici, les pauvres mortels lèvent la tête ;
et nul ne sait combien l'on vit, ou bien l'on [meurt!

Or donc, je vois prompte la fuite de ma vie, —
de toutes les vies ! — et, dans la fuite du soleil
clairement la ruine du monde.

[Le poète suit avec terreur la course du soleil. Il voit passer cependant la foule de ceux qui ne se soucient pas de la fuite du temps, parce qu'ils comptent sur la gloire immortelle, que donnent les poètes et les historiens. Mais le temps viendra à bout de ceux-là aussi.]

Il reprenait un vol plus rapide.
A ses coursiers la ration d'orge est doublée !

[Une voix s'élève, venue on ne sait d'où, et prédit l'oubli et les ténèbres à la gloire même.]

« Le soleil roulera, non des ans, mais des lustres,
et des siècles, vainqueurs de tous les cerveaux.
Tu verras l'effacement de toutes les gloires...
Un beau ciel d'hiver, douteux, instable,
— telle est votre gloire : un petit nuage le trouble.
C'est aux grands noms un grand poison que le grand
Ils passent, vos triomphes, vos pompes, [temps !
passent les seigneuries et passent les royaumes,
. . . .
vos éloquences ! vos génies ! ... »

[Après que la voix s'est tue, le poète reprend sa méditation.]

TRIOMPHE DE L'ÉTERNITÉ

Après que sous le ciel je ne vis nulle chose
solide et stable, — tout épouvanté, [te fier ? »
je me tournai vers mon cœur, et dis : « En quoi

Il répondit : « En le Seigneur, qui jamais n'a trahi
« la promesse donnée à qui se fie en lui ! — »

[Le poète reconnait que le monde l'a déçu ; il ne peut s'en prendre à personne : toute la faute est à lui-même.]

Ainsi je pensais. Comme plus en soi-même rentrait
mon âme, il me sembla que je voyais un monde
nouveau, immobile, et éternel en son âge.
Autour se défaisaient le soleil, tout le ciel,
avec les étoiles, et la terre et la mer
pour se refaire plus beau, plus délicieux.

[Le poète, à sa grande surprise, voit arrêté le soleil, qui jamais ne s'arrête. Les trois dimensions du temps, — présent, passé, avenir, — sont réduites à une seule. Il n'y a plus rien qui porte ces noms : avant, après, fut, sera. Dans cette immobilité éternelle règne le souverain bien. Car c'est le mal seulement que le temps ramène. Heureux ceux qui posséderont la joie éternelle ; malheur aux hommes aveugles qui ne savent s'y préparer.]

O âme errante, jusqu'à la fin affamée !
Pourquoi tant de soucis ? — Seule une heure disperse
ce qu'on a peine, en bien des ans, à récolter.
Ces choses qui écrasent et encombrent nos cœurs,
avant, — aujourd'hui, — hier, — demain, — soir [et matin, —
tout en un seul instant passera comme une ombre !

[Le poète poursuit sa méditation, jusqu'à un désir passionné de la joie éternelle, au jour de la résurrection de la chair. Il voit les âmes qui la posséderont, et parmi elles, Laure.]

Parmi toutes ces âmes rares et charmantes,
bienheureuse celle-là que la mort frappa
longtemps avant le terme naturel !

Alors apparaîtront les desseins angéliques,
les honnêtes discours, et les chastes pensées,
que la nature a mis dans son cœur juvénile!

[La vertueuse Dame sera élevée au plus haut sommet de la gloire. — Après l'avoir conduite là, Pétrarque conclut ses cinq triomphes :]

De ces triomphes, il en est cinq qu'en bas, sur terre
nous avons vus, — et enfin, le sixième,
si Dieu permet, nous le verrons là-haut.
Et le Temps à tout détruire si prompt,
et la Mort en ses comptes si avare,
elle et lui, tous les deux ensemble, seront morts.
Et ceux qui ont mérité la gloire lumineuse [mants
(que le temps a éteinte), et les beaux traits char-
(qu'ont fait pâlir et le Temps et la Mort),
de l'oubli, des aspects noirs et sombres, [beaux)
ils feront don, (en devenant plus que jamais
à la mort brutale et aux jours voleurs.
En l'âge le plus vert et fleuri, ils auront,
avec immortelle beauté, gloire éternelle.
Mais devant tous ceux qui vont se renouveler,
est Celle que le monde en pleurant réclame,
avec ma langue, avec ma plume lasse ;
mais le ciel cependant veut la voir tout entière.
Sur le bord d'un fleuve qui naît au mont Genèvre (1),
par Elle, Amour m'a fait si longue guerre,
qu'encor mon cœur en porte la mémoire.
Heureuse la pierre qui couvre le beau visage !
Lorsque ma Dame aura repris son beau voile,
si fut heureux celui qui sur terre l'a vue,
Que sera-ce, quand il la reverra, — au ciel !

(1) La Durance.

ŒUVRES LATINES

POÉSIES
TRAITÉS MORAUX ET RELIGIEUX
LES LETTRES

POESIES LATINES

L'AFRICA

La fin du poème (1).

[En terminant ce poème dont il avait attendu tant de gloire, Pétrarque a le triste sentiment de la réalité, et adresse un dernier adieu à son rêve].

O mon *Afrique* ! dont l'achèvement m'a causé tant de peine, je te relis, je te parle, je te caresse...

Heureux ceux qui sont nés dans des temps meilleurs : plût à Dieu que nous fussions du nombre ! Vains souhaits ! En ces siècles nouveaux, l'axe des choses a tourné, et Jupiter cruel nous regarde en bas. Il faut obéir à notre destinée, et suivre nos étoiles, là où elles nous mènent, de peur qu'elles ne ne nous y traînent. Je suis, pour moi, condamné à passer ma vie dans le tourbillon variable des tempêtes. Mais pour toi, peut-être, si, comme mon cœur le désire et l'espère, tu vis après moi, longtemps, — de meilleurs siècles viendront ! — Ce sommeil léthargique ne gagnera pas toutes les années. Peut-être les ténèbres se dissiperont, et nos neveux pourront revenir vers le pur flambeau d'autrefois.

Alors tu verras l'Hélicon reverdir de nouveaux plants, et les lauriers sacrés se couvrir de feuilles. Alors, on verra renaître les hauts génies et les âmes dociles, en qui la flamme des honnêtes travaux redoublera l'antique amour des Muses.

Alors, toi, n'oublie pas de faire, avec zèle, revivre mon nom. Que par toi, autant que tu le pourras, la

(1) Livre IX. Vers 421 à 423, et 445 et *suivants*.

renommée du moins me revienne dans la mort, et qu'honneur soit rendu à mes cendres! La vie me sera plus douce parmi ce peuple nouveau, et ma gloire bravera le tombeau !

En attendant, je te l'ordonne, traverse, inconnue, d'un pas hâtif, les générations indifférentes. A peine, de loin, sur le bord du seuil, prête à t'éloigner, les gens t'apercevront; — hélas ! tu auras dans le monde peu de demeures, et rarement on te donnera l'hospitalité. Mais, si ton destin te présente un ami de la vraie vertu, demande-lui avec assurance un petit coin retiré sous son pauvre toit : là, toujours seule, et toujours étrangère, bien plutôt certes qu'entourée d'ennemis, vieillis, le front chargé d'années, en attendant d'arriver à l'aurore d'un âge nouveau.

Mais rajeunis, je t'en supplie, dès qu'une clarté féconde luira pour les poètes, et une ère plus favorable pour les honnêtes gens !

LES BUCOLIQUES

[C'est un recueil de douze Églogues. La première a pour titre *Parthenias*, c'est-à-dire l'homme vierge, un des surnoms de Virgile. — Pétrarque paraît sous le nom, qu'il aimait, de *Sylvius*, l'homme des bois, et son frère le moine chartreux sous celui de *Monicus*, le solitaire.]

La poésie des Romains et des Grecs et celle de la Bible.

Monicus. — Ce pasteur (1) ravit les astres par la douceur de son chant. Écoute-le ! Tu en seras charmé.

(1) Le roi David.

Sylvius. — Oh ! je le connais bien. Il parle souvent du peuple et des murailles de la petite Jérusalem, et il ne sort pas de là. Il a toujours des larmes, et sa poitrine respire des sons rauques. Les autres chantent Rome et Troie, et les combats des rois. Ils disent ce que peut la douleur et ce que peut l'amour ; ce que peut l'élan de la colère ; qui gouverne les flots et les vents, et quel esprit mène les astres. Ils peignent aussi, sous des formes diverses, les trois frères qui ont reçu en partage l'empire des trois royaumes : le plus grand, Jupiter, au visage serein, et armé du sceptre ; — le second, maître des abîmes, le trident en main, les cheveux bleus ; — le dernier, au teint brun ; à son côté est sa farouche épouse. Le sombre nocher du marais tartaréen va et revient sur les eaux de poix. Le chien à triple tête aboie. Les trois sœurs, d'une main rude, tirent le dur fuseau, sous une loi inflexible. Ils chantent aussi les ténèbres du Styx dans la nuit éternelle, les Furies, dont les cheveux sont des serpents. Et puis, le temple saint, le Forum, les forêts, les campagnes, les armes et les héros !

Monicus. — La bouche de celui-ci chante un seul Dieu, devant lequel tremble la foule des dieux vaincus. Il gouverne d'un signe le ciel bienfaisant. Il tient en équilibre l'éther liquide ; il verse l'abondance des rosées, et les neiges glacées ; il fait descendre d'une nuée salutaire la pluie que désirent les plantes altérées. Il tonne et secoue l'air de flammes rapides. Il donne aux astres leurs saisons, et à la terre ses semences. Il commande à la mer de couler, aux montagnes de rester fixes. Il a créé le corps et l'âme, et il y a ajouté toutes les activités, mettant, dès l'origine, le comble à son double présent. Quelle est la suite de la vie et de la mort, et quelle route conduit sûrement par delà les astres nos

âmes fatiguées, il nous l'a appris, et en a répété sans cesse ses avis.

Tel est le Dieu que chante mon pasteur. Ne dis pas, je t'en prie, que sa voix est rauque. Elle est ferme et pénètre les cœurs d'une douceur secrète!

Daphné. Le Laurier. La Gloire.

[La troisième Églogue a de merveilleuses images mythologiques, telles que les aimeront les peintres toscans de l'âge suivant. Le poète est amoureux de Daphné, image du laurier et de la gloire poétique. Il s'est donné le nom de *Stupeus*, âme inflammable comme l'étoupe.]

Daphné, quand, pour la première fois, je t'ai vue seule sur le rivage désert, je ne savais pas si je voyais une femme ou bien une déesse. Ton manteau d'or brillait si fort d'une pourpre éclatante ; il embaumait l'air, tout alentour, d'un parfum si rare! Ton doux visage jetait des étincelles pareilles aux étoiles, et la brise faisait flotter sur tes épaules ta chevelure éblouissante. Je fus frappé de stupeur. Le soleil luttait contre tes rayons, en combat inégal. Tout ton corps brillait d'une lumière qui n'est pas la nôtre.

Et j'eus peur que les dieux, te voyant d'aventure, ne brûlassent d'amour et ne vinssent t'enlever, avant que tu connusses ma blessure, et les feux secrets de mon cœur embrasé.

Je m'approche; je veux te faire connaître les premiers débuts de mon mal douloureux : je tire à peine un mot de ma gorge desséchée...

[La déesse se montre sévère au premier abord. Plus tard elle a paru s'adoucir un peu. Pour la conquérir, le poète

appelle à son aide toute la troupe des Muses que sa bonne fortune lui a fait rencontrer dans un vallon montueux.]

Un jour, vers midi, mon amour ou ma tristesse m'avaient mené dans les forêts. Soudain une voix, plus douce que voix humaine, frappa mes oreilles. Je fus saisi de stupeur. — Une onde légère, sur la pente d'un sentier herbu, roulait de petits cailloux brillants : le lieu est montueux. — J'ai suivi le murmure des eaux; et sur une rive empourprée, à l'ombre d'un laurier vert, j'ai vu (à la joie du ciel) une danse de jeunes filles. — A la hâte, je détournais mes pas ; mais une des jeunes filles, celle d'entre elles dont la voix est la plus mélodieuse, dit :

« Si un rare destin a dirigé par ce sentier tes pas, ose donc contempler des visages divins ! »

Elle parla ainsi, et me prit par la main. Toute peur de parler s'enfuit, et je commençai :

« Ah ! soyez-moi clémentes, déesses ! C'est l'erreur d'amour qui m'amène. Je poursuis, — hélas pour mon malheur! — les traces éparses d'une bête cruelle. Elle me fuit ! Mes douleurs, elle les ignore. »

A ces mots, la vierge sourit :

« Nous savons tout, dit-elle. Tu suis, par les ravins, Daphné la Thessalienne. La fable en est dès longtemps connue, dans les bois d'Aonie ! Marche avec assurance : elle s'adoucira. Toutefois, reçois ce rameau d'abord ! »

Elle cueillit, de ses doigts délicats, un rameau feuillu, et, à moi, plein de désir, elle le tendit :

« Tu iras, dit-elle ; tu lui diras que tu as vu les neuf sœurs, celles que le vulgaire ne peut pas contempler, celles que ne vit jamais aucun esprit nourri de soins profanes...

« Dis-lui que tu les as vues, errantes sur le mont

sacré, sur le bord de cette fontaine qu'a fait jaillir d'un coup de pied le cheval ailé !... » (1)

TRAITÉS MORAUX ET RELIGIEUX

LE SECRET

La mélancolie.

[Le Secret se partage en trois journées, Dans la première, saint Augustin, qui représente sa conscience, met Pétrarque en présence des pensées qui doivent ramener son âme à la pénitence. Dans la seconde il lui fait voir quels sont les péchés où il est tombé. J'en détache ce morceau sur la tristesse sans raison, l'*accidia* du moyen âge, la *mélancolie* des modernes.]

Pétrarque. — Le nom même de ce mal-là me fait horreur.

Saint Augustin. — Sans doute parce qu'il t'a longtemps tourmenté ?

Pétrarque. — Je l'avoue ! Dans tous les maux dont je souffre, il arrive qu'il se mêle une certaine douceur, même mensongère. Mais dans cette tristesse, tout est âpre, misérable, horrible. La route est toujours ouverte au désespoir, et tout pousse les malheureuses âmes à la mort. Des autres passions, je ressens des assauts fréquents, mais courts, momentanés. Mais ce mal-là, au contraire, me saisit quelquefois avec une ténacité telle,

(1) Dans cette catégorie, *Poésies latines*, j'aurais pu citer des fragments des lettres latines en vers (*Epistolæ metricæ*). Il m'a semblé qu'ils étaient mieux à leur place dans l'ensemble des Lettres.

qu'il m'enlace et me torture des journées et des nuits entières. Et ces moments-là, pour moi, ne ressemblent plus à la lumière et à la vie : c'est une nuit infernale et une cruelle mort. Et pourtant ! (Voici bien ce qu'on peut appeler le comble des misères !) je me repais de ces peines et de ces douleurs-là, avec une sorte de volupté, si poignante que, si l'on m'en vient arracher, c'est malgré moi !

Saint Augustin. — Tu connais très bien ton mal. Tout à l'heure tu en sauras la cause. Dis-moi : qu'est-ce qui te rend triste à ce point ? Est-ce le cours des choses de ce monde ? Est-ce une douleur physique, ou bien quelque rigueur injuste de la Fortune ?

Pétrarque. — Rien de tout cela en particulier !...

L'Amour et la Gloire.

[Dans la troisième journée, saint Augustin amène le pénitent, bien malgré lui, à constater que tout le mal est né dans son âme de deux passions, desquelles, à vrai dire, il aurait songé à tirer honneur plutôt que reproche. La première est son amour pour Laure, passion funeste, encore que l'objet en fût pur. En vain Pétrarque soutient que cet amour a élevé son âme au-dessus des bassesses du monde. La conscience lui montre que tous ses péchés ont eu pour cause le désordre moral, né d'un amour sans issue.]

Saint Augustin. — Dis-moi ? Te souviens-tu des années de ton enfance, ou bien la foule de tes soucis présents a-t-elle effacé en toi tout souvenir de cet âge ?

Pétrarque. — Mon enfance et ma jeunesse sont devant mes yeux, tout aussi bien que la journée d'hier.

Saint Augustin. — Te rappelles-tu, à cet âge-là, quelle était ta crainte de Dieu ? Et comme tu aimais la religion, comme tu chérissais le bien ?

Pétrarque. — Oui, je me rappelle, et je vois avec peine qu'à mesure que je croissais en âge, la vertu diminuait.

Saint Augustin. — Pour moi, j'ai toujours craint que la brise du printemps ne renversât cette fleur si précoce qui, si elle fût restée entière et intacte, aurait produit en son temps, un fruit merveilleux.

Pétrarque. — Mais ne t'écarte pas du sujet! Quel rapport cela a-t-il avec la question qui nous occupe?

Saint Augustin. — Je vais te le dire. Parcours tout bas en toi-même (puisque tu sens ta mémoire fraîche et précise), parcours tout le temps de ta vie. Rappelle-toi le moment où a commencé dans ta conduite un si grand changement!

Pétrarque. — Voilà donc que, d'un coup d'œil rapide, j'ai repassé le nombre et la suite de mes années.

Saint Augustin. — Et qu'y as-tu trouvé?

Pétrarque. — J'y ai vu que la doctrine de cette lettre de Pythagore (1), dont on m'a parlé, n'est pas vaine. En effet, lorsque, gravissant un sentier tout droit, je fus parvenu, sage et vertueux, à un embranchement, on me commanda de prendre la droite; mais fut-ce imprudence? fut-ce orgueil? je me détournai vers la gauche! Je n'ai point profité de ce que j'avais souvent lu dans ma jeunesse :

« C'est ici le lieu où la route se partage en deux : la droite mène sous les murs du grand Pluton; c'est par là que nous irons aux Champs Elysées. Celle de gauche est celle des supplices des méchants; elle mène au Tartare impitoyable » (2)!

J'avais lu cela jadis, mais je ne l'ai pas compris avant

(1) L'Y, dont la forme est le symbole des deux voies de la vie humaine.

(2) Virgile, *Enéide*, VI, 540-43.

d'avoir fait l'épreuve. Depuis que je me suis engagé dans le sentier oblique et sordide, souvent, avec des larmes, je me suis retourné en arrière. Mais je n'ai jamais pu reprendre le chemin de droite. A l'heure où je l'avais abandonné, c'est alors, oui, alors, que ce désordre s'est opéré dans ma conduite!

Saint Augustin. — Mais à quel moment de ta vie cela est-il arrivé?

Pétrarque. — Au milieu du feu de l'adolescence ; si tu veux attendre un peu, je me rappellerai sans peine l'âge que j'avais alors.

Saint Augustin. — Je ne demande pas un calcul si exact! Mais, dis-moi plutôt : à quel moment la figure de cette femme t'apparut-elle pour la première fois?

Pétrarque. — Ah! cela, certes, je ne l'oublierai jamais!

Saint Augustin. — Rapproche donc les deux époques.

Pétrarque. — Assurément, ma rencontre avec elle, et mon péché, coïncident, dans le même temps.

Saint Augustin. — J'ai donc ce que je voulais!...

[L'amour de la gloire est la seconde cause du péché où il est tombé.]

Saint Augustin. — Vivre sans gloire, voilà ce que je ne te conseillerai jamais; mais je te recommanderai toujours de ne point préférer l'amour de la gloire à la vertu. Tu sais que la gloire est comme l'ombre de la vertu. Et donc, de même qu'il est impossible que ton corps, par un soleil ardent, ne jette pas d'ombre, de même il ne peut se faire que la vertu, en quelque lieu que ce soit, n'engendre pas de gloire, par le rayonnement de Dieu. Ainsi, quiconque supprime la vraie gloire, supprime nécessairement la vertu; et sans la vertu, la vie de l'homme reste nue, semblable à celle

des animaux muets, et prête à obéir à la voix de l'appétit, qui, pour la bête, est le seul amour. Voici donc la loi que tu dois observer : cultive la vertu, et néglige la gloire. Quant à celle-ci, ainsi qu'on l'a dit à propos de Caton, moins tu la poursuivras et plus tu l'atteindras!...

Chaque fois qu'aux fleurs du printemps tu vois succéder la moisson d'été, aux chaleurs de l'été la douceur bienfaisante de l'automne, aux vendanges d'automne la neige des hivers, dis-toi : « Les saisons passent, mais pour souvent revenir ; et moi je m'en vais sans retour ! » Chaque fois qu'au coucher du soleil tu vois croître l'ombre des montagnes, dis-toi : « Maintenant la vie s'enfuit, et l'ombre de la mort s'étend ; pourtant demain reparaîtra le même soleil ; mais pour moi ce jour a passé, irréparablement. »

Qui pourra compter toutes les beautés d'une nuit sereine ? C'est un moment du temps, opportun pour ceux qui veulent mal faire autant que sacré pour ceux qui veulent faire le bien, Ainsi donc, non moins inquiets que n'était le pilote de la flotte troyenne, « *debout au milieu de la nuit, observez tous les astres qui roulent dans le silence des cieux* ».

En les voyant courir vers le déclin, sachez que vous êtes poussés avec eux, et qu'il ne vous reste aucun espoir de vous arrêter, si ce n'est en Celui qui est immuable, et qui ne connaît pas de déclin...

Songe à tout cela, médite-le jour et nuit, non seulement comme il sied à un homme sensé et conscient de sa nature, mais comme il convient à un philosophe. C'est ainsi, sache-le, qu'il faut entendre ce mot : « Toute la vie des philosophes est une méditation de la mort (1). »

(1) Cicéron, *Tusculanes*, I, 31.

Ces pensées vous apprendront à mépriser les actions des mortels, et vous montreront un autre chemin de vie, qu'il faut suivre. Tu me demanderas quel est ce chemin et par quels sentiers on y aborde? Je te répondrai que tu n'as pas besoin de longs avis ; écoute seulement le Saint-Esprit qui t'appelle, qui t'exhorte sans cesse, et qui dit : « Voici le chemin de la patrie ! »

DE LA VIE SOLITAIRE

De la solitude et de l'amitié (1).

Je ne parle pas à d'autres qu'à ceux qui aiment les Lettres et la vertu. Aux autres, je n'ai pas de conseil salutaire à donner, si ce n'est de changer de vie ! Quand ils auront fait cela, nous pourrons ensuite considérer l'opportunité du choix des lieux.

Mais à ceux même auxquels j'ai montré l'opportunité de la solitude, je n'ai jamais conseillé de mépriser, par amour de la solitude, les droits de l'amitié. Je leur dis de fuir la foule, non de fuir les amis. Si quelqu'un pense qu'il a des foules d'amis, qu'il voie d'abord s'il ne se trompe pas. Rien ne l'en pourra mieux assurer, qu'une nécessité soudaine ou un changement de fortune ; c'est chose certes qui n'est pas à désirer pour le seul plaisir de faire une expérience ; mais qu'elle arrive, et combien elle servira à l'expérience et à la découverte des erreurs !

Maintenant on me dira qu'un homme peut être plus riche en amis qu'un autre : je ne m'en trouble pas. Je ne conseille pas au solitaire de fuir ses amis, mais bien

(1) Première partie, section V, chapitre VI.

plutôt de les appeler. Qu'ils viennent le voir, un à un plutôt qu'en troupe ; ce ne sera pas une contrariété qu'ils apporteront à son loisir (1), mais un appui et une consolation.

Que le loisir soit modéré et plaisant, non pas insolent ; la solitude pacifique, et non arrogante ; qu'elle soit la solitude, et non la sauvagerie. Et ainsi, celui qui la visitera aura la surprise de voir que l'humanité, exilée des villes, habite les bois, et qu'on peut trouver dans les foules des ours et des lions, dans la solitude un homme pareil aux anges.

Tel est bien mon sentiment, et tel, entre deux extrêmes, le sentier moyen que je suis...

Jamais il ne me semblera que la présence d'un ami interrompt ma solitude, mais qu'elle l'embellit. Et pour tout dire, s'il fallait être privé de l'une des deux choses, j'aimerais mieux encore être privé de solitude que d'ami.

Voici donc comment j'adopte la solitude, sans en écarter jamais les amis; je n'en écarte même pas un seul, à l'exception toutefois de celui-là que je serais forcé de fuir à la ville même, pour le soin de ma tranquillité, chose qu'il ne faut jamais négliger. Tout revient donc à ceci : je veux partager la solitude avec mes amis, comme tous mes autres biens ; car je crois, suivant le mot charmant de Sénèque, que la possession d'aucun bien n'est vraiment douce, si l'on est seul à en jouir ; or je ne doute pas que la solitude soit un bien, un bien doux et grand ; mais j'écarte du partage les méchants, et non pas seulement eux, mais les inutiles et les lâches.

Il n'est pas donné à tous de briller soit par la sainteté,

(1) *Otium*, le loisir, la liberté de l'âme. Je rappelle le sens spécial que Pétrarque donne à ce mot.

soit par les Lettres, et de mériter dans leurs fameux loisirs l'amour et l'attention de la postérité... Mais quel prix ne doit-on pas attacher à ceci, que le peu de temps de la vie (qu'on n'a aucun espoir de rattraper une fois écoulé) soit vraiment bien à nous? Il n'est défendu à aucun homme, même s'il n'est pas un grand savant, de tenir, par la méditation et la lecture du moins, son âme échauffée de pensées sereines, dégagée des chaînes des choses, soumise à Dieu et à la raison, libre enfin!

Et le corps? Délivré d'un grand joug, et n'ayant plus à obéir qu'à l'âme, quand bien même encore insolemment il se révolte parfois, il finira par faire ce qu'on lui commandera. Libéré de mille travaux, périls, caprices, il pourra aller où il voudra, s'asseoir, s'arrêter, parler, se taire, méditer. Il n'aura pas pour l'interpeller des gens affairés, agités, des gens auxquels être malheureux ne suffit pas, si, pour comble de misère, ils ne peuvent encore abuser de la misère des autres!...

LE LOISIR DES RELIGIEUX

Dédicace du Livre aux Chartreux de Montrieux.

[C'est en 1347, au retour de sa première visite à Montrieux, que Pétrarque écrit ces lignes.]

Il eût été convenable, ô heureuse famille du Christ, que pendant ce temps que j'ai passé avec vous, j'eusse pu, moi-même, vous dire des choses, que ma dévotion, que notre commun amour de Dieu eussent confiées à votre conscience. Mais, vous l'avez vu, le temps fut court, pour pouvoir exposer l'état de mon âme lourde de soucis. Toute joie, dans cette vie, est toujours plus fugitive que le vent : je suis arrivé, et au même moment,

je suis parti, et, si je puis employer, dans un cas bien différent, les mots de César, « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! » *Vaincre*, n'est pas autre chose qu'accomplir son désir. Un vainqueur est celui dont le désir est accompli. J'ai donc vaincu, ayant atteint l'objet de mes vœux !

Je suis venu dans le Paradis ! J'ai vu les Anges de Dieu sur la terre ! Ils habitent des corps humains, et, en leur temps, ils habiteront le ciel. Près du Christ, pour lequel ils combattent, ils arriveront, quand ils auront terminé le travail de l'exil présent. Si, avant de vous former dans le sein de vos mères, Il ne vous avait pas connus, sanctifiés, prédestinés au nombre de ses élus, jamais Il ne vous aurait montré le chemin droit, rapide, le plus éloigné des détours du monde.

Si je n'ai pu espérer une complète satisfaction, dans cette joie sainte que votre société m'a donnée, une seule chose l'a empêché, la brièveté de ma visite. C'est à peine si j'ai eu le temps de voir vos visages vénérés. Jamais jour ne me parut plus court, jamais nuit plus rapide.

J'ai contemplé ce monastère sacré, cette église ; j'ai été frappé de stupéfaction par ce silence pieux, cette angélique psalmodie...

... J'ai joui de l'entretien désiré avec mon excellent frère, mon frère unique. Et cependant, sans que je m'en aperçusse, le temps s'est écoulé. Je n'ai pas trouvé moyen de relier ensemble mes paroles et de recueillir mon âme.

Et puis, ce furent vos égards continuels, votre bonté pour moi, non pas cette bonté générale que vous témoignez en le Christ à tous vos hôtes, mais une charité toute spéciale, et très chaleureuse. Tout cela m'inspirait une inquiétude, celle de nuire, par un séjour pro-

longé, aux divins offices, et à la règle, et m'engageait à hâter mon départ. C'étaient, avec chacun d'entre vous, des conversations brèves et charmantes. Je m'y laissais aller, tantôt de-ci, tantôt de-là, mais toujours dans le même dessein, avec une sainte et pure volupté. Elles rompaient le cours de la prière continue ; elles me faisaient oublier tout, sauf les paroles qui sortaient, tantôt de l'une, tantôt de l'autre de vos bouches, comme d'autant de célestes oracles.

Que dirai-je encore ? Voilà ce qui m'est arrivé. Tout tendu avec avidité vers toutes ces choses, regardant tout, tout alentour, disant, écoutant mille propos épars et sans suite, j'ai fini par m'en aller presque en silence.

Vous m'avez accompagné, dans la mesure où vous pouviez relâcher les liens très sévères de la règle. Au dernier instant, vous m'avez suivi avec les yeux, et aussi avec le cœur, car votre affection me permet de le croire, et avec bien des prières élevées vers le ciel. Et moi, qui étais venu là chercher un frère, j'en ai trouvé plusieurs !

Maintenant que je suis revenu dans ma propre solitude, je reste plein du souvenir de cette douceur sacrée... Donc j'ai l'intention de compléter ici ce que je me rappelle avoir là-bas, dans ma hâte, oublié...

SUR LES REMÈDES DE LA BONNE ET DE LA MAUVAISE FORTUNE

L'AMOUR (1)

Le plaisir. — Aimer est donc un mal ?

La raison. — J'en conviens : c'en est un.

(1) Livre I, chapitre LXIX.

Le plaisir. — Je ne sais rien de meilleur que ce mal-là!

La raison. — Je le pense, certes bien, dans l'état où est ton cœur! Mais ton jugement des choses n'est pas solide.

Le plaisir. — Haïsse qui voudra! Pour moi, j'aime.

La raison. — Et qu'aimes-tu? C'est à considérer.

Le plaisir. — Qu'aimerais-je, sinon ce que tout le monde aime?

La raison. — Tout le monde n'aime pas la même chose. Il y a eu des gens qui aimaient Dieu si fort, que, pour cet amour-là, il leur semblait profitable de sacrifier toutes choses, et eux-mêmes, et la vie!

Le plaisir. — Mais moi, je n'ai jamais été au ciel; je n'ai jamais vu la vertu; j'aime ce que l'on peut voir!

La raison. — Si tu n'aimes rien que ce qui se peut voir, c'est donc que tu n'aimes rien de grand... Vous tous, aveugles par l'âme, et livrés à vos seuls yeux, vous n'êtes capables d'aimer ni même de connaître rien d'éternel. Vous poursuivez des passions honteuses; c'est à votre sensualité que vous donnez le nom d'amour. Vous adorez cet Amour : vous en faites un dieu, afin qu'il excuse vos impudicités (qu'un ciel tout entier pourrait couvrir à peine). Et en effet, quel acte peut être un mal, quand un dieu le conseille? Or, allez donc! dressez à votre dieu des autels, brûlez-lui de l'encens, il vous emportera au ciel! Pourtant, le Dieu du ciel vous jettera, lui et vous, au Tartare!

Le plaisir. — Ce sont les plaisirs de la jeunesse que tu tournes en crimes! J'aime! Pardonne-moi.

La raison. — C'est à l'offensé qu'on demande pardon Tu ne fais mal à nul autre qu'à toi! Ah! malheureux, parmi quels récifs tu pousses ta frêle barque!

Le plaisir. — Il me plaît de vivre ainsi, et je ne vois pas ce qui me le défend.

La raison. — Il est malheureux de pécher, plus malheureux de s'y complaire, très malheureux d'excuser son péché et de l'aimer. Mais le pire de la chose, enfin, c'est quand on ajoute au péché je ne sais quel sentiment d'honneur.

Le plaisir. — J'aime! Je ne peux faire autrement ni ne le veux.

La raison. — Tu le pourrais si tu le voulais. Peut-être, par la fuite des ans, tu finiras par le vouloir. Car il arrive, en bien des choses, mais en ce mal là surtout, que le remède, (en vain tenté par la vertu) opère de lui-même par la longueur des jours!

Le plaisir. — Aucun jour ne me verra sans amour !

La raison. — Eh! va donc! Joue, sois fou, sois heureux en rêve ! Au réveil, tu pleureras.

Le plaisir. — Mais non ! Je ne pleurerai pas. Je chanterai ; et, à la manière des amants, je me consolerai moi-même, par mes vers!

La raison. — C'est un sujet sur lequel il y a bien à dire, et puisque tu m'y mènes, j'y reste. Entre beaucoup de folies, il faut l'avouer, cette folie des amants est la plus extraordinaire !...

En parlant, en chantant, on nourrit l'amour, on l'enflamme; on ne l'éteint ni ne l'apaise. Ces chants, ces poèmes dont tu parles ne guérissent pas les blessures : ils les irritent.

LE REMÈDE DE LA MÉLANCOLIE (1)

La crainte. — Je suis triste.

La raison. — Ce mal a bien des racines diverses... Mais il arrive qu'il n'a aucune cause apparente, ni de

(1) Livre II, chapitre XCIII.

perte, ni d'injustice, ni de honte... C'est une sorte de volupté de souffrir, qui fait que l'âme est triste ; mal d'autant plus funeste que la cause en est inconnue, et donc la guérison plus difficile. C'est un écueil de l'âme, et il faut le fuir, comme on dit, à toute force de voiles et de rames...

La crainte. — C'est la pensée de ma misère présente qui me rend triste.

La raison. — La misère de la condition humaine est grande et multiple. On en a gémi dans des volumes entiers. Mais si, par contre, on considérait bien des choses, qui font la vie heureuse et douce, voici ce qu'on verrait...

Est-ce pour vous une petite cause de joie que cette image, cette ressemblance du Dieu créateur qui est dans l'âme de l'homme : l'intelligence, la mémoire, le jugement, la parole? Et tant d'inventions, tant d'artifices faits pour servir cette âme et ce corps, pour lesquels tous les besoins ont été prévus par la bonté divine ? Et encore tant de choses opportunes, nécessaires, une telle multiplicité d'objets, qui, en tant de formes, merveilleuses et ineffables, servent à votre utilité, et même encore à vos plaisirs : force des racines, sucs des herbes, variété charmante des fleurs? Que d'odeurs, de couleurs, de saveurs, de sonorités, toujours contraires et toujours concordantes! Que d'animaux dans le ciel, la terre, la mer, réservés à votre usage, créés en votre honneur ! Car si vous n'aviez, par votre volonté, subi le joug du péché, vous tiendriez sous votre empire toutes choses qui sont sous le ciel.

Ajoutez les horizons qui s'étendent du haut des collines, les vallées ensoleillées, les bois ombreux, les Alpes glacées, les tièdes rives. Puis les fontaines jaillissantes, salubres, et dont plusieurs fument de soufre,

et tant de sources brillantes et fraîches ! Les mers baignent les terres. Les fleuves sont sans cesse en mouvement, mais la fixité de leur cours marque la frontière des États. Ce sont encore les lacs, pareils à des mers, les étangs dormants, les torrents qui bondissent au flanc des montagnes, et les rives fleuries, et sur ces rives, les lits de gazon, et les prés, comme dit Virgile, frais encore des ruisseaux débordés. Parlerai-je des rochers, qui écument sur les côtes sonores, des grottes humides, des champs qui jaunissent, des vignes qui bourgeonnent, et des commodités des villes, et des loisirs des champs, et de la liberté des solitudes ?

Mais que dirai-je encore, de ce spectacle, le plus beau, le plus auguste de tous : la voûte du ciel qui roule avec une incompréhensible rapidité ?

Dans le ciel, ce sont les étoiles fixes, et puis celles qu'on nomme errantes ou vagabondes, et tout d'abord le Soleil et la Lune...

Nous leur devons les fruits de la terre, la vie des animaux, et la variation des époques; par eux nous mesurons les ans, les mois, les jours, les nuits, les instants.

Après tout cela vient le corps de l'homme : il est périssable, il est fragile; mais il est souverain en son aspect, serein, droit, fait pour contempler les choses du ciel. Puis vient l'âme immortelle, et le chemin du ciel, et pour un prix bien faible, une récompense sans mesure !

Il reste encore, au delà, ce que j'ai voulu réserver pour la fin. Car il s'agit de choses si grandes, que je n'aurais su les comprendre, moi seul, si les leçons de la foi ne me les avait apprises. Il y a l'espérance de la résurrection, l'espérance de pouvoir, après la mort, reprendre en grande gloire ce même corps, mais léger,

mais lumineux, mais inaltérable. Il y a ceci, qui surpasse toute dignité, non pas même de l'homme, mais des anges aussi : l'humanité est jointe à la Divinité, de telle façon que Celui qui était Dieu s'est fait homme; resté Un par le nombre, il a uni en Lui les deux natures ; il a été Dieu et homme, afin de faire de l'homme Dieu, alors que Dieu se faisait homme !

... Par cela seul, la condition de l'homme ne te semble-t-elle pas quelque peu anoblie, sa misère quelque peu lavée ? Mais qu'est-ce donc que l'homme a pu, je ne dis pas espérer, mais rêver de plus haut, que d'être Dieu ? Or voilà qu'il est Dieu !... Le jour où la Divinité s'est inclinée vers vous pour votre salut, elle n'a pas pris, ainsi qu'elle le pouvait, autre chose que le corps et l'âme de l'homme. Elle n'a pas voulu être comptée dans la race des anges, mais dans celle des hommes. Ainsi tu peux reconnaître combien ton Dieu t'aime, et tu peux être heureux !...

Où reste-t-il, au milieu de tout cela, une place pour la tristesse et la plainte ? Ce n'est pas votre nature, c'est votre faute qui vous fait tristes et plaintifs.

L'ALCHIMISTE (1)

[Après ces deux beaux morceaux sur les passions de l'âme, j'extrais encore du traité des Remèdes de la bonne et de la mauvaise Fortune, ce curieux passage satirique.]

L'espoir. — J'espère de bons résultats de l'alchimie !

La raison. — Et quels résultats, je t'en prie ? De la fumée, de la cendre, des sueurs, des soupirs, des mots, des supercheries, de l'ignominie ! Voilà les résultats de

(1) I, cxi.

l'alchimie. Jamais on ne l'a vue mener un pauvre à la richesse, mais souvent un riche à la pauvreté. Voilà à quoi pourtant vous ne prenez pas garde! L'avarice vous pousse ; la démence s'y met : vous tenez pour vrai ce que vous désirez, pour faux ce que vous voyez. L'avez-vous remarqué? Il y a des gens qui, sages pour tout le reste, ne souffrent que de cette seule folie; des gens très fortunés que cette absurdité ruine. Ils se voient plus fortunés encore; ils rêvent un profit honteux. Ils dissipent leurs biens acquis, répandent tous leurs revenus en vaines dépenses, et finissent par manquer du nécessaire!

On en voit qui renoncent à toutes relations courtoises, qui restent moroses et inquiets ; ils ne pensent à autre chose qu'aux soufflets, aux pincettes, au charbon; et, ne sachant plus fréquenter que les gens qui partagent leur hérésie, ils deviennent comme des hommes sauvages. Il en est qui ne se contentent pas, en un métier pareil, de perdre la lumière de leur âme, mais qui y laissent aussi les yeux du corps.

L'espoir. — Un habile praticien m'a promis de l'or, et j'espère l'avoir.

La raison. — Il faudrait savoir de quel métier travaille l'homme qui te l'a promis. Car il y a des gens dont la promesse ne vaut rien, et d'autant moins qu'ils l'appuient d'un serment solennel... Celui qui te promet son or est capable de se sauver avec le tien. Je ne raconte là rien de nouveau. L'aventure est habituelle et publique. Je sais bien que souvent c'est par le feu qu'on punit l'escroquerie faite par le feu. Mais le supplice de ton voleur ne te rapportera que déception. Tu ne seras pas plus remboursé; mais tu seras plus connu; on te montrera au doigt comme avare, et sot!

L'espoir. — Mais j'ai moi-même appris l'alchimie. Je vais être riche.

La raison. — ... Marche donc, puisque telle est ta fantaisie. Mais je vais te prédire quel gain tu vas faire dans ce métier-là. Ta maison va être pleine d'hôtes étranges et d'étranges embarras. Tu auras des mangeurs et des buveurs, il le faudra bien, car le feu altère, et la cupidité non moins. Ce seront des souffleurs, des filous, des farceurs! Chaque coin de la maison sera plein de bassines, de marmites, de fioles d'eaux odoriférantes. Et puis ce seront herbes de pays lointains, sels étrangers, soufre, — et des alambics, et des cheminées. Et de tout cela qu'est-ce que te souffleront tes soufflets? Des soucis inutiles, l'abêtissement du cœur, la saleté et la hideur du visage, un nuage devant les yeux, la pauvreté besoigneuse, et — j'ose à peine ajouter — le renom de charlatan, et enfin, dans les ténèbres de la nuit et des cachettes infâmes, une vie de voleur !

LES LETTRES

SOUVENIRS DE JEUNESSE (1)

Les livres brûlés.

[Le 27 avril 1374, moins de trois mois avant sa mort. Pétrarque repasse pour un nouvel ami, les souvenirs anciens de sa vie.]

Depuis les jours de ma jeunesse, à l'âge où les autres enfants n'ont de goût que pour Prosper (2) et Esope,

(1) *Epistolæ seniles*, XVI, 1. A Luca della Penna.

(2) S. Prosper d'Aquitaine, goûté dans les écoles du moyen âge pour ses distiques moraux.

je me suis attaché aux œuvres de Cicéron. Etait-ce par instinct naturel ? Etait-ce par le conseil de mon père ? Mon père était un grand admirateur de Cicéron ; il aurait pu, lui-même, arriver à de grandes choses, si le souci de ses affaires privées n'avait pas absorbé sa noble intelligence. Exilé, chargé de famille, il lui avait fallu se restreindre à d'autres visées.

A l'âge que j'avais alors, il n'était guère possible que je pusse rien comprendre. Mais il y avait un charme, une sonorité dans les mots, qui me captivaient, et cela à un tel point que toutes autres phrases que je pouvais lire avaient pour moi quelque chose de rauque et de discordant. C'était là, je dois le dire, un jugement d'enfant, mais non pas un jugement puéril, — si tant est d'ailleurs que l'on puisse appeler « jugement » ce qui ne repose sur aucune raison. C'est chose curieuse certes, que j'aie pu, dans ce temps-là, où je ne comprenais rien, ressentir l'impression même que je ressens aujourd'hui, après tant de temps passé, et alors que je comprends — si peu que ce soit — du moins quelque chose !

Cependant ma passion grandissait chaque jour. Et pendant quelque temps mon père, bienveillant et surpris, favorisa ce goût précoce. Moi, je n'avais de zèle que pour cela seul. Quand j'eus brisé la coque et commencé à goûter la douceur du fruit, je ne négligeai plus aucune opportunité, et je me privai volontairement de tout plaisir, pour acquérir, de toutes les façons possibles, des livres de Cicéron.

Ainsi, je faisais des progrès dans l'étude entreprise, sans que personne eût besoin de m'exciter. Il en fut ainsi jusqu'à l'heure où tout travail dut céder au désir de me faire gagner de l'argent, et où l'on me jeta dans l'étude du droit civil. Il me fallut, par la grâce des

dieux, apprendre ce que le droit décide sur le *Mutuum* et le *Commodat*, les testaments et les codicilles, les fonds ruraux et les urbains, — et oublier Ciréron, qui a écrit sur les lois les plus salutaires à la vie ! Dans cette étude, j'ai passé, disons plutôt que j'ai perdu, sept ans.

Je vais te raconter une histoire où il y a de quoi rire et pleurer. Voici ce qui arriva un certain jour, par suite de je ne sais quelle pensée, assurément peu généreuse. Tous les livres de Cicéron que j'avais pu réunir, et en même temps quelques livres de poètes, considérés comme ennemis de mes lucratives études, je les avais enfermés dans une cachette, par peur justement de ce qui est arrivé. Ils en furent arrachés, et brûlés dans les flammes, comme si ç'avaient été des livres d'hérétiques. Quand j'ai vu cela, j'ai poussé autant de gémissements que si j'avais été jeté au feu moi-même. Alors je me souviens que mon père, me voyant si désolé, retira vivement du feu deux livres, que la flamme avait déjà atteints. Il prit dans sa main droite Virgile, et dans la gauche la *Rhétorique* de Cicéron, et me les tendit au milieu de mes larmes, en souriant :

« Garde celui-ci, dit-il, comme une précieuse consolation de l'âme, et celui-là, comme une aide dans tes études de Droit. »

Ces grands compagnons, si peu nombreux qu'ils fussent, consolèrent mon cœur, et je cessai de pleurer.

Peu de temps se passa, et vers ma vingt-deuxième année, devenu mon maître, je laissai mes livres de Droit, et je revins à ceux dont j'avais l'habitude...

LE JEUNE HUMANISTE (1)

[Comment Pétrarque voyait la vie avant la trentaine. Il écrit à un vieillard.]

Il me semble que tu conçois pour moi cette crainte, bien justifiée, que je me laisse, — comme il arrive à tous les jeunes gens, — décevoir par la fleur de la jeunesse. Je ne peux pas, ô mon père, te promettre un cœur solide, stable, exempt de toute vanité : c'est chose que j'estime bien difficile en cet âge, et relevant plutôt de la grâce de Dieu que de la vertu humaine. Mais je te garantis une âme qui n'ignore pas sa condition. Cette heure-ci, tu peux m'en croire, où il semble que je devrais le plus être en fleur, est celle-là même où je me sens marcher vers le temps où je me fanerai.

Marcher ! J'ai dit un mot bien lent pour une chose si prompte. C'est me hâter plutôt, c'est courir, c'est voler, — voilà le vrai mot. L'âge vole, a dit Cicéron, et, en fait, le temps de cette vie n'est pas autre chose qu'une course à la mort ; une course, dit Augustin, pendant laquelle personne n'a le droit de s'arrêter, fût-ce un instant, de ralentir même le pas : tous sont poussés d'un mouvement pareil, et dans leur direction il n'est pas de différence. Celui dont la vie fut plus brève n'a pas mené plus brièvement ses jours que celui pour qui elle fut plus longue : pour l'un comme pour l'autre, des moments égaux fuyaient d'un pas égal. L'un est arrivé plus près, l'autre plus loin du but, mais ils y couraient tous deux de la même vitesse. S'il y a donc des gens qui mettent plus de temps pour aller à la mort, ce n'est

(1) *Epistolæ familiares*, I, 2. A Raimon do Soranzo (1330).

pas qu'ils marchent plus doucement, mais qu'ils font plus de chemin.

Voilà comment deux grands hommes, en parlant de la rapidité de la vie, ont pu dire qu'elle court et qu'elle vole. Et Virgile ? — Combien de fois n'a-t-il pas dit que le temps fuit? — Mais quoi, si aucun d'eux ne l'avait dit? Quoi encore, s'ils avaient tous dit le contraire? Est-ce que pour cela, dans sa fuite, le Temps ne courrait, ni ne volerait ?

Ne pense pas que je dise ces choses-là du bout des lèvres, et que je m'amuse seulement à cueillir des fleurettes dans le jardin des auteurs, comme c'est la mode de mes contemporains... Il m'arrive parfois, j'en conviens, d'en cueillir quelques-unes, afin de pouvoir m'en servir, à l'occasion, dans les cercles de mes aînés. Mais cependant, puissé-je arriver un jour avec une juste gloire au but désiré de la vieillesse, — aussi vraiment que j'estime aujourd'hui toute chose à la mesure du bien vivre, et non du bien parler!

Certes, ainsi que le veut l'usage, que le veut mon caractère, mon esprit, mon âge, j'aime l'étude du beau langage. Pourtant, soit que je répète les belles choses que d'autres ont dites, soit qu'à moi-même aussi il me tombe sur les lèvres quelque phrase d'une forte résonance, je ne me pose, dans les deux cas, qu'une seule question d'abord : la chose, quelle qu'elle soit, me peut-elle servir pour conduire ma vie, pour me défendre des dangers de la jeunesse ? Ou bien est-ce seulement ma langue juvénile qui s'amuse à l'ornement des mots?

LA VIE DES POÈTES AMOUREUX A AVIGNON AUX ALENTOURS DE 1330 (1)

Te rappelles-tu, frère, quel état de vie était jadis le nôtre, et quelle douceur pénible et amère tourmentait nos âmes?... Tu te rappelles quelle était l'élégance, et la vanité de nos vêtements si recherchés. C'est un souci, je l'avoue, qui me tient encore occupé, mais de moins en moins chaque jour. Quel ennui pour s'habiller et se déshabiller, travail qu'il fallait répéter matin et soir! Quelle crainte qu'un cheveu ne vînt à s'écarter du rang qu'il occupait, et qu'un léger souffle de vent n'emmêlat les boucles enroulées de notre chevelure! Quelle fuite, à la vue des quadrupèdes qui arrivaient devant ou derrière, de peur que notre robe brillante et parfumée ne reçût quelque tache, et qu'un choc n'en dérangeât les plis!

O soucis vraiment vains des hommes et surtout des jeunes gens! Pourquoi donc cette anxiété d'esprit? Pour plaire assurément aux yeux d'autrui. Et aux yeux de qui, je te le demande? De beaucoup de gens certes, qui déplaisaient eux-mêmes à nos yeux...

Que dirai-je de nos chaussures? Quelle guerre atroce et continuelle ne faisaient-elles pas à nos pieds, qu'elles prétendaient protéger? J'avoue qu'elles auraient mis les miens hors d'usage, si, averti par une absolue nécessité, je n'eusse préféré offenser quelque peu les yeux du public, plutôt que de broyer mes nerfs et mes articulations. Que dire encore des frisures et du travail de la chevelure? Combien de fois ce supplice a interrompu notre sommeil, que ce même supplice avait

(1) *Ep. fam.*, X, 3. A son frère Gherardo, moine chartreux.

retardé ? Quel bourreau du pays des pirates nous aurait torturés plus cruellement que nous ne nous torturions nous-mêmes? Et après la nuit, combien de rides paraissaient, sillonnant notre front rougi!

... Mais je laisse ces menues choses. Rappelle-toi encore, pour pouvoir mieux rendre les grâces voulues à Dieu, qui t'a sauvé d'un pareil abîme, rappelle-toi: que de peines nous avons prises, que de veilles passées, pour arriver à faire connaître au loin notre folie, et à devenir la fable de tout le monde! Que de fois nous avons enfilé les syllabes, tourné les mots en métaphores? Enfin que n'avons-nous pas fait pour chanter avec succès cet amour, que la pudeur du moins nous commandait de cacher, si nous ne pouvions pas l'éteindre! Mais on nous louait pour nos travaux, et « l'huile du pécheur oignait nos têtes délirantes ! (1) »

L'ascension du mont Ventoux (2).

[Pétrarque entreprend avec son frère l'ascension de la montagne qui domine tout le Comtat, et qui, depuis son enfance, bornait son horizon. Au retour le soir, il raconte ses impressions à son premier confident religieux. Prenons les deux frères après la première halte.]

...Nous nous arrêtons sur un rocher. Puis nous repartons, et nous avançons, mais plus doucement. Moi surtout je montais d'un pas moins rapide. Mon frère, par l'escarpement même de la montagne, se dirigeait droit vers les hauteurs; moi, plus mou, j'inclinais vers le bas; mon frère me rappelait, me montrait la voie la

(1) *Psaume* CXL, 5.

(2) *Ep. fam.*, IV, 1. Au Père Denis de Borgo San Sepolcro Malaucène, 10 avril 1336).

plus directe ; je lui répondais que j'espérais trouver de l'autre côté un passage plus aisé, et que je ne craignais pas de faire plus de chemin, pour marcher plus à plat. J'excusais ainsi ma paresse ; et, pendant que les autres atteignaient déjà les hauteurs, moi j'errais dans des vallons ; je n'avais pas trouvé d'accès plus doux, mais j'avais allongé ma route et augmenté ma peine inutilement.

Enfin, accablé d'ennui, et honteux de mes détours tortueux, je résolus tout de bon de gagner le sommet. Quand, fatigué, inquiet, j'eus rejoint mon frère, qui m'attendait dès longtemps, et se reposait assis, nous marchâmes quelque temps de conserve. Mais à peine avions-nous quitté ce sommet, que 'joublie mon premier détour, et m'enfonce de rechef vers le bas ; je parcours une seconde fois la vallée, et, cherchant toujours une route longue et facile, je retombe dans une nouvelle difficulté. Je voulais retarder l'ennui de la montée ; mais l'esprit de l'homme ne supprime pas la nature ; et il n'est pas possible qu'un corps arrive en haut, en descendant. Bref, l'aventure m'arriva trois ou quatre fois en quelques heures, à mon grand mécontentement et non sans faire rire mon frère !

[Enfin les deux frères ont atteint le point culminant.]

Au sommet de ce pic, il y a un petit plateau, où nous nous sommes enfin reposés de nos fatigues. Et, puisque vous avez écouté les réflexions qui montaient dans mon âme pendant que je montais la montagne, écoutez le reste, mon père, et accordez, je vous prie, une heure de votre temps à lire l'histoire d'une de mes journées.

Tout d'abord je fus surpris par un souffle d'air qui me semblait inaccoutumé, et par la libre étendue du regard ; je restai comme stupéfait. Je regardai : les

nuages étaient sous mes pieds. L'Athos et l'Olympe me sont devenus moins incroyables, depuis que j'ai vu sur une montagne de moindre renommée, ce que j'avais lu et entendu dire à leur sujet.

Je dirige alors mes regards du côté de l'Italie, là où mon cœur incline le plus. J'ai vu les Alpes glacées et couvertes de neige, ces Alpes au travers desquelles le cruel ennemi du nom romain (1) se fraya jadis un passage, — si l'on en croit la renommée, — en perçant les rochers avec du vinaigre ; elles m'ont paru être tout près de moi, quoique en fait la distance soit grande. J'ai soupiré, je l'avoue, vers le ciel de l'Italie qui apparaissait à mon cœur plutôt qu'à mes yeux...

Alors une nouvelle pensée s'empara de mon esprit, et des lieux le transporta vers le temps. Je me disais à moi-même : « Il y a aujourd'hui dix ans qu'au sortir des études de la jeunesse, tu as quitté Bologne. O Dieu immortel ! O sagesse immuable ! Que de grands changements dans ta conduite a vus cet espace de temps ! Je passe bien des choses ; car je ne suis pas encore arrivé dans le port, pour pouvoir me souvenir tranquillement des orages passés. Un jour viendra peut-être où j'énumérerai, dans leur ordre, toutes mes actions, en mettant en tête ces mots de notre cher Augustin : *Je veux me rappeler mes souillures passées et les corruptions charnelles de mon âme, non que je les aime, mais pour faire que je vous aime, vous, ô mon Dieu !* »

Il me reste encore à accomplir une tâche très difficile et très pénible. Ce que j'avais coutume d'aimer, je ne l'aime plus. — Je mens : je l'aime, — mais moins. — J'ai encore menti : je l'aime, — mais avec plus de

(1) Annibal.

pudeur, mais avec plus de tristesse. — J'ai dit enfin la vérité! — Oui ; j'aime! mais j'aime ce que j'aimerais ne pas aimer, mais j'aime ce que je voudrais haïr. — Et cependant j'aime, mais malgré moi, mais par force, mais avec deuil et larmes ..

[Il observe que c'est surtout pendant les deux dernières années que l'état de son âme a été en progrès.]

... C'est ainsi que je parcourais par la pensée mes dix dernières années. Puis je me reportais vers l'avenir, et je me demandais : « Si par hasard il t'était donné de prolonger cette vie éphémère pendant dix ans de plus ; — si, pendant ce temps-là, tu t'approchais de la vertu, dans la même mesure que tu l'as fait au cours de ces deux dernières années, où la lutte de ta volonté nouvelle contre l'ancienne t'a relâché de ta première obstination, — tu n'aurais pas encore la certitude, mais tu aurais l'espérance : et alors, à tes quarante ans, ne serais-tu pas capable d'appeler la mort, et de renoncer, l'âme tranquille, à ce restant de vie, qui décline vers la mort? »

Ces pensées et d'autres semblables, mon père, me revenaient à l'esprit. Je me réjouissais de mes progrès, je pleurais sur mon imperfection, je prenais en pitié la mutabilité commune des actions des hommes. Je paraissais avoir oublié presque en quel lieu j'étais et pourquoi j'y étais venu. Pourtant enfin je laissai de côté ces méditations, pour lesquelles un autre lieu était plus opportun. Je regardai, et je vis ce que j'étais venu voir. Averti par le soleil qui commençait à tomber et par l'ombre croissante de la montagne, je me réveillai pour ainsi dire ; je me retournai et je contemplai le couchant...

J'admirais tout cela, tantôt prenant plaisir aux choses

de la terre, et tantôt élevant mon âme vers les hauteurs, comme l'était mon corps, — quand j'eus la pensée d'ouvrir le livre des *Confessions* d'Augustin. Ce livre est un don de ton amitié, que je conserve en souvenir de l'auteur et du donateur, et que j'ai toujours entre les mains. Il est gros comme le poing, d'un format minime, mais d'un charme infini. — Je l'ouvre pour lire ce qui se présenterait. Que pouvait-il se présenter qui ne fût dévot et pieux ? Le dixième livre de l'ouvrage est celui qui me fut offert. Mon frère, désireux d'entendre, par ma bouche, quelque parole d'Augustin, se tenait debout, l'oreille attentive. J'atteste Dieu, et le témoin qui était près de moi, que dès que j'eus jeté les yeux sur le livre, j'y vis ceci :

« Les hommes s'en vont admirer les cimes des montagnes, les flots immenses de la mer, le vaste cours des fleuves, les circuits de l'Océan, les révolutions des astres, et ils se délaissent eux-mêmes. »

... Parmi ces mouvements d'un cœur agité, ne m'apercevant plus de l'âpreté du chemin, je revins à la nuit close à la petite auberge rustique, d'où j'étais parti le matin. Pendant que le soin du souper occupe les domestiques, je me suis retiré seul dans un coin caché de la maison pour t'écrire à la hâte cette lettre.

... Prie pour moi, de grâce, afin que mes pensées, si longtemps vagabondes et instables, s'arrêtent enfin, et qu'après avoir été ballottées inutilement de tous côtés, elles se tournent vers le seul bien vrai, certain, immuable !

Porte-toi bien.

L'AMOUR DES LIVRES (1)

Ne me crois pas exempt de toutes les faiblesses humaines. Une convoitise insatiable me tient; et, jusqu'à présent, je n'ai pu — ni voulu — y résister. Car je me flatte de cette pensée, que le désir des choses honorables ne peut pas être honteux ! Tu veux savoir la nature de mon mal ? — Je ne peux pas me rassasier de livres ! — J'en ai, bien plus peut-être qu'il ne m'en faut. Mais il arrive, pour les livres, comme pour d'autres choses, que le profit de la recherche est un aiguillon pour l'avarice. Quand il s'agit de livres, il y a même un aiguillon tout spécial. Pour l'or, l'argent, les joyaux, la pourpre des robes, le marbre des demeures, les champs cultivés, les chevaux bien équipés, et tout le reste, il y a un plaisir de surface, et qui ne parle pas. Les livres nous délectent dans les moelles! Ils causent avec nous; ils nous donnent des conseils. Ils s'unissent à nous par les liens d'une sorte de familiarité vivante et pénétrante. Chaque livre ne se contente pas de s'insinuer dans l'intimité de son lecteur ; il lui nomme encore d'autres livres : un livre crée le désir d'un autre!

Voilà tout ce que je puis dire pour excuser mon vice, et consoler tant de confrères! Mais toi, si tu m'aimes, confie à quelques amis sûrs, et lettrés, la mission que voici : qu'ils courent la Toscane, qu'ils explorent les armoires des moines, ou celles d'autres gens studieux, et qu'ils voient si quelque chose n'en peut sortir, pour apaiser ma soif, ou l'exciter !

D'ailleurs, quoique tu n'ignores pas dans quels lacs,

(1) *Ep. fam.*, III, 18. A Frère Jean de l'Incisa, compatriote et ami.

d'habitude, je pêche, et dans quels vergers je tends mes lacets, pourtant, crainte d'erreur, j'insère à part, dans cette lettre, une note où j'ai inscrit ce que je désire le plus. Et sache, pour éveiller ton zèle, que j'ai adressé la même prière à d'autres amis, en Angleterre, en France, en Espagne. — Fais en sorte de ne le céder à aucun autre en dévouement, et en activité !

VAUCLUSE (1)

... Tu veux en savoir plus? Apprends donc jour par jour le détail de ma vie. Mon souper est léger, assaisonné par le travail, l'appétit, et un long jour de jeûne. J'ai pour serviteur le métayer ; pour compagnon, moi-même et mon chien fidèle. Car tous les autres ont peur de ces lieux, d'où la volupté fuit, avec les flèches de Cupidon dont elle est armée; car elle habite le plus souvent les villes opulentes.

Ici avec moi, en ce séjour écarté, habitent, au retour de leur exil, les Muses.

Rarement il passe un visiteur, à moins que les rares merveilles de la fameuse fontaine ne l'ait attiré. Pendant mon séjour, qui cependant atteint une année, c'est à peine si une ou deux fois j'ai vu se réunir des amis très désirés, dans la vallée close...

... Les broussailles, la neige, font horreur, et la table aussi. Les leçons de la ville enseignent la vie molle. Et comme je la veux rude, mes bons amis m'ont lâché, ainsi que mes fidèles serviteurs. S'il est des gens pourtant que l'amitié attire, ils croient devoir me consoler, comme si j'étais détenu dans une prison, et puis, ils ont hâte de s'enfuir ! Les paysans eux-mêmes sont surpris que je

(1) *Epistolæ metricæ* (Epitres en vers latins). A. Jacques Colonna, évêque de Lombez.

dédaigne le plaisir, qui est à leurs yeux la limite du souverain bien.

Ils ne savent pas mes joies, et cette autre volupté : ils ne connaissent pas les compagnons cachés que tous les siècles et toutes les nations m'envoient, tous fameux par la langue, le génie, les armes, la robe. Ceux-là ne sont pas difficiles : un petit coin leur suffit, dans une maison modeste.

Ils obéissent à mes ordres ; ils sont toujours présents ; ils ne s'ennuient jamais. Ils s'en vont quand je leur dis et, si je les appelle, ils reviennent. Tantôt j'interroge l'un d'eux, et tantôt un autre ; ils répondent chacun à leur tour. Ils chantent bien des choses, ou bien ils parlent. Les uns savent les secrets de la nature ; d'autres, les jugements excellents de la vie et de la mort. Il en est qui disent les hauts faits des ancêtres ; d'autres leurs propres hauts faits. Ils renouvellent par leurs discours les événements passés. Quelques-uns par des mots joyeux dissipent l'ennui, et par leurs facéties réveillent le rire. Quelques-uns nous enseignent à tout souffrir, à n'avoir aucun désir, à se connaître soi-même !...

Souvent je passe des jours entiers, tout seul dans la montagne, la plume dans ma main droite, un papier dans la gauche, et le cœur plein de soucis variables. Je marche, et combien de fois, sans y penser, je me suis trouvé au fond des forêts où les bêtes sauvages ont leurs tanières ! Combien de fois un petit oiseau a détourné mon âme de sa peine profonde, et m'a entraîné derrière lui malgré moi...

J'aime respirer les silences de la grande forêt. Tout bruit m'est importun, si ce n'est celui d'un ruisseau brillant qui sautille sur le sable, ou bien un vent léger qui frappe la feuille dans ma main et tire comme un léger murmure des poèmes qu'il agite ainsi.

Souvent l'ombre de mon corps s'allongeant sur la terre, m'a fait savoir qu'il fallait rentrer. Quelquefois c'est la nuit même qui m'a forcé à revenir; j'ai eu, pour me montrer le chemin et me garder des buissons d'épines, l'étoile du soir, ou bien, après la mort de Phébus, Diane montant à l'horizon.

Voila comme je suis; voilà ce que je fais, — heureux, certes, si ma grave peine se pouvait apaiser! — et né sous une étoile trop belle!

A RIENZI (COLA DI RIENZO) (1)

[Premières relations de Pétrarque avec le fameux tribun, à Avignon sous le porche de l'église Saint-Agricol. Foi passionnée qu'il eut un moment dans la restauration de la République romaine.]

Ce très saint, ce très grave entretien que tu as eu avec moi, avant-hier, devant la porte de cette pieuse et antique église, — quand je me le rappelle, — m'enflamme tout entier vivement! C'est comme si j'avais cru qu'un oracle sortait du sanctuaire divin, c'est comme s'il m'avait semblé entendre, non pas un homme, mais Dieu lui-même! Si divinement tu me paraissais parler, déplorer l'état où nous sommes, la chute, la ruine de la chose publique, — si profondément plonger les doigts de ton éloquence dans nos plaies! A chaque fois que le son de tes paroles revient à ma mémoire et à mes oreilles, je sens la tristesse jaillir dans mes yeux, la douleur envahir mon âme.

Et mon cœur, qui brûlait tandis que tu parlais, à présent qu'il se souvient, qu'il médite, qu'il prévoit, se

(1) *Epistolæ sine titulo*, VI (1343).

fond en larmes ; — non pas larmes de femme, mais viriles, mais mâles ! — larmes, si j'en étais capable, qui iraient jusqu'à oser quelque acte pieux, jusqu'à déborder, pour la défense, — autant qu'il serait en elles, — de la Justice !

Souvent auparavant j'avais été près de toi ; j'y suis plus souvent depuis ce jour-là surtout. Et souvent aussi il me vient un désespoir ; et souvent aussi une espérance ! Et souvent, mon âme flottant entre l'une et l'autre, je dis en moi-même : « Ah ! si jamais ! — Ah ! s'il arrivait en mes jours ! — Ah ! si d'une œuvre pareille et d'une pareille gloire je pouvais avoir ma part ! »

Et puis, bien des fois je me tourne vers Celui que j'aime par-dessus tout, le Crucifié, et, d'une voix douloureuse, et les yeux mouillés, je lui dis : « Bon et trop doux Jésus, qu'est cela ? Lève-toi ! Pourquoi dors-tu ?... Vois ce que nous souffrons et d'où vient le mal. Vois ce que font tes ennemis, sous le bouclier de ton nom. Vois, et venge !... »

DIFFICULTÉS D'UN VOYAGE. — GRANDEURS DE ROME. — TABLEAU SATIRIQUE DE LA COUR DE NAPLES SOUS JEANNE Ire (1)

...J'avais dit que je partirais par mer, et cela pour une seule raison, c'est que le public est convaincu que le voyage par mer est plus rapide et plus commode. Je m'étais donc embarqué sur le Var à Nice, la première ville d'Italie à l'ouest, et j'étais arrivé à Monaco par un ciel étoilé ! C'est là que, sans rien dire, je commençai à

(1) *Ep. fam.*, V, 3. Au cardinal Jean Colonna (29 novembre 1343).

enrager. Car nous fûmes obligés de rester là toute la journée du lendemain malgré plusieurs vaines tentatives de départ. Le surlendemain enfin, nous avons levé l'ancre, par un temps incertain, et, ballottés toute la journée par les flots, nous ne sommes parvenus à Port-Maurice qu'à une heure avancée de la nuit. Nous n'avons donc pu pénétrer dans la ville. J'ai eu, dans une auberge du rivage, un lit de matelot, un souper que la faim assaisonnait, un sommeil que la fatigue rendait possible. C'est là que j'ai commencé à enrager à haute voix, en reconnaissant les mauvais tours de la mer.

Que te dirais-je ? On agita divers projets pendant la nuit, et, au lever du jour, je décidai que la fatigue du voyage par terre valait mieux que l'esclavage de la mer. Je rembarquai donc tout mon monde et mes bagages, et moi, je restai sur la côte avec un seul serviteur.

La chance me favorisa. Au milieu même de la Ligurie, je ne sais par quel hasard, il y avait à vendre des chevaux allemands, très vigoureux et infatigables. Sans tarder, je les achète et je reprends ma route. Mais je n'avais pas échappé encore aux ennuis de la mer ! Il y a, à cette heure, une grande guerre entre les Pisans et le seigneur de Milan... Tandis que je voulais continuer tout droit mon chemin, non loin d'Avenza, les deux armées ennemies étaient arrêtées face à face.

... Il me fallut de nouveau me confier à la mer, jusqu'à Lerici [*La Spezia*].

[Pétrarque a continué sa route sans nouvelle aventure.]

J'entrai à Rome. La nuit était déjà avancée. J'ai voulu pourtant, avant d'aller me reposer, rendre visite à ton père (1). Ah! Par Dieu ! Quelle majesté dans cet

(1) Etienne Colonna, chef de la maison.

homme, quelle voix, quel front, quel visage, quelle attitude, et, pour son âge, quelle force d'âme, quelle vigueur de corps! C'est Jules César que j'ai pensé voir; c'est Scipion l'Africain, — sauf que ton père est plus âgé que n'était aucun des deux. Et cependant, il est toujours le même que quand je l'ai quitté à Rome il y a sept ans, toujours le même qu'il y a douze ans, quand à Avignon, sur le Rhône, je l'ai vu pour la première fois. Chose merveilleuse et presque incroyable : seul, ce héros, alors que Rome vieillit, ne vieillit pas!

Je le trouvai à moitié dévêtu et prêt à se coucher. Il me demanda seulement, en tendre père, quelques nouvelles de toi et de ce qui t'intéresse, et puis on remit tout le reste au lendemain.

J'ai passé le jour suivant avec lui, depuis le matin jusqu'au soir, et la conversation n'a pas cessé une seule heure.

Mais je te raconterai tout de vive voix...

[Pétrarque, mortifié d'échouer dans une mission dont il était chargé à Naples, exhale sa colère contre Jeanne et sa cour.]

J'arrivai à Naples. Je me présentai aux reines (1), et j'assistai à leur conseil. Ah! quelle honte! Quelle horreur! Que Dieu ôte d'Italie cette peste! Je pensais que c'était à Memphis ou à Babylone que le Christ était méprisé : j'ai pitié de toi, ma noble ville de Naples! Tu es devenue une de ces villes-là. Plus de pitié, de vérité, de bonne foi!

J'ai vu un affreux animal à trois jambes (2), les pieds

(1) Jeanne et Sancia, veuve du roi Robert.

(2) Ce moine hongrois, du nom de Robert, n'a laissé aucune trace dans l'histoire.

nus, la tête couverte, orgueilleux de sa pauvreté, mais usé par les plaisirs. C'est un petit homme glabre et rougeaud, à la croupe lourde. Un pauvre manteau le revêt à peine, il s'arrange tout exprès pour découvrir la plus grande partie de son corps... Ce n'est pas tant l'âge qui le courbe, que l'hypocrisie. Tout-puissant, non tant par sa parole que par son silence et son sourcil froncé, il va et vient par la cour des reines, en s'appuyant sur son bâton...

LES PROMENADES DANS ROME (1)

[L'ami auquel Pétrarque écrit est un vieillard, devenu moine sur ses vieux jours; un des rares Romains curieux des antiquités romaines. Pétrarque fit avec lui de longues promenades dans les ruines sublimes. Il les décrit en grand détail, et il ajoute :]

Souvent, quand nous étions las de parcourir l'immense enceinte de la ville, nous avions pris l'habitude de nous arrêter aux Thermes de Dioclétien. Il nous arrivait de monter sur la voûte de cet édifice jadis si magnifique. Car nous trouvions là un air pur, un large horizon, le silence et la solitude qui nous convenaient. Là, nous ne parlions pas d'affaires: pas de nos affaires privées, et pas davantage des affaires publiques, car c'est assez d'en avoir une fois pleuré; — et, aussi bien en marchant par les murs de la ville renversée, que là où nous étions assis, nos yeux n'avaient toujours devant eux que des ruines et des débris !

De quoi donc parlions-nous? De l'histoire surtout. Et nous en avions fait entre nous deux parts, car toi, tu

(1) *Ep. fam.*, VI, 2. A Jean-Colonna de San Vito (30 novembre 1343).

connaissais bien mieux l'histoire moderne, et moi l'antique...

Tu me demandes aujourd'hui de répéter par écrit ce que je t'ai dit ce jour-là. Mais j'ai dit alors bien des choses, il faut l'avouer, que je ne saurais, quand je le voudrais, répéter sans rien modifier. Rends-moi ce bien, cette liberté d'esprit, ce jour, cette attention que tu me donnais, cette veine de ma pensée ; alors je pourrai ce qu'une fois j'ai pu! Mais tout est changé : le lieu est loin, la liberté n'est plus. Au lieu de ton visage, j'ai devant moi des lettres mortes...

En voyage.

LE SIÈGE DE PARME (1)

Nous sommes investis. Le soulèvement non pas seulement de la Ligurie, mais de l'Italie presque entière, nous enserre dans l'enceinte d'une seule ville. Ce n'est pas que le cœur manque à nos amis. Ils l'ont prouvé maintes fois par de vaillantes sorties ; mais l'habileté de l'ennemi est telle qu'il ne laisse place ni à la paix, ni à la guerre. Il croit vaincre à la longue, et user les âmes par les ennuis d'un long siège. Et ainsi, la fortune ayant déjà varié souvent, celui qui assiégeait est devenu lui-même assiégé. L'issue n'est pas certaine.

On met d'ailleurs en jeu, de part et d'autre, le total de ses forces, et, si mes prévisions ne me trompent pas, le dernier jour, marqué par le destin, n'est pas éloigné. Mon esprit hésite, et ne peut se prononcer absolument pour l'un ni pour l'autre des deux partis : je tâche de ne

(1) *Ep. fam.*, V, 10. A. Barbato de Sulmona (un ami de jeunesse). — Pétrarque est à Parme, chez les seigneurs de Corregio.

tomber ni dans de vains espoirs ni dans des craintes inutiles. Et ce n'est pas depuis des jours, mais des mois, que nous vivons ainsi, sous la pression du siège, qui n'est pas la moindre des calamités de la guerre. Les choses étant ainsi, je me suis vu pris, depuis peu, par le désir de cette liberté, que j'ai appelée de tous mes vœux, embrassé de toute mon ardeur, et poursuivie enfin sur terre et sur mer, quand elle me fuyait...

Que pouvais-je faire? La route par l'ouest était tout à fait inaccessible. Je me tourne vers celle de l'est : elle est pleine d'ennemis, mais le trajet, étant court, est plus sûr que le grand circuit qu'il me faudrait faire par la Toscane. Que te dirai-je? Je suis sorti, avec quelques compagnons, au travers des postes ennemis, le 22 février, au coucher du soleil, et je me suis acheminé.

J'approchais de Reggio, qui est une ville ennemie, ce soir-là même, vers minuit : tout à coup une bande de brigands bondit hors d'une embuscade en poussant de grands cris de mort. Il n'y avait pas le temps de la réflexion : l'heure, le lieu, les ennemis qui nous entouraient rendaient la situation très scabreuse. En petit nombre, sans armes, surpris, que pouvions-nous contre des gens nombreux, prêts au meurtre ? Il n'y avait d'espoir que dans la fuite et les ténèbres.

Mes compagnons s'enfuient, dissimulés dans l'ombre (1),

et moi aussi, je pus me soustraire à la mort et aux armes qui cliquetaient alentour. Je me pensais quitte de tout danger (mais quand, dis-moi, l'homme est-il tout à fait en sûreté?). Voilà qu'en butant contre un tronc, une pierre, le rebord d'un fossé (on ne voyait rien de

(1) Virgile.

rien dans les ténèbres de cette nuit noire et brumeuse), mon cheval, la plus sûre des montures, roule à terre, tête en avant, d'un tel élan que je reste rompu, et presque inanimé. Cependant, en un pareil danger, je recueille mes esprits, et moi, qui après des jours passés ne peux pas encore porter ma main à ma bouche, à ce moment-là, sous le coup de la peur, je ressaute sur mon cheval.

Quelques-uns de mes compagnons s'en retournèrent. D'autres, errant de côté et d'autre, ne renoncèrent pas à leur entreprise. Mais leurs deux guides, perdant tout point de repère sur terre ou dans le ciel, épuisés et effarés, les firent arrêter dans des lieux impraticables. Et de là, pour qu'aucune terreur ne manquât à la scène, ils entendaient, du haut de je ne sais quels remparts, les appels de sentinelles ennemies. Ajoutez à cela une pluie mêlée de grêle et de continuels coups de tonnerre.

... J'ai achevé cette nuit vraiment infernale en plein air et couché par terre, pendant que mon bras blessé enflait et me faisait souffrir de plus en plus...

[Vers le matin il trouva moyen de gagner un château ami.]

INCIDENTS DE VOYAGE (1)

I. — Les grenouilles du marais de Mantoue.

La nuit est avancée. Je suis à Luzzara. J'y suis arrivé ce soir, ayant quitté Mantoue à la tombée du jour.

(1) *Ep. fam.*, IX, 18. A Lælius (ami de jeunesse). Luzzara est un château des Gonzague, dans la plaine basse des environs de Mantoue (28 juin 1350).

Comme nous sommes en été,... tu seras surpris d'apprendre que, par l'effet d'un vent du sud qui a soufflé ces derniers jours, la neige a fondu sur les Alpes, le Pô a débordé un peu, et son voisinage est devenu presque impraticable. Tout le pays est envahi de boue. Quand il restait une route, rendue suspecte par les eaux jaillissantes, c'est à peine si nous pouvions en arracher nos chevaux. Ici cependant j'ai reçu un accueil bien plus agréable que je ne le croyais possible. Un messager des seigneurs m'avait précédé...

On m'avait préparé un souper de grand luxe : des vins étrangers, des mets rares, des hôtes obséquieux, des visages riants !

Tout était gracieux, sauf le lieu. Quel il peut être en hiver, l'été en fait juger ! Pour l'instant, c'est la demeure des mouches et des moustiques ; leur murmure nous a avertis qu'il ne fallait pas tarder à quitter la table. A cela s'était ajoutée l'armée des grenouilles ! Elles étaient sorties de leurs retraites pendant le repas, et on pouvait les voir tenir leurs assises à travers la salle à manger !

Je me suis sauvé dans ma chambre !

II. — Les dévots de Cicéron (1).

[Un soir de voyage dans les faubourgs de Vicence.]

... J'avais quitté Padoue vers midi, et j'arrivais à la porte de ta ville, au coucher du soleil. Devais-je y passer la nuit, ou bien poursuivre ma route ? — Je m'arrêtai pour délibérer : car j'étais pressé, et il faisait encore clair pour un bon bout de temps. — Mais tout d'un coup (comment se dissimuler aux gens qui vous aiment !)

(1) *Ep. fam.*, XXIV, 2 (13 mai 1351). A Pulice de Vicence.

voilà que ton arrivée, fort agréable, et celle de quelques hommes distingués, comme cette petite ville en compte tant, m'enlève toute incertitude ! Car vous avez enchaîné mon esprit hésitant, par le lien d'une conversation variée et charmante.

Les amis sont de grands voleurs de temps!

... Là donc, pour ne pas rappeler mille autres sujets, la conversation, tu te le rappelles, tomba par hasard sur Cicéron, — un sujet qui revient souvent entre gens instruits. C'est Cicéron qui mit fin à un entretien jusque-là varié. Tout le monde s'orienta du même côté : on ne parla plus de rien que de Cicéron...

Voici cependant ce qui arriva. Cicéron est un homme que j'aime et révère par-dessus tout ; en lui, presque tout me plaît. J'exprimai donc toute mon admiration pour son éloquence dorée, pour son génie céleste. Par contre, je ne louai pas son caractère léger et dont bien des indices nous révèlent l'inconstance. Mais alors, je m'aperçus que toutes les personnes présentes restèrent saisies par l'étrangeté de mon discours, — et plus que tous les autres ce vieillard, ton compatriote, si respectable par son âge et sa science, dont le nom est sorti de ma mémoire, mais non pas la figure...

Alors s'engagea, en termes vifs, une discussion amicale. Quelques-uns approuvaient mon écrit et trouvaient justes les critiques que j'ai adressées à Cicéron. Mais le vieillard résistait avec une obstination toujours croissante. Il était possédé par le grand nom de Cicéron, par l'amour qu'il lui portait, à ce point qu'il préférait applaudir ses erreurs, et confondre ses défauts avec ses qualités, plutôt que de faire une distinction. Il ne consentait pas à paraître même blâmer un homme si digne d'être loué.... A tous moments il criait, en tendant ses mains en avant :

— Doucement, par grâce, doucement pour mon Cicéron !

Et, quand on lui demandait s'il n'admettait pas que jamais, en aucun cas, Cicéron ait pu se tromper, — il fermait les yeux et détournait la tête, comme s'il avait reçu un coup, en répétant :

— Hélas ! que je suis malheureux ! Voilà qu'on accuse mon Cicéron !

III. — La rencontre des dames romaines (1).

[En allant de Vaucluse à Montrieux, sur la route entre Aix et Saint-Maximin, Pétrarque rencontre, en long cortège, des dames romaines qui se rendent en pèlerinage à Compostelle.]

Chose extraordinaire! De loin, à leur aspect, à leur démarche, j'avais reconnu leur race et leur patrie. Je voulais pourtant les interroger, pour voir si mon impression ne me trompait pas. Mais quand je fus près d'elles et que je les entendis parler ensemble, tout doute disparut. Pourtant je m'arrête, et je leur pose, en langue vulgaire, la question de Virgile : « De quelle race ? de quelle maison ? »

Au premier son de la langue italienne, elles s'arrêtent joyeuses. Et l'aînée d'entre elles me dit :

— Nous sommes Romaines; nous venons de Rome, et nous allons en Espagne, à la maison de saint Jacques. Mais toi, par aventure, es-tu Romain, et vas-tu à Rome ?

— Certes, répondis-je, Romain de cœur ! mais pour l'heure, je ne vais pas à Rome.

Alors elles m'entourent familièrement, et se mettent

(1) *Ep. fam.*, XVI, 8 (21 avril 1353). A Lælius (le meilleur ami qu'il eût à Rome).

à parler en toute confiance, de toutes choses. Je leur demande d'abord des nouvelles des affaires publiques. Elles me donnent quelques nouvelles heureuses, mêlées à de plus tristes. — On en vient alors aux nouvelles personnelles.

Je n'eus rien de plus pressé que de m'enquérir de toi. On me dit que tu te portais bien, que tu avais fait un mariage très heureux et très honorable, et que tu avais un bel enfant. Je savais cela dès longtemps, mais j'en eus autant de plaisir que si je venais de l'apprendre et que je voyais devant moi ta femme et ton fils...

Bien volontiers je les aurais retenues jusqu'au soir, quoiqu'il ne fût encore que la troisième heure [*neuf heures du matin*]. Mais je ne voulais pas retarder le saint voyage de ces femmes pieuses. Moi-même, j'avais hâte d'aller trouver mon frère... Nous nous sommes dit adieu, et nous nous sommes séparés...

A ce moment-là seulement, je m'aperçus du lieu où j'étais. Car tout le temps que dura l'entretien, j'étais à Rome. Et il me semblait que je voyais la Cæcilia de Metellus, la Sulpicia de Fulvius, la Cornélie des Gracques, la Marcia de Caton, l'Emilie de l'Africain, et toute l'armée des femmes illustres des anciens âges. — Ou plutôt, pour parler de façon qui soit plus propre et convenable à notre temps, je pensai voir les vierges romaines du Christ, Prisca, Praxède, Pudentienne, Cécile, Agnès !

Parti de là, le lendemain j'ai vu mon frère, — de tous les hommes que j'aie jamais connus, celui, — si l'amour ne me trompe, — qui navigue, dans les misérables tempêtes du monde, le plus heureusement...

A la source de la Sorgue.

L'AMITIÉ

I. — Un ami.

... Un grand amour n'a pas besoin d'un langage apprêté. Qui donc ne trouve que sa maîtresse parle bien ? Qui donc n'aime pas le bavardage de son petit enfant ? Et, pour finir, qui donc cherche à fleurir son style pour causer avec soi-même ?

« Un ami est un autre soi-même. » C'est un vieux proverbe, au sujet duquel Cicéron disait très justement : « *Quoi de plus doux que de trouver un homme, avec qui on peut tout dire, comme avec soi-même ?* »

Que nul donc n'exige d'un ami ce qu'il n'exige pas de lui-même. Autrement on ne pourrait pas dire qu'il parle avec son ami comme avec lui-même. Certes, toute parole qui vient d'un ami me plaît autant que la mienne propre ; et pas seulement une parole, mais un signe de tête, mais le silence. Que m'importe ce que veut ou ne veut pas que je comprenne l'ami, avec qui j'ai résolu de toujours vouloir et ne pas vouloir la même chose ?...

Pourtant j'aime mieux un ami qui parle bien qu'un ami bègue ? Oui, — parce que je l'aime mieux sain que malade, beau que laid ; non que je ne l'aimasse pas malade et laid, mais parce que j'ai plaisir à le voir sain et beau !...

II. — Un dîner à Cavaillon chez Philippe de Cabassole (1).

J'irai chez toi, puisque j'apprends que tu le veux. J'amènerai mon ami Socrate, dévoué serviteur de ton nom. Nous viendrons après-demain. Une ville ne nous fera pas peur, encore que nous soyons en habits négligés de paysans. Car, hier, à la dérobée, d'un bond, comme on saute d'un bateau en détresse sur la rive, nous nous sommes sauvés hors de la ville agitée et confuse, sans autre dessein que de nous cacher et de nous reposer : et nous avons pris la tenue qui nous a paru convenir à la campagne et à l'hiver. Tu nous donnes l'ordre de nous transporter dans ta ville tels que nous sommes? Nous obéirons, et avec d'autant plus de plaisir que nous sommes attirés par un désir ardent de te voir. Nous nous soucierons peu de ce que sera notre aspect extérieur, aux yeux d'un homme à qui nos cœurs, nous le voulons et l'espérons, sont ouverts à nu.

Mais, père très affectionné, si tu veux avoir très souvent tes enfants pour hôtes, exauce cette prière : ne nous offre pas des repas somptueux et raffinés, mais le plaisir de ta table familière. Adieu.

A la source de la Sorgue. 2 janvier.
D'une plume champêtre.

(1) *Ep. fam.*, VI, 9 (2 janvier 1347). A Philippe de Cabassole.

III. — La dernière visite à Cavaillon (1).

[Le 16 novembre 1352, Pétrarque, résolu à quitter la France pour toujours, va dire un dernier adieu à Philippe de Cabassole. Il lui rappelle en quelles circonstances il s'est jadis fixé à Vaucluse.]

... J'étais venu dans ton diocèse. Je ne t'y cherchais pas, car alors je ne te connaissais guère que de vue. J'y cherchais la solitude, que j'aime dès l'enfance, — et le silence. Mais là, comme tu m'as accueilli paternellement ! Comme tu t'es montré, à moi, en ami, et en évêque à la fois ! Tu comptes tout cela pour rien, sans doute, ou bien, à la manière des gens qui font le bien, tu l'as oublié. Mais moi, quand je devrais traverser les flots du Léthé, je ne l'oublierai pas. Car tu m'as toujours montré le même visage et le même cœur. Tu m'as reçu si j'allais te voir, appelé si je tardais, grondé si j'étais trop lent. Et enfin, si je n'obéissais pas à ta voix, tu quittais la ville, et tu me faisais l'honneur et le plaisir de ta présence...

Quand j'eus ramassé mes bagages pour m'en retourner en Italie, je vins à toi pour demander ta bénédiction et ta permission. Mon intention était de passer la Durance avant la nuit.

J'eus la douleur et la surprise de te trouver sérieusement malade, ce que tu m'avais caché, pour ne pas me faire de peine. Mais tu es devenu tout d'un coup plus gaillard ; tu as rempli toute la maison de cris, faibles encore, mais joyeux ; tu as proclamé que ma venue te rendait la santé...

(1) *Epistolæ variæ*, LXIV (25 avril 1353). A Philippe de Cabassole.

Bientôt pourtant, l'heure avançait, et il me sembla qu'il se faisait tard pour passer la rivière si rapide. Bien malgré moi, et avec chagrin, j'ai été obligé de te dire le point capital de mes projets, et pourquoi j'étais venu et où j'allais. Tu t'es attristé, tu as presque défailli, et tu m'as supplié de passer là le reste au moins de la nuit : ainsi peut-être, disais-tu, Dieu pourrait te secourir, et détourner, de quelque façon, le mal. Vaincu par ta tendresse, j'ai consenti. — Et alors, — par l'effet sans doute de tes prières, — tu as obtenu ce que jadis la sainte vierge Scholastique avait pu obtenir pour Benoît son frère : il survint un orage énorme et imprévu, alors que de tout l'été il n'avait pas plu une fois.

Cependant, soit par nature, soit par une longue habitude des fatigues, je semble être assez endurci au vent, aux orages, aux chaleurs, aux pluies ; le seul obstacle était dans mes bagages, car j'emmenais avec moi mes livres, dont l'amour pouvait me toucher, et m'arrêter ; pourtant rien ne m'empêchait de les laisser en arrière, et d'offrir bravement mon dos à la bourrasque. Mais un obstacle plus fort vint me retenir !

Ce soir-là, je ne t'avais pas encore quitté pour rentrer dans ma chambre, quand une rumeur invraisemblable parvint jusqu'à nous. La route que j'allais prendre était coupée par la guerre, chose qui ne s'était jamais vue, ni de nos jours, ni de ceux même de nos grands pères. Cette nouvelle te remplit de joie, et moi je crus d'abord que c'était une fable que tu avais inventée, par façon de miracle ! Mais le lendemain matin, le bruit se confirma. Et je restai...

L'AMOUR DE LA PATRIE

A l'Italie (1).

[Au printemps de 1353, sur les flancs du mont Genèvre, au moment de rentrer dans sa patrie pour ne la plus quitter.]

Salut, terre très sainte, terre aimée de Dieu ! Salut ! terre douce aux bons, redoutable aux superbes ! Terre plus noble que les contrées les plus fameuses, plus fertile que toutes, terre plus belle que toutes les terres !

Deux mers te font ceinture, un mont fameux fait ta magnificence. Des armes en même temps que des lois sacrées tu es la demeure vénérable, et des Muses aussi ! Tu es riche en or ; tu es riche en hommes, que l'art et la nature à l'envi ont ornés de leurs dons, — pour faire de toi la maîtresse du monde.

Vers toi, plein de désir, je reviens, après une longue absence, pour fixer ma demeure à jamais ! C'est toi qui vas donner un cher asile à ma vie fatiguée. C'est toi qui donneras ce qu'il faudra de sol pour recouvrir mes membres pâlis.

O Italie! C'est toi que j'aperçois, joyeux, des flancs verdoyants du haut mont Genèvre. Les nuages restent en arrière. Une brise sereine passe sur mon visage ; pour m'accueillir, l'air s'anime d'un mouvement caressant.

Je reconnais ma patrie ; je la salue avec allégresse. Salut, ô mère si belle, gloire de toutes les terres, salut !

(1) *Epistolæ metricæ.*

QUELQUES-UNES DES GRANDES DISCUSSIONS

I. — Les médecins du Pape (1).

[La grande querelle de Pétrarque avec les médecins a pour origine la lettre suivante.]

La nouvelle de ta fièvre, Très Saint Père, m'a donné, dans tout mon être, un frisson et un tremblement. Je ne dis pas cela par flatterie, comme l'homme dont le satirique a dit : « *Il pleure s'il voit pleurer son ami,* » — ou encore : « *Il sue, si l'ami dit : j'ai chaud* (2). » Je suis plutôt comme celui dont parle Cicéron, qui s'inquiétait du salut du peuple romain, parce qu'il y voyait inclus le sien propre. Ma santé, et celle de beaucoup d'autres, a pour base ta santé ! Mon frisson n'est donc pas simulé ; ce n'est pas du danger d'autrui que je suis ému, c'est du mien propre. Quand tu es malade, nous tous qui dépendons de toi, qui espérons en toi, nous avons peut-être l'air bien portants, mais nous ne le sommes pas !...

Je sais que ton lit est assiégé par les médecins. C'est ce qui m'inquiète le plus. Ils sont tous en désaccord par principe ; chacun d'eux se tient déshonoré s'il n'apporte rien de nouveau, et qu'il suive les traces des autres. Il n'y a pas de doute, et Pline l'a dit avec esprit : guettant toujours leur réputation par l'appât de quelque nouveauté, c'est de notre vie qu'ils font commerce. C'est un privilège spécial de ce métier-là, qu'il suffit à quelqu'un de se professer médecin, pour que chacun lui fasse

(1) *Ep. fam.*, V, 19 (13 mars 1352). Au pape Clément VI.
(2) Juvénal, Satire III v. 101-103.

confiance. Et nulle part pourtant le mensonge n'offre plus de danger.

Mais nous ne voyons pas ainsi les choses ! C'est, pour chacun de nous, si douce chose d'espérer ! Et puis, il n'y a pas de loi qui punisse l'ignorance homicide ; il est sans exemple qu'on l'ait châtiée. Les médecins s'instruisent à nos risques ; c'est par les décès qu'ils font leurs expériences. Pour le médecin et pour lui seul, tuer un homme n'a d'autre conséquence que l'impunité. O Père Très Clément, considère leur foule, comme tu ferais une armée d'ennemis. Et qu'elle te serve d'avertissement, la triste épitaphe de cet homme, qui n'avait voulu faire graver sur sa tombe que ces mots : « *Je suis mort de la foule des médecins !* »...

II. — Les astrologues (1).

[Galeaz Visconti est sur le point de partir avec son armée contre la ville de Pavie (1359).]

... Tous les astrologues étaient sur pied. Il y en a un dont la renommée est telle qu'aux yeux du peuple, il sait l'avenir plutôt qu'il ne le prévoit. C'est celui-là qui a arrêté, pendant bien des jours, l'expédition prête à partir, et les étendards déjà déployés. Il disait qu'il fallait attendre que fût venue l'heure fixée par le destin. Quand, finalement, elle arriva, sur l'ordre donné par notre homme, les troupes s'ébranlèrent, et, toutes forces réunies, on partit en guerre.

Or, voilà que, le même jour, — alors que depuis des mois il régnait, au ciel et sur terre, une sécheresse extraordinaire, — tout à coup les écluses du ciel se sont

(1) *Ep. sen.*, III, 1 (7 septembre 1363). A Boccace.

ouvertes. La pluie se mit à tomber, et redoubla de telle façon, pendant plusieurs jours et nuits sans arrêt, que toutes les plaines furent inondées, à commencer par le camp qui entourait les murs ennemis.

On s'était mis en route pour vaincre par les armes ; pour un peu, on était vaincu par la pluie !...

Je n'aime pas le mensonge. Je fis au devin un reproche amical. Car c'est un brave homme, et d'une instruction plus qu'ordinaire ; et je l'aime bien ; mais, je dois le dire, je l'aimerais encore davantage, s'il n'était pas astrologue. Je m'étonnai donc que son jugement ait pu sommeiller dans une affaire de cette importance, et ne lui ait pas révélé un changement de temps si dangereux et si prochain. Il me répondit :

— Ce sont choses très difficiles à prévoir, que les vents, les pluies, et, comme on dit, les *impressions* de l'air.

— Mais alors, lui dis-je, ce qui m'arrivera à moi, ou à tel autre dans de longues années, est plus facile à connaître qu'une menace suspendue sur le ciel, la terre et la nature entière, et prête à éclater demain ou aujourd'hui même ? Cependant ces choses-là sont de l'ordre de la nature, et les autres surnaturelles, puisque c'est Dieu qui distribue à chaque homme sa destinée !

— Oui, dit-il, c'est plus facile en effet. Il n'y a pas de doute.

Mais il dit cela de telle façon, qu'on pouvait lire sur son visage que la honte emplissait son cœur. Car il sait bien que je dis la vérité, et je suis bien sûr qu'il n'en pourrait pas nier un point.

Au début même du présent gouvernement, — car j'étais là à cette époque, — il y a dejà eu une discussion entre lui et moi, sur un sujet plus sérieux encore. En effet, alors, un horoscope soigneusement préparé lui

avait fait choisir le moment propice pour remettre aux trois illustres frères (1) les insignes de leur nouvelle autorité.

On m'avait enjoint de prendre la parole dans cette solennité. Mais il m'interrompit au milieu même de mon discours ; il détourna l'attention du peuple et des nouveaux princes, en disant que l'heure était venue, qu'on ne pouvait pas la laisser passer sans grand danger. Moi, qui n'ignore rien de ses sottises, je ne voulus pourtant pas résister à l'absurde croyance du grand nombre. Je conclus mon discours avant d'être arrivé au milieu. — Mais ne voilà-t-il pas mon homme qui hésite, qui paraît tout saisi, et qui dit :

— Il reste encore un peu de temps avant que soit venue l'heure heureuse !

Et il insiste pour que je continue. Je souris, et lui dis :

— Mon discours est terminé, et, après la fin, je n'ai rien à ajouter. Il ne me vient pas à l'esprit de jolie histoire à raconter au peuple de Milan !

Notre homme était fort agité. Il se grattait le front avec ses ongles. Dans le public, on se taisait ; quelques-uns se fâchaient, d'autres riaient. Enfin, le devin pousse un cri :

— C'est l'heure !

[La baguette, insigne du pouvoir, est remise aux princes. Pétrarque rappelle combien les suites de cette journée ont été malheureuses pour deux des princes ainsi intronisés.]

Je l'ai fait souvent remarquer dans la suite, en riant, à mon ami l'haruspice. Il me répond toujours la même chose :

(1) Galéaz Visconti et ses deux frères élevés au gouvernement de Milan.

— Mon art ne peut rien de plus !

Et en cela, certes, je crois qu'il dit la vérité. Ce qui fait que je l'excuserais presque, c'est son âge, et l'impérieuse nécessité d'élever une famille nombreuse : ce sont choses qui peuvent réduire même des esprits distingués à chercher de basses ressources. Ce qui me porte à croire que c'est là ce qui l'a enfoncé dans ces fadaises, c'est une réponse qu'il m'a faite un jour. Bien souvent encore, en effet, par intérêt pour lui et sa bonne renommée, je lui ai renouvelé mes observations, quoiqu'il me fût bien supérieur et d'âge, et aussi de science. Une fois donc, comme ferait un homme qui se réveille, il poussa un profond soupir, et laissa échapper ces mots :

— Mon ami, dans ces affaires-là, je n'ai pas d'autre opinion que la tienne : mais ici, il faut bien ainsi vivre !

Je reconnus la chaîne d'or du besoin. Et je n'en parlai plus.

HUMANISME ET FOI (1)

Oui, je l'avoue, j'ai aimé Cicéron, et j'ai aimé Virgile ; de leur style, de leur génie, je me suis délecté à tel point, que rien n'était au-dessus. J'en ai aimé plusieurs autres encore de l'illustre troupe, mais eux, je les aimais comme s'ils étaient l'un mon père, l'autre mon frère. Ce qui m'a mené à cet amour, c'est mon admiration pour eux, c'est une familiarité avec leurs génies, acquise par une longue étude, et telle qu'à peine on croirait pouvoir l'acquérir avec les hommes mêmes que nous voyons devant nous.

De même, chez les Grecs, j'ai aimé Platon et Homère,

(1) *Ep. fam.*, XXII, 10 [1360 (prob.).] A Francesco Nelli.

dont les génies, comparés à ceux de nos auteurs, ont souvent laissé mon jugement en suspens.

Mais à présent, il s'agit d'une plus grande affaire; il est question de salut, plutôt que de beau langage. J'ai lu ce qui me charmait; je lirai ce qui peut m'être utile. C'est à cela que va maintenant mon cœur. Il y va même dès longtemps; car ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence. Mes cheveux blancs font voir que je n'ai pas commencé trop tôt. Dès longtemps, mes orateurs sont Ambroise, Augustin, Jérôme, Grégoire, mon philosophe Paul, mon poète David.

Mais parce que je préfère ceux-ci, je ne répudie pas les autres, comme Jérôme a écrit qu'il l'avait fait : mais il l'a écrit, ce me semble, plus qu'il ne le fait dans la suite de ses œuvres. Je crois pouvoir les aimer tous ensemble, à la condition toutefois de ne pas ignorer lesquels d'entre eux sont à consulter pour les mots, et lesquels pour les choses. Qu'est-ce qui empêche, je le demande, un sage père de famille de faire deux parts dans ses meubles, l'une destinée à l'utilité et l'autre à l'ornement, et d'avoir de même des serviteurs, les uns pour la garde de ses enfants, et les autres pour ses divertissements ?

Pour apprendre à parler, s'il en est besoin, je recourrai à Virgile et à Cicéron, sans craindre d'ailleurs de faire quelque emprunt à la Grèce, si le latin est en défaut Pour apprendre à vivre, encore que je connaisse chez ces auteurs-là bien des choses utiles, je prendrai cependant comme conseils, comme guides vers le salut, ceux dont la foi et la doctrine sont au-dessus de tout soupçon d'erreur. Parmi ceux-là, le plus grand sera toujours David... Je veux que son psautier soit toujours dans mes mains ou sous mes yeux quand je veille, et que, dans le sommeil, ou dans la mort, il repose sous ma tête...

PÉTRARQUE ET LES SOUVERAINS

I. — La descente de l'Empereur (1).

[Charles IV de Luxembourg arrive en Italie, acclamé par Pétrarque, comme son père Henry VII l'avait été par Dante.]

Une immense joie coupe la parole. Pourquoi n'arriverait-il pas qu'elle brisât la pensée? Moi qui pour t'appeler avais tant de fois si abondamment parlé, voilà que je me sens à court pour te féliciter! Et en effet, que dire? Par où commencer? Tu as vidé mon cœur de bien des soucis, et tu l'as rempli de joie, et il dit, comme le Psalmiste : « *Tu me rempliras d'allégresse par ton visage* ! » S'il en est rempli déjà par la seule renommée de ton nom, que fera donc ton visage impérial, que fera ton front auguste? Pendant que je t'attendais, je demandais la patience et la force d'âme. Et voilà ce que je vais demander aujourd'hui : que je sois à la hauteur d'une joie pareille.

Tu n'es plus pour moi le Roi de Bohême, mais le Roi du monde, mais l'Empereur romain! Tu trouveras ici, n'en doute pas, tout ce que je t'ai promis : le diadème, l'Empire, une gloire immortelle, et la porte du ciel grande ouverte; — en somme tout ce qu'il peut être donné à un homme de désirer et d'espérer.

Et maintenant, s'il est vrai que j'aie pu, par mes pauvres paroles, quelles qu'elles fussent, t'exciter à venir, voilà de quoi j'exulte et je me glorifie. Comme déjà tu dépasses les hauts cols des Alpes, je vais par le

(1) *Ep. fam.*, XIX, 1 (décembre 1354). A l'empereur Charles IV.

cœur au-devant de toi. Je ne suis pas le seul ! Avec moi une foule infinie, — que dis-je ? — l'Italie notre mère commune à tous, et Rome tête de l'Italie, marchent à ta rencontre, en clamant à haute voix les vers de Virgile : « Enfin tu es venu, et, comme l'espérait ta mère ; ta piété a vaincu les peines du voyage ! »

Que le souvenir de l'Allemagne ne te fasse jamais repousser ou dédaigner cette mère ; près d'elle tu as passé les premiers temps de ta vie, et près d'elle encore, si ton honneur t'est cher, tu en passeras la fin ! Je te l'ai dit, dès le début, César : où que tu sois né, nous te tenons pour Italien. Il nous importe peu de savoir en quel lieu tu es né, mais pour quelle chose !

Vis en santé, César, et hâte-toi !

II. — Poète et Empereur (1).

[Appelé par l'Empereur, Pétrarque quitte Milan le 12 décembre et arrive à Mantoue le 15, par un grand froid.]

... En somme, rien de plus aimable et de plus courtois que la majesté de ce prince. Que cela te suffise. Pour le reste, le satirique l'a dit : « Il ne faut pas se fier à la figure ! » Je ne me prononce pas définitivement. Pour savoir quelle est la grandeur de ce César, nous ne considérerons pas son visage et ses paroles, mais ses actes et leurs conséquences. C'est ce que je ne lui ai pas caché à lui-même.

En conversant, en effet, l'Empereur en était venu à réclamer de moi quelques-uns de mes pauvres écrits, et en particulier le livre auquel j'ai donné ce titre : *Des hommes illustres*. Je lui répondis qu'il n'était pas

(1) *Ep. fam.*, XIX, 3 (décembre 135.) A Lælius.

achevé, et qu'il y faudrait encore un peu de loisir. Comme il me demandait de le lui promettre dans l'avenir, je lui répliquai avec cette liberté dont j'aime à user surtout vis-à-vis des grands ; elle m'est naturelle, mais la vieillesse, en approchant, l'a accrue, et l'accroîtra encore, quand elle sera tout à fait venue. Je lui dis donc :

— Je te le promets, mais à deux conditions, tu dois le croire, c'est que la vertu, à toi, ne te fasse pas défaut, ni à moi, la vie !

Il fut surpris et demanda pourquoi je disais cela.

— Pour ma part, repris-je, j'ai droit, pour achever une œuvre pareille, à un laps de temps convenable, car dans un espace étroit il n'est facile de développer de grandes choses. Et, quant à toi, ô César, sache-le bien, tu seras digne de mon présent et de la dédicace de ce livre, si tu t'inscris toi-même sur la liste des hommes illustres, non pas seulement par l'éclat du nom et par un vain diadème, mais par tes hauts faits et la vertu de ton âme. Il te faut pour cela vivre de telle sorte que les descendants lisent ton histoire, comme tu lis celle des ancêtres !

Ces paroles, il les approuva par les clairs rayons de ses yeux, et l'assentiment de son auguste front. Aussi je jugeai tout à fait à propos d'oser cela, que j'avais dès longtemps médité de faire. Je pris occasion de notre conversation ; et, de quelques médailles d'or et d'argent de nos princes, gravées de caractères fort petits et antiques, — qui faisaient mes délices, — je lui fis don. On y distinguait, entre autres, le visage presque vivant de César Auguste.

— Voilà, ô César, lui dis-je, les hommes à qui tu as succédé. Voilà ceux que tu dois t'appliquer à imiter et à admirer, pour te conformer à leur image, à leur

modèle. Sauf à toi seul, je ne les aurais donnés à aucun homme au monde!

III. — La déception (1).

[Ainsi que maint autre Empereur allemand, Charles IV n'est venu que pour se faire couronner, et assurer ses intérêts. Puis il s'en retourne en Allemagne, où Pétrarque le poursuit d'amers reproches.]

Quand tu franchissais les frontières de l'Italie et que tu pénétrais dans les barrières de notre monde, mon cœur et ma lettre ont été au-devant de toi. Un peu plus tard, tu m'appelais corporellement auprès de toi.

Tu t'en vas! Mon cœur et ma lettre te suivent encore. Il y a cette différence que joyeuse était ma lettre et joyeux mon cœur. A présent, tout est triste.

Donc, César, ce que ton aïeul et tant d'autres ont conquis avec tant de sang et d'efforts, tu l'as obtenu, toi, sans sang ni effort : l'Italie ouverte et aplanie, le seuil de Rome grand ouvert, un sceptre aisé à prendre, un Empire pacifique et sans trouble, un diadème non sanglant! Es-tu ingrat pour autant de dons? Ou bien est-ce que tu n'es pas capable d'estimer les choses à leur valeur? Tu abandonnes tout cela, et puis (ah! quelle grande affaire que changer la nature!) tu te laisses ramener vers ton royaume barbare!...

Toi, maître de l'Empire, tu ne soupires que pour la Bohême!

(1) *Ep. fam.*, XIX, 12 (juin 1355). A l'empereur Charles IV.

IV. — Pétrarque et le roi Jean (1).

A. — La France pendant la guerre de Cent ans.

[Pétrarque est envoyé en ambassade à Paris par Galéaz Visconti en 1361 pour féliciter le roi Jean à son retour de captivité.]

... Les Anglais ont écrasé le royaume tout entier par le fer et le feu. Quand j'ai passé récemment, pour accomplir une mission, je ne pouvais pas me persuader que ce que je voyais était bien le royaume de France, tellement régnait en tous lieux la solitude, la misère, la tristesse, la dévastation. Partout des champs hérissés de mauvaises herbes, et incultes ; partout des maisons démolies et abandonnées, sauf celles qui avaient échappé à la ruine, grâce aux murailles des villes et des châteaux. Partout, les lugubres traces des Anglais, les cicatrices hideuses et toutes récentes de leurs coups.

Que dirai-je ? Paris la tête du royaume, souillé jusqu'au seuil même de ses portes, a dû trembler d'horreur en se voyant menacé des dernières extrémités. Il n'est pas jusqu'à la Seine, qui coule entre ses murs, qui ne m'ait semblé avoir gardé comme le sentiment de sa misère, et pleurer de terreur sur les malheurs de la ville !

B. — Pétrarque chez le roi (2).

[Pétrarque a reçu du roi Jean l'accueil le plus chaleureux. Le roi a tout fait pour le retenir à Paris. C'est ce que Pétrarque,

(1) *Ep. fam.*, XXII, 14 (1361). A Pierre Bersuire, prieur de Saint-Eloi à Paris.

(2) *Ep. fam.*, XXIII, 2 (1361). A l'empereur Charles IV.

de retour à Milan, se plaît à raconter à Charles IV, qui lui faisait les mêmes instances.]

J'ai pu quelquefois, mais je ne puis plus maintenant, je l'avoue, rester longtemps, le cœur content, hors d'Italie. Est-ce l'amour du sol natal? Est-ce un certain jugement des choses, véridique, ou non, je ne sais, mais constant, mais inébranlable, mais gravé dans mon cœur dès le plus jeune âge? Ce jugement, le voici : il n'est rien absolument dans le monde entier, qui puisse être comparé à l'Italie, soit qu'il s'agisse des mérites de la nature, ou de ceux des hommes.

Si je n'étais pas pénétré de cette conviction, je me serais montré plus docile assurément, et envers toi, que j'ai vu (quelque indigne que j'en sois), désirer ma présence, et encore, l'autre jour, envers ton beau-frère, le roi de France. Car ce roi, le plus auguste et le plus bienveillant de tous les rois, a voulu me retenir, au moment où je le quittais. Ce ne furent pas seulement de chaleureuses prières; il m'a presque mis, amicalement, la main au collet. Après cela, il m'a poursuivi de lettres ardentes, confiées à certains de ses lieutenants et féaux, qui étaient chargés de me convaincre par une douce persuasion, et de me ramener! Il n'a rien négligé...

LA CONQUÊTE D'HOMÈRE (1).

[Dans leur ardent désir de connaître Homère, Pétrarque et Boccace se sont attaché un certain Grec calabrais du nom de Léonce Pilate, fort ignorant, qui les exploita et les tour-

(1) *Ep. sen.*, III, 6 (1364 ou 1365). A Boccace.

menta longuement de ses caprices, Pétrarque spécialement qui eut la patience de le recevoir chez lui à Venise.]

... Comme je n'avais rien de sérieux à t'écrire, et que pourtant je voulais à toute force t'écrire quelque chose, je prends la première chose qui se présente à mon esprit. Notre ami Léonce Pilate, qui est en réalité Calabrais, se prétend né à Salonique, comme si c'était plus noble d'être Grec qu'Italien... De toutes façons, il est une grande bête !

Contre ma volonté, et mes efforts prolongés et répétés pour le faire changer d'avis, il est resté plus sourd que ne sont les récifs vers lesquels il avait décidé de s'en aller. Tu n'étais pas parti d'ici, qu'il est parti lui aussi. Tu connais l'homme, et tu me connais. Tu ne saurais pas dire si son caractère est plus lugubre que le mien n'est gai. Aussi, j'ai eu peur de la contagion, en vivant trop avec lui ; car les maladies de l'âme ne sont pas moins contagieuses que celles du corps, — et enfin, je l'ai laissé aller... Je lui ai donné comme compagnon de route un Térence : c'est un auteur qu'il aime incroyablement, je l'ai remarqué, et je demande ce qu'il peut y avoir de commun entre le sombre Grec et ce très aimable Africain.

Il est donc parti vers la fin de l'été, après avoir cent fois, devant moi, maudit l'Italie et le nom latin. Or, le croirait-on, il était à peine parvenu là-bas que je recevais, à ma surprise, une lettre de lui aussi longue et hérissée que sa barbe et ses cheveux ; et, dans cette lettre, entre mille autres choses, il parlait, comme d'une patrie céleste, pour la couvrir de louanges et d'adorations, de cette Italie, tout à l'heure abhorrée. Et il me conjure de le faire revenir, avec des instances presque égales à celles que Pierre naufragé adressait à Jésus,

maître des flots! J'en ris, et je n'en reviens pas! ... Il ajoute à ses prières une chose qui t'amusera. Il veut que j'intercède en sa faveur par une lettre adressée à l'Empereur de Constantinople, dont je ne connais pas la figure, ni même le nom. Il pense que j'ai les mêmes rapports familiers avec lui qu'avec l'Empereur romain!

LE RETOUR DU SAINT-SIÈGE A ROME

A la gloire de l'Italie (1).

[Depuis sa jeunesse Pétrarque a jeté d'ardents appels aux papes pour les rappeler en Italie. Quand Urbain V a ramené le Saint-Siège à Rome, Pétrarque lui écrit une longue lettre pour le supplier de l'y maintenir. On y lit ce bel éloge de l'Italie, et le souvenir d'une conversation qu'il a eue jadis avec le cardinal de Boulogne, beau-frère du roi de France.]

... Quant à la beauté des lieux, personne, je pense, ne peut avoir aucun doute, si l'ignorance, l'envie et l'entêtement ne le rendent aveugle : il n'y a rien de comparable à l'Italie, j'en demande bien pardon à toutes les nations et à toutes les contrées. Je répète pour toi l'affirmation que j'ai faite déjà à notre Empereur aujourd'hui régnant. Mais je sens que, dans cette partie de mon discours, je peux paraître suspect; pourtant l'amour de la patrie n'est pas tellement grand que plus grand encore ne soit l'amour de la vérité. Si toutefois cela semble utile, je pourrai citer des témoins importants et au témoignage desquels il y aurait honte à ne pas croire. Qu'ai-je besoin de témoins d'ailleurs près de toi,

(1) *Ep. sen.*, VII (lettre unique) (29 juin 1366). Au pape Urbain V.

alors que je puis, si quelqu'un me contredit, te citer toi-même ?

Malgré tout, j'en veux citer un, qui est vivant, qui est étranger, et qui est illustre : c'est Gui de Boulogne, archevêque de Porto. Je rappelle, et il ne l'a pas oublié, je pense, que l'an du Jubilé, comme il revenait de sa glorieuse légation (1), je l'ai accompagné sur sa route, par un sentiment très spontané d'attachement envers lui.

Nous étions arrivés près du fameux lac de Garde. Le cardinal était escorté d'une troupe nombreuse de cavaliers, gentilshommes non seulement français, mais italiens aussi. Il s'arrêta sur une petite éminence couverte de gazon. Il a l'esprit vif, la parole facile et gracieuse. A sa droite il avait les Alpes, blanches de neige même en été, et les flots du lac pareils à une mer, — devant et derrière lui une suite de collines basses, — à sa gauche une riche et riante plaine. Longtemps il les parcourut des yeux, et puis enfin, il m'appela par mon nom, et, en présence de tous, il me dit :

— Certes, je l'avoue : vous avez une patrie bien plus belle et meilleure que nous !

Puis, ayant vu combien cette déclaration si franche me faisait de plaisir, comme je l'approuvais non seulement de la tête, mais de la voix et même en battant des mains, il ajouta :

— Mais nous, nous avons un État plus tranquille, et nous nous gouvernons de façon plus ordonnée.

Et cela dit, d'un ton vainqueur, il allait s'éloigner. Mais je le rappelai (non pas moi, dis-je, mais plutôt la vérité !).

— Mais votre État, lui dis-je, — si nous voulons l'a-

(1) En Hongrie, 1350.

dopter, qui nous en empêche ? Tandis que vous, — la nature vous empêche bien d'avoir un pays comme celui-ci !

Il sourit et se tut, comme s'il comprenait que j'avais raison, mais ne voulait ni l'avouer ni le nier. C'est ainsi qu'il quitta les lieux.

LA VIEILLESSE

I. — A ses amis (1).

Je suis vieux, j'en conviens. Et quant à le dissimuler, je le voudrais bien, que je ne le pourrais pas ; j'ajoute que si je le pouvais, je ne le voudrais pas. Soyez heureux, ô vous mes contemporains, qui avez plus de forces que moi pour résister à la vieillesse, ou plus de faiblesse peut-être pour vous fier au vain espoir que donne une fugitive et trompeuse apparence de jeunesse ! Moi, je ne crois pas aux flatteries d'un âge qui s'écoule avec discrétion. Soyez heureux, vous qui voulez garder l'air jeune. Quant à moi, il en est temps, je vous cède la place...

J'ai eu un ami, — et je l'ai encore, — de ceux, dis-je, que nous appelons couramment amis, et qui, s'ils étaient aussi nombreux qu'on le dit, nous feraient la vie meilleure ! C'est d'ailleurs un homme de relations très agréables. Un jour, à son habitude, il était venu me voir. Il s'était assis, et, du regard, il parcourait ma demeure. Elle n'est pas grande ; mais elle est bien à moi. Le mobilier n'est pas doré, mais il est honnête. La pièce n'est pas jonchée de tapis de soie, mais de paille

(1) *Ep. sen.*, VIII, 2 (Pavie, 29 novembre 1366). A ses amis.

propre et blanche. Et, comme c'était l'hiver, brûlait dans un coin, non un brasier, mais un bon feu clair.

Le visiteur entra ensuite dans ma bibliothèque, et là il se mit, sans rien dire, à dénombrer mes livres. Et pendant quelque temps il ne fit pas autre chose. Il les estimait un très grand prix, et en cela il ne se trompait pas, si seulement il avait considéré leur valeur autrement qu'en argent. Enfin il s'arrêta sur une cassette, qui est fort belle, et d'un travail délicat. C'est un cadeau d'un autre ami. Il pensait qu'elle était pleine d'or. Or, elle ne contient ni or ni argent, des papiers seulement, et des vers.

Sur ce, lui revinrent en pensée toutes mes grandes amitiés, la faveur de tant de grands personnages, dont il savait que j'avais été honoré. Réunissant ensemble tous mes souvenirs, et cent autres encore peut-être, il se prit d'admiration pour moi, tout comme jadis Démoclès le fut chez Denys le Tyran. Mais pourtant, il finit par pousser un soupir, et me dit :

— Hélas, parmi tous les biens du monde, que te manque-t-il ? Un seul. Si tu avais celui-là, tu serais bien le plus heureux des mortels.

Je soupçonnais bien en moi-même ce qu'il avait en vue ; mais je lui demandai pourtant de me dire quel pouvait être ce bien unique. Je lui répétai même à la lettre la parole de David : « Que je sache ce qui me fait défaut (1) » et ce qui contrarie mon bonheur. Car si je le savais, je pourrais commencer à chercher un remède !

Alors mon homme poussa un second soupir, encore plus profond, et dit :

— C'est une chose telle que ni ton génie ni aucun

(1) Psaume XXXIX, 5.

autre n'y pourrait pourvoir. De tous les biens du monde, un seul te manque : la jeunesse!

Je souris.

— Ah! mon ami, lui dis-je, si tu me veux vraiment du bien, ne pleure pas parce que je ne suis plus jeune; pleure, plutôt, parce que je l'ai été!

II. — La dernière lettre de Pétrarque à son frère (1).

[Elle est admirable. Quelques lignes en doivent être citées. Pétrarque vit heureux dans la solitude à Arquà, sa dernière retraite.]

... J'ai bâti une demeure, petite, mais agréable et honnête; j'ai acheté une plantation d'oliviers et quelques vignes; cela suffit abondamment aux besoins d'une maisonnée modeste et peu nombreuse. Là, quoique malade de corps, tranquille d'esprit, je vis, cher frère, sans tumultes, sans voyages, sans soucis, toujours lisant et écrivant, louant Dieu, rendant grâce à Dieu, et de mes bonheurs, et aussi de mes maux, lesquels, si je ne me trompe, ne sont pas pour mon châtiment, mais pour mon épreuve continuelle. Et puis, sans me lasser, je demande au Christ une bonne fin, je le prie de m'accorder sa miséricorde et son pardon, et d'oublier les fautes de ma jeunesse...

Cependant, frère unique, je soupire après toi seul, et souvent je me dis tout bas : « Ah! plût à Dieu qu'il y eût sur ces collines, où elle serait si bien placée, une Chartreuse, où mon frère continuerait jusqu'au bout les services qu'il a voués au Christ et accomplis fidèlement

(1) *Ep. sen.*, XV, 5 (1373.)

depuis plus de trente années ! » Je jouirais alors pleinement de la consolation que l'on peut goûter sur la terre. Car tous mes autres parents sont avec moi (1), et vivent heureux, à cela près que ma maladie leur cause des inquiétudes...

Je crois que ces souffrances corporelles, si fréquentes et si cruelles, m'ont été données pour le salut de mon âme. Je mets en Dieu cet espoir, pourvu qu'il me donne la patience avec les souffrances. Il l'a fait jusqu'à ce jour et j'espère qu'il le fera jusqu'à la fin. Si toutefois, lui, qui seul le peut, m'offrait la santé du corps, à moi qui ne la lui demande ni ne la lui demanderai jamais, — non pas cette santé que j'eus jadis dans ma jeunesse, mais celle que j'avais naguère, déjà veillissant, — je ne la refuserais pas ! Et ainsi je pourrais passer le peu de vie qui me reste sans souffrir, et sans être entravé dans mes études, ainsi que je le suis grandement, il faut bien le dire. Tel est l'amour pour leur corps que la nature a inculqué aux malheureux mortels !

Mais si Dieu voulait (ce qu'il n'a jamais fait pour personne, quoiqu'il le pût pour tout le monde) me rendre mon adolescence et ma jeunesse et ramener le temps passé, sur mon consentement, — j'en atteste le Christ lui-même dont nous parlons ; — je ne consentirais point ! Car il n'y a rien de plus triste que ces âges-là avec leur cortège inséparable de vices.

... Si l'on m'offrait l'immortalité à condition de vivre toujours au milieu de telles mœurs, je refuserais. Ce n'est pas un serviteur fidèle, celui qui, plongé dans les délices, ne cherche pas la face de son maître !

Adieu, mon frère dans le Christ !

(1) Sa fille, son gendre, sa petite-fille.

III. — Les dernières lettres à Boccace (1).

[Ce groupe de lettres est typique. Tout alentour de la retraite d'Arquà, règnent les tumultes de guerre. C'est à peine si Pétrarque peut faire parvenir ses lettres, que les partisans saisissent parfois au passage par curiosité et admiration. C'est ce que Pétrarque explique dans la première, que voici.]

J'avais décidé de ne rien répondre à ta lettre. Les pensées qu'elle renfermait étaient utiles, amicales, mais tout à fait contraires à mon sentiment. Pourtant il me vint une envie de t'écrire, sur un sujet ou un autre, longuement. J'avais déjà écrit, et je m'apprêtais à remettre au net ma lettre chargée de ratures, quand un ami, qui arriva, et qui me vit tout à fait malade, me prit en pitié, et se chargea de la besogne.

Mais, tandis qu'il était à écrire, je me suis mis à penser : « Que va dire l'ami Jean (2)? » Il dira : « Il « dicte des inutilités, et il ne répond pas au nécessaire! » Alors, plutôt par impulsion que par réflexion, j'ai repris la plume, que j'avais posée, et je t'ai récrit une autre lettre, à peu près de la même dimension, dans laquelle je fais réponse à la tienne.

Toutes les deux sont restées là, faute d'un messager pour les porter, deux mois après que je les ai écrites. Et maintenant pour finir, les deux grandes vont arriver avec la petite que voici. — Je les laisse toutes ouvertes, pour épargner la peine de les ouvrir aux gens qui montent la garde sur les grands chemins. Les lise donc qui voudra, pourvu qu'on les rende intactes! On verra

(1) *Ep. sen.*, XVII, 1 et 2 (août 1373 et 28 avril 1373).
(2) Boccace,

que nous ne nous occupons pas de la guerre : Dieu veuille que personne ne s'en occupe davantage! Car alors nous aurions la paix, qui est pour l'instant, hélas, exilée !

Lis d'abord celle qui est écrite de ma main, et lis l'autre ensuite : c'est dans cet ordre que je les ai disposées. Quand tu arriveras, fatigué, au bout, tu diras : « Est-ce bien là mon ami, ce vieillard malade, et qui a tant à faire ? N'est-ce pas quelque autre du même nom, sain, jeune, et qui a des loisirs ? » Moi-même, je te l'avoue, je suis étonné de ma force de résistance !

[Après cette lettre, vient celle qu'il a annoncée (écrite de sa main). J'en cite la fin.]

... Tu me pries de te pardonner, parce que tu as osé me conseiller un nouveau régime de vie, que tu voudrais me voir m'abstenir de toute tension d'esprit, des veilles, des travaux dont j'ai l'habitude. De cette façon, je réchaufferais mon vieil âge chargé d'ans et de labeur, dans le doux sommeil de l'oisiveté. Je ne te pardonne pas seulement : je te remercie. Ton amitié (je la connais) te fait devenir pour moi, ce que tu n'es pas pour toi-même, un médecin ! C'est moi plutôt qui te demande de ne pas m'en vouloir, si je ne t'obéis pas. Persuade-toi bien que, si j'étais très avide de la vie, ce qui n'est pas, c'est en me tenant à ton conseil, que je mourrais un peu plus tôt ! Le travail continu et l'application sont la nourriture de mon âme. Quand j'en serai à m'arrêter et à me reposer, j'aurai vite cessé de vivre.

Je connais mes forces : je ne suis plus apte à certains autres efforts, qui me furent jadis coutumiers : mais ceux dont tu voudrais me voir me relâcher, — lire, écrire, — ce sont légères peines. Il n'y a pas de fardeau plus léger que la plume, il n'en est pas de plus agréable.

Les autres plaisirs nous fuient, ou bien nous blessent, tout en nous flattant. La plume me flatte, quand je la prends, et me charme quand je la pose. Elle n'est pas seulement utile à celui qui la tient, mais encore à bien d'autres, qui souvent sont très loin de lui, — mais encore, quelquefois, à la postérité, après des milliers d'années.

Je crois dire une grande vérité, si j'affirme que de toutes les joies de ce monde, il n'y en a pas de plus honorable que les Lettres, et il n'y en a pas non plus de plus durable, de plus délicieuse, de plus sûre : il n'y en a pas qui accompagne celui qui la possède, à travers toutes les circonstances de la vie, avec autant de facilité, avec aussi peu d'ennuis!

... Quant à moi, la lettre qui suit celle-ci (1) te fera voir combien je suis éloigné des conseils de la paresse. Je ne me contente pas de mes immenses entreprises, auxquelles ma vie, fût-elle encore doublée, ne suffirait pas. Mais tous les jours je cherche à la piste des travaux différents et nouveaux, tant j'ai horreur du sommeil et de la langueur de l'oisiveté.

Est-ce que tu ne connais pas cette parole de l'*Ecclésiastique* :

« Quand l'homme aura fini, c'est alors qu'il commencera, et quand il se sera reposé, c'est alors qu'il travaillera. »

Eh bien! c'est aujourd'hui qu'il me semble que je commence; — quoi que vous en pensiez, et toi et les autres, voilà mon jugement sur moi-même. Et si, sur ces entrefaites, vient la fin de ma vie, qui assurément ne peut plus être bien loin, — j'aimerais, j'en conviens,

(1) La troisième lettre de ce groupe si curieux est la traduction que Pétrarque avait faite en latin d'une des plus fameuses nouvelles de son ami : *Griselda*.

trouver, comme on dit, au bout de la vie, — la jeunesse! Mais comme la chose, dans l'état où je suis, n'est guère probable, — je souhaite que la mort me trouve lisant, écrivant, ou bien, s'il plaît au Christ, priant, pleurant.

Porte-toi bien. Vis heureux, et tiens bon! en homme!

Padoue, le 28 avril. Au soir.

TABLE DES MATIERES

ŒUVRES LATINES

Corbeil. — Imprimerie Crété.





University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
ıe Library Card Pocket
der Pat. "Ref. Index File"
by LIBRARY BUREAU

